

L’Âne d’or ou les Métamorphoses

Apulée

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

I

Je veux ici coudre ensemble divers récits du genre des fables milésiennes. C'est une assez douce musique, et qui va chatouiller agréablement vos oreilles, pour peu qu'elles soient bénévoles, et que votre goût ne répugne pas aux gentillesses de la littérature égyptienne, à l'esprit des bords du Nil. Vous verrez mes personnages, ô merveille ! tour à tour perdre et reprendre, par l'effet de charmes opposés, la forme et la figure humaine. Je commence ; mais, d'abord, quelques mots sur l'auteur.

Les coteaux de l'Hymette, l'isthme d'Éphyre, le Ténare, sont en commun le berceau de mon antique lignée. Heureuses régions, si riches des dons de la terre, plus riches encore des immortels dons du génie ! Là, ma jeunesse studieuse a fait ses premières armes par la conquête de la langue grecque. Transporté plus tard sur le sol latin, étranger au milieu de la société romaine, il m'a fallu, sans guide et avec une peine infinie, travailler à me rendre maître de l'idiome national. Aussi je demande grâce à l'avance pour tout ce qu'un novice peut porter d'atteintes et à l'usage et au goût. Mon sujet est la science des métamorphoses. N'est-ce pas y entrer convenablement, que de transformer d'abord mon langage ? Du reste, tout est grec dans cette fable. Attention, lecteur ! le plaisir est au bout.

Certaines affaires m'appelaient en Thessalie, dont vous saurez que je suis originaire aussi ; car je me glorifie d'une descendance maternelle, dont la souche n'est rien moins que l'illustre Plutarque et son neveu le philosophe Sextus. Je gagnais donc la Thessalie, tantôt gravissant les monts, tantôt plongeant dans les vallées, et foulant tour à tour l'herbe des prairies et les sillons des guérets. Je montais un cheval du pays, au poil blanc sans tache ; et, comme la pauvre bête était rendue, que je n'étais pas las moi-même de me tenir en selle, je mis un moment pied à terre pour me dégourdir en marchant.

Je commence par bouchonner soigneusement mon cheval avec une poignée de feuilles, pour étancher la sueur qui le couvrait. Je lui passe et repasse la main sur les oreilles ; je le débride. Puis je le mets au petit pas, pour lui procurer le soulagement ordinaire, l'évacuation d'un liquide superflu. Or, tandis qu'allongeant le cou et se tordant la bouche, mon coursier prélève, chemin faisant, son déjeuner sur les prés de droite et de gauche, insensiblement je me trouve en tiers avec deux compagnons de route qui, d'abord, avaient eu quelque avance sur moi. Prêtant l'oreille à leurs discours, j'entendis l'un d'eux s'écrier avec un éclat de rire : Allons donc !

trêve de balivernes ! assez de ces contes absurdes ! À ce propos, moi, toujours affamé de ce qui est nouveau : Faites-moi part de votre entretien, leur dis-je. Sans être curieux, j'aime à tout savoir, ou à peu près. Voici une côte assez rude ; l'intérêt du récit va nous en faciliter la montée.

Mensonges fieffés ! reprit celui que je venais d'entendre. Autant vaudrait me soutenir qu'il suffit de marmotter deux ou trois mots magiques, pour faire refluer les rivières, enchaîner, fixer les flots de la mer, paralyser le souffle des vents, arrêter le soleil dans son cours, faire écumer la lune, détacher de leur voûte les étoiles, et substituer la nuit au jour.

Me mêlant alors tout à fait à la conversation : L'ami, dis-je, vous qui étiez en train de conter, reprenez, je vous prie, le fil de votre histoire, si ce n'est trop exiger de votre complaisance. Puis, me tournant vers l'autre : Vous qui faites ici la sourde oreille, qui sait si ce n'est pas là la vérité même ? Ah ! vous ne savez guère à quel point la prévention aveugle. Un fait est-il nouveau, mal observé, au-dessus de notre portée, c'est assez pour qu'il soit réputé faux. Examinée de plus près, la chose devient évidente, et, qui plus est, toute simple. Hier, je soupais en compagnie, et les convives donnaient à l'envi sur une tourte au fromage. Je ne voulais pas être en arrière, et j'avalais à l'étourdie une assez forte bouchée de cette pâte glutineuse, qui, s'attachant aux parois inférieures du gosier, m'interceptait la respiration. Un peu plus, je suffoquais. Or, il n'y avait pas longtemps qu'à Athènes, devant le portique du Pécile, j'avais vu, des deux yeux que voici, un opérateur avaler par la pointe un espadon de cavalerie tout des plus tranchants. L'instant d'après, le même homme, pour un denier, s'introduisait dans les intestins, par le bout dangereux, un véritable épieu de chasseur : si bien qu'on voyait la hampe ferrée de l'arme, ressortant du fond des entrailles de ce malheureux, dominer au-dessus de sa tête. Suspendu à cette extrémité, un enfant aux formes gracieuses et suaves exécutait mille évolutions aériennes, se repliant sur lui-même avec une souplesse onduleuse, à faire douter qu'il fût de chair et d'os. Nous autres assistants, nous restions ébahis. On eût dit le caducée du dieu de la médecine, avec ce beau serpent dont le corps flexible s'enroule si bien autour de ses nœuds et de ses tronçons de rameaux. Mais voyons ; reprenez le fil de votre histoire. Moi, je vous promets de croire pour deux, et, au premier gîte, vous aurez la moitié de mon souper. Le marché vous convient-il ?

On ne peut mieux, reprit mon homme ; mais il faudra tout recommencer. D'abord je jure, par ce divin soleil qui nous éclaire, que je ne dirai rien dont je ne puisse prouver l'exactitude ; et vous en aurez le cœur net à la première ville de Thessalie que nous allons rencontrer. C'est le sujet de tous les entretiens ; les faits y

sont de notoriété publique. Mais il est bon aussi que vous sachiez qui je suis, quel est mon pays et ma profession. Je suis d'Égine. Je fais le commerce de miel d'Etna, fromages et autres denrées qui forment la consommation habituelle des auberges. La Thessalie, l'Étolie, la Béotie, sont le cercle de mes tournées ; je les parcours en tout sens. Ayant donc appris qu'à Hypate, ville capitale de toute la Thessalie, il y avait un grand marché à faire sur des fromages nouveaux d'un goût exquis, je m'y dirigeai en toute hâte, bien résolu à acheter toute la partie. Mais je m'étais mis en route du pied gauche, et, comme de raison, je manquai cette bonne affaire. Dès la veille, un gros spéculateur, nommé Lupus, avait tout accaparé. La nuit commençait à tomber, et las, de m'être tant pressé pour rien, je me rendis aux bains publics.

Tout à coup, j'aperçois Socrate, un de mes compatriotes, assis à terre, couvert à moitié des restes d'un méchant manteau, et devenu méconnaissable à force de maigreur et de malpropreté. Il avait tout l'air d'un de ces rebuts de la fortune qui vont mendiant par les rues. C'était un ami, une vieille connaissance, et pourtant je l'abordai sans être bien sûr de mon fait. Hé ! mon pauvre Socrate, lui dis-je, que veut dire ceci ? quel extérieur misérable ! quelle abjection ! chez toi on t'a cru mort ; on a pleuré, on a crié dans les formes. Il a été pourvu à la tutelle de tes enfants par acte de l'autorité provinciale. Ta femme, après t'avoir rendu les derniers devoirs, après s'être consumée longtemps dans les larmes, au point qu'à force de pleurer ses yeux ont failli perdre la lumière ; ta femme, dis-je, cède enfin aux instances de ses parents ; ta maison va voir, au lugubre appareil du deuil, succéder la fête d'un nouvel hymen. Et toi, je te retrouve ici (j'en rougis moi-même) sous l'apparence d'un spectre plutôt que d'un habitant de ce monde.

Aristomène, me dit-il, en es-tu donc à savoir ce que c'est que la fortune, et ses caprices inexplicables, et ses hauts et bas si brusques, si imprévus ? En disant ces mots, et pour cacher la rougeur de son front, il ramenait sur sa face un pan de ses haillons rapetassés, laissant à nu le reste du corps, de la ceinture en bas. Je ne pus tenir à ce spectacle de misère. Je lui tendis la main, et m'efforçai de le faire lever ; mais il s'obstinait à rester assis et à se cacher le visage. Non, disait-il, laisse la fortune jouir jusqu'au bout de son triomphe. Enfin cependant je le décide à me suivre ; et, dépouillant ma robe de dessus, je me hâte de l'en revêtir, ou plutôt d'en voiler sa nudité. Je le mets ensuite au bain. Onctions, frictions, j'administre tout moi-même, et je parviens, non sans peine, à faire disparaître l'énorme couche de crasse dont il était comme enduit. Cette toilette achevée, tout excédé que j'étais de fatigue, je le mène à mon auberge, soutenant de mon mieux ses pas chancelants. Là, je le fais entrer dans un lit bien chaud ; et bon dîner, bon vin, douces paroles, je mets tout en œuvre pour le réconforter.

Insensiblement, mon homme se laisse aller à causer et à rire. L'entretien s'anime, et devient même assez bruyant ; mais tout à coup un soupir déchirant sort de sa poitrine, et se frappant impitoyablement le front : Misérable ! s'écria-t-il, c'est pourtant ma maudite curiosité pour un spectacle de gladiateurs, dont on faisait grand bruit, qui m'a réduit à cette situation déplorable. J'étais allé, comme tu sais, en Macédoine pour mon commerce : mes affaires m'y ont retenu dix mois, après quoi je revenais la bourse bien garnie. Un peu au-dessus de Larisse, je pris la traverse pour arriver plus vite au spectacle en question ; mais voilà que, dans une gorge profonde et écartée, plusieurs bandits, de vrais colosses, se jettent sur moi, et je ne me tire de leurs mains qu'en y laissant tout ce que je possédais. Dans cette extrémité, je vins ici loger chez une hôtesse, nommée Méroé, déjà vieille, mais encore fort engageante, à qui je contai en détail les motifs de mon excursion prolongée, mes alarmes en revenant, et ma catastrophe en plein jour : le tout d'un ton lamentable, et en rassemblant mes souvenirs tant bien que mal. Celle-ci me fit l'accueil le plus gracieux. J'eus gratis un bon souper ; puis, dans un accès de tempérament, elle partagea son lit avec moi. Ouf ! une fois que j'eus tâté de sa couche et de ses caresses, impossible de me dépêtrer de cette maudite vieille ! Les pauvres hardes que ces honnêtes voleurs avaient laissées sur mon dos sont devenues sa propriété. Tout y a passé, jusqu'aux minces profits que j'ai pu recueillir en faisant le métier de fripier, tant que j'en ai eu la force. Enfin tu as vu quelle mine je faisais tout à l'heure. Voilà où m'ont réduit ma mauvaise étoile et cette honnête créature.

En vérité, repris-je, tu mérites encore pis, s'il y a pis que ce qui t'arrive. Quel odieux libertinage ! Quitter enfants et pénates, pour courir après une vieille peau de prostituée ! Chut, chut, dit-il, portant précipitamment l'index à sa bouche et promenant ses regards autour de lui, comme pour voir s'il n'y avait pas quelque péril à parler. Il y a quelque chose de plus qu'humain dans cette femme. Retiens ta langue imprudente, ou tu vas t'attirer sur les bras une méchante affaire. Oui-da ! m'écriai-je, c'est donc une puissance que cette reine de cabaret ? C'est une magicienne, dit-il ; elle sait tout : elle peut, à son gré, abaisser les cieux, déplacer le globe de la terre, pétrifier les fleuves, liquéfier les montagnes, évoquer les mânes de bas en haut, les dieux de haut en bas, éteindre les astres, illuminer le Tartare.

Allons donc, lui dis-je, baisse le rideau, plie-moi tout ce bagage de théâtre, et parle un peu comme tout le monde.

Veux-tu, me dit-il, un échantillon ou deux de ce qu'elle sait faire ? En veux-tu davantage ? Te dire qu'elle peut enflammer pour elle, non pas seulement les gens de ce pays, mais les habitants des Indes, mais ceux des deux Éthiopies ; bagatelles !

ce sont là jeux de son art. Tiens, écoute ce qu'elle a fait ici même, et devant mille témoins.

Un de ses amants s'était avisé de faire violence à une autre femme. D'un mot elle l'a changé en castor. Cet animal, qui ne supporte pas la captivité, se délivre de la poursuite des chasseurs en se coupant les génitoires : elle voulait qu'il en advînt autant à son infidèle, pour lui apprendre à employer ses forces ailleurs. Elle avait pour voisin un vieux cabaretier qui lui faisait concurrence : Elle l'a transformé en grenouille ; et c'est en coassant du fond de son tonneau, où il barbotte dans sa lie, que le pauvre homme appelle aujourd'hui les chalands. Elle a fait un bélier d'un avocat qui avait un jour plaidé contre elle ; il n'avocasse plus maintenant que des cornes. Enfin la femme d'un de ses amants laisse un jour échapper contre elle je ne sais quel propos piquant. La malheureuse était enceinte : chez elle soudain les voies de l'enfantement se ferment ; son fœtus devient stationnaire ; et la voilà condamnée au supplice d'une gestation sans terme. Il y a, de compte fait, huit ans qu'elle porte son fardeau ; son ventre est tendu comme si elle devait accoucher d'un éléphant.

Mais ce dernier trait et beaucoup d'autres ont fini par attirer sur Méroé l'indignation générale. On convient un beau jour que le lendemain on ira la lapider en masse, pour satisfaire la vindicte publique ; mais elle a déjoué le plan par son art. Comme la magicienne de Colchos, à qui un seul jour de répit obtenu de Créon suffit pour réduire en cendres et le palais et la fille et le père, cette autre Médée (c'est elle qui me l'a conté dernièrement, étant dans les vignes) n'eut besoin que d'opérer certaines pratiques sépulcrales autour d'une fosse, et soudain chaque habitant se vit claquemuré dans sa maison par la seule force du charme ; et cela, sans qu'il fût possible à personne de forcer une serrure, d'enfoncer une porte, de percer une muraille. Si bien qu'après deux jours de réclusion, c'était à qui proposerait de se rendre ; et tous criant à l'unisson, s'engagèrent sous les serments les plus sacrés à ne rien entreprendre contre elle, à la protéger même contre toute violence. Alors elle se laissa fléchir, et leva les arrêts de la ville. Quant à l'auteur du complot, toujours tenu en prison chez lui, par une belle nuit, lui et sa maison, sol, fondations et tout, furent transportés à cent milles de là sur une montagne à pic, où l'on manque d'eau. Et comme il s'y trouvait une ville dont les bâtiments pressés ne laissaient aucune place au nouveau venu dans leur enceinte, elle le planta là en dehors des portes.

Mon cher Socrate, repris-je alors, voilà qui est merveilleux, et qui n'est pas aussi gai. La peur me gagne à mon tour, et une peur qui compte. Vraiment je suis dans les transes. Si ta vieille, par ses intelligences surnaturelles, allait être instruite de

nos propos ! Eh vite, dépêchons-nous de dormir ; et dès que le sommeil nous aura rendu les forces, éloignons-nous d'ici sans attendre le jour, et le plus tôt qu'il nous sera possible. Je parlais encore, que déjà le bon Socrate ronflait de son mieux, sous la double influence de la fatigue et du vin, dont il avait perdu l'habitude. Aussitôt je ferme la porte, j'assure les verrous, puis je me jette sur mon grabat, ayant pris la précaution de l'appuyer contre les battants en manière de barricade. La peur me tint d'abord éveillé et ce ne fut qu'à la troisième veille que mes yeux commencèrent à se fermer.

Je venais de m'assoupir. Tout à coup, avec un fracas qui n'annonçait pas des voleurs, la porte s'ouvre, ou plutôt elle est enfoncée par une force extérieure qui brise ou arrache les gonds, culbute ma petite couchette boiteuse et vermoulue, et me fait rouler sur le plancher. Là, je reste à plat ventre, emprisonné sous mon lit qui retombe sur moi et me cache tout entier. Je compris alors qu'il peut y avoir contraste entre le sentiment et sa manifestation extérieure. Souvent la joie fait verser des larmes. Moi, malgré l'épouvante qui m'avait saisi, je ne pus retenir un éclat de rire à cette métamorphose grotesque d'Aristomène en tortue. Tapi cependant sous cette cachette improvisée, je guettais tout inquiet, et en regardant de côté la suite de cette aventure. Je vois entrer deux femmes d'un âge avancé, dont l'une tenait une lampe et l'autre une éponge et une épée nue. Dans cet appareil, elles se placent aux deux côtés du lit de Socrate, qui continuait à dormir de plus belle ; et la femme au glaive parle ainsi : Panthia, ma sœur, le voilà ce bel Endymion, ce mignon chéri qui jour et nuit a usé et abusé de moi, pauvrette, et qui fait maintenant si bon marché de ma tendresse. C'est peu de me diffamer, il veut me fuir ; et moi, nouvelle Calypso, je n'aurai plus qu'à pleurer dans un veuvage éternel la perfidie et l'abandon de cet autre Ulysse. Puis, me montrant du doigt à sa sœur Panthia : Et cet excellent conseiller, cet Aristomène, qui a tramé cette fuite, et qui, plus mort que vif en ce moment, est là qui nous épie, rampant sous ce grabat, croit-il m'avoir impunément offensée ? Sous peu, dans un instant, tout à l'heure, j'aurai raison de ses sarcasmes d'hier et de sa curiosité d'aujourd'hui. À ces mots je sens une sueur froide circuler sur tout mon corps, un tremblement convulsif me remue jusqu'aux entrailles, et imprime de telles secousses à tous mes membres, que le lit s'agite et semble danser sur mon dos.

La douce Panthia dit alors : Que ne commençons-nous, ma sœur, par mettre en pièces celui-ci à la façon des bacchantes ? Ou bien, nous pourrons encore le garrotter bien serré, et le châtrer à notre aise. Non, dit Méroé (car je ne pus méconnaître l'héroïne de l'histoire de Socrate), laissons-le vivre, pour qu'il jette un peu de terre sur le corps de cet autre misérable. Alors, faisant pencher sur l'épaule gauche la tête de Socrate, elle lui plonge dans le cou de l'autre côté l'épée qu'elle tenait, jus-

qu'à la garde. À l'instant où le sang jaillit, elle le reçut avec précaution dans une petite outre et sans en répandre une seule goutte. Voilà ce que j'ai vu de mes propres yeux. Ce n'est pas tout. Pour ne rien omettre, sans doute, des rites d'un sacrifice, la tendre Méroé enfonce sa main dans la plaie, et, fouillant jusqu'aux viscères de la victime, en retire le cœur de mon malheureux camarade. Le coup lui avait tranché la gorge, et sa voix, ou plutôt un râle inarticulé, se faisait jour, avec l'air des poumons, au travers de l'horrible blessure. Panthia en boucha l'orifice avec l'éponge : Éponge, ma mie, disait-elle, enfant de la mer, garde-toi de l'eau douce. Cela fait, elle relève mon grabat, et, jambe de çà, jambe de là, les voilà qui s'accroupissent sur moi l'une après l'autre, et, lâchant leurs écluses, m'arrosent à l'envi d'une eau qui n'était pas de senteur.

Àpeine ont-elles repassé le seuil, que les battants de la porte se rejoignent, les gonds se replacent, les barres se rapprochent, les verrous se referment. Quant à moi, j'étais gisant à terre, tout haletant, tout trempé de cette dégoûtante aspersion, nu et transi comme l'enfant sort du ventre de sa mère ; ou plutôt j'étais à demi-mort, ne me survivant, en quelque sorte, à moi-même, que pour me sentir dévolu au gibet. Que deviendrai-je, lorsque demain on va voir ce pauvre garçon égorgé ? Quand je dirais ce qui en est, personne voudra-t-il me croire ? Un gaillard comme vous ne pouvoir tenir tête à une femme ? Vous aviez du moins la force de crier au secours. Un homme est égorgé, là sous vos yeux, et vous ne soufflez pas ! Pourquoi n'avez-vous pas été victime du même attentat ? Et les auteurs de cette atroce cruauté en auraient laissé vivre le témoin, tout exprès pour la révéler ! Ah ! vous avez échappé cette fois à la mort ! eh bien ! ce sera la dernière. Voilà ce qui passait et repassait dans ma tête. Et cependant la nuit tirait à sa fin.

Dans cette perplexité, je jugeai n'avoir rien de mieux à faire que de partir furtivement avant le jour, et de gagner au pied aussi vite qu'on peut le faire à tâtons. Je prends donc mon léger bagage, et, tirant les verrous, j'introduisis la clef dans la serrure. Mais vingt fois je tourne et retourne en tous sens, avant que cette honnête, cette excellente fermeture qui, pendant la nuit, avait si bien su s'ouvrir d'elle-même, voulût enfin me livrer passage. Holà ! quelqu'un, m'écriai-je ; allons, qu'on m'ouvre, je veux partir avant qu'il soit jour. Le portier, qui était couché à terre, en travers de l'entrée, se réveille à moitié. Eh ! vous ne savez donc pas, dit-il, que les routes sont infestées de brigands, vous qui parlez de partir à cette heure de nuit ? Si quelque crime vous pèse sur la conscience, si vous avez assez de votre vie, nous n'en avons pas, nous, de rechange à mettre en péril pour l'amour de vous. Mais, lui dis-je, dans un instant le jour va paraître. Et d'ailleurs je suis si pauvre ! qu'est-ce que des voleurs pourraient me prendre ? Ne sais-tu pas, imbécile, que dix contre un, fussent-ils autant d'athlètes, ne peuvent dépouiller un homme tout nu ? Le por-

tier n'avait fait que se tourner de l'autre côté, et déjà s'était à moitié rendormi. Bon ! dit-il ; et sais-je moi si vous n'avez pas expédié votre camarade, celui que vous amenâtes hier coucher avec vous ; et si vous ne cherchez pas à décamper de nuit pour plus de sûreté ? À ces mots (j'en frissonne encore) je crus voir la terre se fendre, me montrant l'abîme du Tartare et la gueule de Cerbère déjà béante pour me saisir.

Je vis bien alors que ce n'était pas par bonté d'âme que Méroé avait épargné mon cou ; l'aimable créature me réservait pour la croix. Rentré dans ma chambre, je cherchai à la hâte quelque moyen d'en finir avec la vie. Mais je n'avais là sous main que mon grabat pour instrument de suicide. Grabat, lui dis-je, mon cher grabat, compagnon de mes infortunes, témoin avec moi des scènes de cette nuit, seul témoin, hélas ! que je puisse citer de mon innocence devant mes juges, prête-moi ton secours pour descendre plus vite aux enfers. Tout en parlant, je démonte la sangle du fond, je la façonne en manière de hart, je l'assujettis par un bout à l'extrémité d'un chevron qui formait saillie au-dessus de ma fenêtre, et je fais à l'autre bout un nœud coulant. Puis me hissant sur mon lit, pour prendre le fatal élan de plus haut, je passe ma tête dans le nœud ; mais au moment où je repoussais du pied le point d'appui, afin que, par le poids du corps et la tension du lien, la strangulation s'opérât d'elle-même, la sangle, qui était vieille et moisie, se rompt tout à coup. Je tombe lourdement sur Socrate, dont le lit se trouvait au-dessous ; je l'entraîne dans ma chute, et nous voilà tous deux roulant sur le carreau

Là-dessus le portier entre brusquement, en criant à tue-tête : Où êtes-vous donc maintenant, homme si pressé qui voulez partir, jour ou nuit ? Vous ronflez sous la couverture. Je ne sais si ce fut la commotion, ou l'effet de cette voix discordante, mais voilà Socrate qui se réveille ; et, le premier sur pied : Que les voyageurs ont raison, dit-il, de maudire ces valets d'auberge ! Je dormais d'un si bon somme ! et il faut que ce drôle, qui n'entre ici que pour voler, je parie, vienne faire tapage et me réveiller en sursaut. O bonheur inespéré ! comme je me relevai joyeux et alerte ! Honnête portier, m'écriai-je avec effusion, le voilà mon bon camarade, mon bon père, mon bon frère, que tu m'accusais cette nuit, ivrogne que tu es, d'avoir assassiné ! Puis serrant Socrate entre mes bras, je le couvrais de baisers. Mais l'infâme ablution dont m'avaient infecté ces harpies tout à coup le saisissant au nez : Arrière, dit-il en me repoussant ; tu ne flaires pas comme baume. Et les quolibets de se succéder sur l'origine de ce parfum. J'étais au supplice, tout en tâchant de riposter par quelque plaisanterie du même ton. Tout à coup, rompant les chiens, je lui frappe sur l'épaule : Allons, dis-je, profitons de cette fraîche matinée pour commencer le voyage. Je reprends mon petit paquet, et, notre écot payé, nous nous mettons en route.

Nous avions déjà fait un bout de chemin quand l'aurore vint à paraître ; et tout s'éclaire autour de nous. Alors, d'un œil empressé, je cherche sur le cou de mon camarade la place où j'avais vu l'épée se plonger. Étrange hallucination ! le sommeil et le vin ont-ils seuls créé ces affreuses images ? Voilà Socrate, sain, dispos, sans une égratignure ; plus de blessure, plus d'éponge, pas la moindre trace de cette plaie qui brillait si horriblement tout à l'heure. Puis, m'adressant à lui : Vraiment les médecins ont bien raison, quand ils prétendent que c'est aux excès de table qu'il faut attribuer les mauvais rêves. J'avais trop levé le coude hier au soir. Aussi la nuit ne m'a pas été douce, j'ai bien eu le plus abominable cauchemar… À cette heure encore, je crois me voir souillé, inondé de sang. Non pas de sang, reprit-il d'un ton ricaneur, mais bien de quelque autre chose. Au surplus, j'ai rêvé aussi, moi, et rêvé qu'on me coupait le cou. Une atroce douleur m'a saisi à la gorge ; il m'a semblé qu'on m'arrachait le cœur. Tiens, je respire encore à peine ; les genoux me tremblent, je chancelle en marchant. Il me faudrait, je crois, quelque chose à manger pour me remettre. Ton déjeuner est tout prêt, lui dis-je en ôtant mon bissac de dessus mon épaule, et m'empressant d'étaler du pain et du fromage devant lui. Asseyons-nous sous ce platane. De mon côté, je me dispose à prendre ma part du repas, tout en suivant des yeux mon convive, qui dépêchait avidement les morceaux. Tout à coup je le vois qui pâlit, qui jaunit, et va tomber en défaillance. L'altération de sa face était telle, que, mon imagination se peignant déjà les Furies de la veille à nos trousses, l'effroi me saisit comme j'avalais la première bouchée, et le morceau, bien que des plus modestes, s'arrêta dans mon gosier sans pouvoir ni descendre ni remonter. L'endroit était très fréquenté ; ce qui mit ma terreur au comble. Deux hommes cheminent ensemble ; l'un d'eux meurt assassiné : le moyen de croire à l'innocence de l'autre ?

Cependant Socrate ayant donné raisonnablement sur la provende, se mit à crier la soif. Notez qu'une bonne moitié d'un excellent fromage y avait passé. À deux pas du platane coulait une rivière ; une belle nappe d'eau, paisible à l'œil comme un lac, brillante comme l'argent, limpide comme le verre. Vois cette onde, lui dis-je, c'est aussi appétissant que du lait : qui t'empêche de t'en régaler ? Mon homme se lève ; et, après avoir cherché une place commode sur le bord s'agenouille et se penche le corps en avant, très empressé de mettre ce liquide en contact avec ses lèvres.

Mais à peine en ont-elles effleuré l'extrémité, que je vois soudain sa gorge se rouvrir. L'horrible plaie s'y creuse de nouveau. L'éponge s'en échappe, et avec elle deux ou trois gouttes de sang. Socrate n'était plus qu'un cadavre qui allait choir, la tête la première, dans le fleuve, si je ne l'eusse retenu par un pied et ramené à grand effort sur la berge. Là, après quelques larmes données bien à la hâte à mon pauvre camarade, je couvre son corps de sable, et j'en confie, pour toujours, le dé-

pôt au voisinage de la rivière. Alors, tremblant pour moi-même, je m'enfuis précipitamment par les passes les plus écartées, les plus solitaires. Enfin, la conscience aussi troublée que celle d'un meurtrier, j'ai dit adieu à mon foyer, à ma patrie, et je suis venu, exilé volontaire, m'établir en Étolie, où je me suis remarié.

Tel fut le récit d'Aristomène. Mais son compagnon s'obstinant dans son incrédulité première : Fables, archifables que tout cela, dit-il. C'est bien l'invention la plus absurde ! Puis, se tournant de mon côté : Quoi ! vous, homme bien élevé, à en juger par votre extérieur et vos manières, vous ajouteriez foi à ces balivernes ? Moi, repris-je, je crois qu'il n'est rien d'impossible, et que tout se fait ici-bas par prédestination. Il n'est personne, prenez vous, moi, le premier venu, à qui il n'arrive journellement des choses étranges, de ces choses sans exemple, et qu'on ne veut pas croire, si l'on n'y a soi-même passé. J'ai, quant à moi, confiance entière dans le récit de votre camarade, et je suis, d'ailleurs, très reconnaissant de l'aimable diversion qu'il s'est chargé de faire aux fatigues et aux ennuis du chemin. Tenez, je crois que ma monture s'en réjouit aussi ; car me voici rendu aux portes de la ville, sans avoir exercé que mes oreilles, et en ménageant d'autant l'échine de la pauvre bête. Ici nous cessâmes de causer et de faire route ensemble. On voyait de là quelques habitations sur la gauche, et mes deux compagnons tournèrent de ce côté.

Pour moi, je fis halte à la première auberge que je trouvai en entrant en ville ; et m'adressant à l'hôtesse, qui n'était pas des plus jeunes, je lui fis quelques questions : Est-ce bien ici Hypate ? — Oui. — Connaissez-vous Milon, l'un des premiers de la ville ? Elle partit d'un éclat de rire. Le premier sans contredit, reprit-elle ; car il demeure au Pomerium, tout à fait en dehors des murs. — Raillerie à part, ma bonne femme, dites-moi, je vous prie, quel homme c'est, et où il loge. — Voyez-vous ces fenêtres là-bas, qui donnent sur la rue ? On entre de l'autre côté par une impasse. C'est la maison de votre homme, richard s'il en fut, tout cousu d'or, mais ladre fieffé, et décrié universellement pour ses vilenies. Il gagne gros à prêter à usure, et sur bons gages d'or ou d'argent. Il vit renfermé dans son taudis, avec sa femme qui lui ressemble de tous points. Une servante, une jeunesse composent tout son domestique. Quand il sort, on le prendrait pour un mendiant.

Le portrait me fit rire. Mon ami Déméas a eu vraiment une attention délicate, en me donnant, à moi voyageur, une pareille recommandation. Voilà un logis où je ne serai incommodé ni de la fumée, ni de l'odeur de la cuisine. La maison n'était qu'à deux pas ; je m'y rends, et je frappe en appelant à haute voix. La porte était soigneusement verrouillée. Enfin, une jeune fille se présente. Vous n'y allez pas de main morte, dit-elle. Hé ! sur quel gage, s'il vous plaît, prétendez-vous qu'on vous prête ? Il n'y a que vous qui ne sachiez pas qu'il n'entre chez nous que de bon or ou

de bon argent. Allons, lui dis-je, faites-nous un autre accueil : votre maître est-il chez lui ? Oui, répondit-elle ; mais que lui voulez-vous ? J'ai une lettre pour lui de la part de Déméas, duumvir à Corinthe. — Je vais le prévenir ; attendez-moi là. Elle tire les verrous sur elle, et rentre dans la maison. Elle ne tarda pas à revenir, et, en rouvrant la porte : Mon maître désire vous voir, me dit-elle. Je la suis, et je trouve mon homme couché sur un lit très exigu, et au moment de souper. Sa femme était assise à ses pieds. Mon hôte, me montrant qu'il n'y avait rien sur table : Voilà, dit-il, tout ce que j'ai à vous offrir. C'est au mieux, répondis-je ; et je lui remets aussitôt la lettre de Déméas. Il y jette un coup d'œil rapide, et me dit : Déméas est bien aimable de me procurer un hôte de votre importance. Il fait alors lever sa femme, et m'invite à prendre sa place. Comme je m'en défendais poliment : Asseyez. vous là, me dit-il ; les sièges nous manquent. J'ai grand peur des voleurs, et mon mobilier s'en ressent.

Je lui obéis. À cette tournure élégante, continua-t-il, à cette modestie virginale, j'aurais bien deviné que vous étiez un jeune homme comme il faut, quand même la lettre de mon ami Déméas ne me l'aurait pas dit. Ne faites pas fi de ma pauvre demeure, je vous en prie. Vous voyez cette pièce ici à côté ; c'est un logement très convenable, daignez en faire votre appartement. Ce sera un grand relief pour ma maison, et pour vous l'occasion de suivre un glorieux exemple. Votre vertu va s'élever au niveau de celle de Thésée, dont votre père porte le nom. Ce grand homme ne dédaigna pas la chétive hospitalité de la vieille Hécale. Appelant alors la jeune fille : Photis, dit-il, emporte le bagage de notre hôte, et le dépose avec soin dans cette chambre. Prends dans l'office, et mets à sa disposition ce qu'il faut d'huile pour se frotter, de linge pour s'essuyer. Puis conduis-le au bain le plus proche. Il a fait un voyage pénible et de longue haleine : il doit être fatigué. À ces mots, désirant entrer dans les vues parcimonieuses de Milon et me concilier d'autant ses bonnes grâces : Grand merci, repris-je ; je ne manque jamais de prendre avec moi tout ce qu'il me faut quand je voyage. Quant aux bains, avec ma langue, je saurai bien les trouver. Mais je tiens par-dessus tout à ce que mon cheval, qui m'a été d'un excellent service, ne manque ni de fourrage ni de grain. Tiens, Photis, voici de l'argent pour en acheter.

Cela fait, et mon bagage étant rangé dans ma chambre, je sortis pour me rendre aux bains. Mais je passai d'abord au marché, afin de me pourvoir d'un souper. Il était splendidement approvisionné en poisson. Je marchandai ; et ce qu'on m'avait fait cent écus, je l'eus pour vingt deniers. Je sortais de ce lieu, quand je fis rencontre d'un certain Pythias qui avait été mon condisciple à Athènes. Il mit quelque temps à me reconnaître ; puis me sautant au cou, il m'embrassa tendrement. Qu'il y a longtemps que nous ne nous sommes vus, mon cher Lucius ! sur ma parole, pas

depuis que nous quittâmes les bancs et la cité de Minerve. Et quel motif t'amène ici ? Demain tu le sauras, lui répondis-je. Mais que vois-je ? Il faut que je te félicite. Un train, des faisceaux ! tout l'appareil de la magistrature ! Je suis édile, dit Pythéas ; j'ai la haute main sur les approvisionnements. As-tu quelqu'un à traiter ? on pourra t'être utile. Je le remerciai de ses avances, ayant assez pour mon souper du poisson dont j'avais déjà fait emplette.

Mais Pythéas avisant mon panier, se mit à secouer les poissons pour les mieux examiner : Combien as-tu payé cette drogue ? — Vingt deniers. C'est tout ce que j'ai pu faire que de les arracher à ce prix. À ces mots, il me prend brusquement par la main ; et me ramenant dans le marché : Et à qui de ces gens-là as-tu acheté cette belle marchandise ? Je montrai du doigt un petit vieillard assis dans un coin. Mon homme alors les apostrophant du haut de son édilité : Est-ce ainsi, vous autres, que vous rançonnez nos amis ? Et des étrangers encore ! Vendre à ce prix de pareil fretin ! À force de surfaire, vous affamerez cette ville qui est la fleur de toute la Thessalie, et vous nous la rendrez déserte comme un rocher. Mais prenez-y garde. Et toi, je vais t'apprendre comment les fripons sont menés sous mon administration. Répandant alors mon poisson sur le pavé, il ordonne à l'officier qui le suivait de marcher dessus, et d'écraser le tout sous ses pieds. Après cet acte de vigueur, mon Pythias se tourne vers moi, et me dit : C'est un homme d'âge ; il est assez puni par l'affront public que je lui ai fait.

Tout ébahi de cette scène, et sans argent ni souper, grâce à l'officieuse intervention de mon habile homme d'ami, je me résigne à aller au bain. De là, plus lavé que restauré, je regagne le logis de Milon, et enfin ma chambre. Photis vint me dire que le patron me demandait. Moi, bien au fait des habitudes d'abstinence de la maison, je fis une excuse polie : je n'étais que fatigué du voyage, et j'avais moins besoin de nourriture que de repos. Mais il ne s'en contenta pas, il vint en personne ; et m'appréhendant au corps avec une douce violence, il tâche de m'entraîner. Je résistais, je faisais des façons : Je ne sors pas d'ici sans vous, dit-il, en appuyant cette protestation d'un serment. Il fallut se rendre, et le suivre, bon gré, mal gré, jusqu'à son méchant lit, où il me fit asseoir. Comment va notre cher Déméas, me dit-il ? Et sa femme ? et ses enfants ? et toute la maisonnée ? À chaque question, une réponse. Il s'informe ensuite avec détail des motifs de mon voyage. Je les déduis tout au long. Puis le voilà qui s'enquiert par le menu de tout ce qui concerne ma ville natale, ses notables habitants, son premier magistrat, etc., etc. ; tant qu'enfin il s'aperçut qu'épuisé d'un si rude voyage, et non moins harassé de cette enfilade de questions, je tombais de sommeil avant la fin de chaque phrase, ne pouvant plus même franchir certaines articulations. Il me permit alors de gagner mon lit. Je m'échappai ainsi du famélique souper de ce vieux ladre ; lourd de tête, mais léger d'estomac ;

ayant tâté de son babil pour tout potage. Et, rentré dans ma chambre, je goûtai enfin le repos si ardemment souhaité.

II

Dès que la nuit se fut dissipée et qu'un nouveau soleil eut ramené le jour, je dis adieu au sommeil et au lit, avec cette curiosité fébrile d'un amateur du merveilleux. Enfin, me disais-je, me voici dans cette Thessalie, terre natale de l'art magique, et qui fait tant de bruit dans le monde par ses prodiges. C'est donc ici que s'est passé tout ce que ce bon Aristomène nous a conté en route ! J'éprouvais je ne sais quel désir vague et inquiet, et je promenais de toutes parts mes regards scrutateurs. Nul objet ne se présentait à ma vue, que je ne le prisse pour autre que ce qu'il était. Tout me semblait métamorphose. Dans les pierres, les oiseaux, les arbres du Pomérium, les fontaines de la ville, je voyais autant de créatures humaines, transmuées par la vertu des fatales paroles. Le charme avait pétrifié les uns, emplumé les autres, commandé à ceux-ci de pousser des feuilles, à ceux-là de faire jaillir l'eau du fond de leurs veines. Il me semblait que des statues allaient marcher, les murailles parler, le bétail prédire, et que, de la voûte des cieux, le soleil lui-même allait prononcer des oracles. J'allais et venais, frappé de stupeur, torturé par l'attente ; sans apercevoir même un commencement de réalisation de toute cette fantasmagorie. Enfin, tout en errant de porte en porte, me dandinant comme un désœuvré et marchant en zigzag comme un homme ivre, je me trouvai insensiblement au milieu du marché.

Une dame passait, avec un nombreux cortège de domestiques. Je hâtai le pas pour la joindre. Le luxe de ses pierreries, et l'or qui brillait sur ses vêtements, ici en tissu, là en broderie, annonçaient une dame de haut parage. Elle avait à ses côtés un homme d'âge avancé, qui s'écria en m'apercevant : Eh ! oui, c'est bien Lucius ! Là-dessus, il m'embrasse ; et marmottant je ne sais quoi à l'oreille de la dame : Approchez donc, me dit-il, et saluez votre mère. — Qui ? moi ? répondis-je ; je ne connais pas cette dame. Et, le rouge me montant au visage, je rejetai la tête en arrière, et reculai de quelques pas. La dame fixe alors son regard sur moi : Il tient de famille, dit-elle ; voici des traits où la belle âme de sa vertueuse mère Salvia respire tout entière. Et puis, quelles merveilleuses proportions dans toute sa personne ! Taille raisonnable, élancée sans être frêle, teint légèrement rosé, cheveux blonds, naturellement bouclés ; œil bleu, mais vif ; regard d'aigle, adouci par une expression toujours heureuse ; maintien charmant, démarche aisée.

C'est moi, mon cher Lucius, ajouta-t-elle, qui vous ai élevé de mes propres mains. Et la chose est toute simple : je suis parente, et, de plus, sœur de lait de votre mère. Issues toutes deux de la famille de Plutarque, nourries du même sein, nous avons grandi comme deux sœurs dans l'intimité l'une de l'autre. La seule différence entre nous est celle du rang. Elle a contracté une haute alliance ; et je me suis mariée dans la bourgeoisie. Je suis cette Byrrhène dont le nom, souvent prononcé par ceux qui vous élevaient, doit être familier à vos jeunes oreilles. Acceptez sans scrupule l'hospitalité chez moi, ou plutôt regardez ma maison comme la vôtre. Pendant qu'elle me parlait, ma rougeur s'était dissipée, et je répondis enfin : À Dieu ne plaise, ma mère, que je me donne un pareil tort envers mon hôte Milon, dont je n'ai pas à me plaindre ! Mais vous me verrez aussi assidu près de vous que je puis l'être, sans manquer à ce que je lui dois. Et à l'avenir, si je refais ce voyage, à coup sûr je n'irai pas descendre ailleurs que chez nous.

Nous faisons quelques pas durant cet échange de compliments, et nous arrivons à la maison de Byrrhène. Un vestibule de la dernière magnificence nous offre aux quatre coins une colonne, surmontée d'un globe qui porte une Victoire élevant des palmes. Ces figures s'élancent à ailes déployées, chacune vers un point de l'horizon. Du bout de leurs pieds, d'où s'échappent des gouttes de rosée, elles repoussent, par un mouvement précipité, le point d'appui, qui se dérobe en tournant sans se déplacer. Le pied n'y pose plus, mais il l'effleure encore ; et l'illusion va jusqu'à vous faire voir ces statues en plein vol. Une Diane en marbre de Paros, du travail le plus exquis, occupe le point central de l'édifice. La déesse marche, et, dans son action animée, ses draperies flottent, son buste se projette en avant ; elle semble venir à votre rencontre, et le respect vous saisit à la majesté divine qui l'environne. Plusieurs chiens l'escortent de droite et de gauche. Ces animaux sont aussi de marbre. Leurs yeux menacent, leurs oreilles se dressent, leurs naseaux s'enflent, ils montrent leurs dents terribles. Si, du voisinage, un aboiement se faisait entendre, chacun croirait qu'il sort de ces gosiers de pierre. L'habile statuaire a fait ici un véritable tour de force. Les chiens sont en élan, et toute leur partie antérieure semble porter en l'air, tandis qu'elle repose en effet sur les pieds de derrière qui n'ont pas quitté le sol. En arrière de ce groupe s'élève une grotte tapissée de mousse, de gazon, de lianes grimpantes et de pampre, entremêlés çà et là de ces arbustes qui se plaisent sur les rochers. Tout l'intérieur de la grotte est éclairé par le reflet du marbre, dont rien n'égale la blancheur et le poli. Au dehors et sur les flancs pendent des raisins et d'autres fruits, que l'art, émule de la nature, a exprimés avec une vérité parfaite. C'est à croire qu'ils attendent seulement, pour être cueillis et mangés, que la coloration leur soit venue du souffle mûrissant du vent d'automne. Penchez-vous, et voyez-les se réfléchir dans le miroir de ces fontaines qui jaillissent en divers sens

des pieds de la statue ; ils tremblent dans cette onde agitée comme aux rameaux de la vigne elle-même, et à l'imitation déjà si parfaite se joint le prestige du mouvement. Au travers du feuillage, on voit se dessiner la figure d'Actéon, déjà cerf à moitié. Il jette, en tournant la tête, un regard furtif sur la déesse, et guette l'instant où elle va se mettre au bain.

Tandis que mon œil charmé parcourt à l'envi ces belles choses, revenant sans cesse de l'une à l'autre : Tout ce que vous voyez est à vous, me dit Byrrhène ; et désirant m'entretenir en tête-à-tête, elle fit retirer tout son monde. Quand nous fûmes seuls : Je tremble pour vous comme pour un fils, mon bien-aimé Lucius, me dit-elle ; j'en prends Diane à témoin. Ah ! que je voudrais pouvoir écarter les dangers qui menacent cette tête si chère ! Gardez-vous, mais gardez-vous sérieusement des fatales pratiques et des détestables séductions de cette Pamphile, la femme de Milon, que vous dites être votre hôte. C'est, dit-on, une sorcière du premier ordre, experte au plus haut degré en fait d'évocations sépulcrales. Elle peut, rien qu'en soufflant sur une pierre, une baguette ou quelque autre objet aussi insignifiant, précipiter les astres du haut de la voûte éthérée dans les profondeurs du Tartare, et replonger la nature dans le vieux chaos. Elle ne voit pas un jeune homme de bonne mine sans se passionner aussitôt. Dès lors, ni ses yeux ni son cœur ne peuvent se détacher de lui. Elle l'entoure d'amorces, s'empare de son esprit, l'enlace à jamais dans les chaînes de son inexorable amour. À la moindre résistance, elle s'indigne ; et les récalcitrants sont tantôt changés en pierres ou en animaux, tantôt anéantis tout à fait. Ah ! Je tremble pour votre sûreté. Gardez-vous de brûler pour elle ; ses ardeurs sont inextinguibles, et votre âge et votre tournure ne vous expose que trop à la conflagration.

Ainsi Byrrhène exprimait ses craintes ; mais, puissance de la curiosité ! au seul mot de magie, ce but de toutes mes pensées, loin d'éprouver de l'éloignement pour Pamphile, je me sentis naître un violent désir de me faire à tout prix initier par elle aux secrets de son art. Il me tardait d'aller à corps perdu me jeter dans cet abîme. Mon impatience tenait du délire ; au point que m'arrachant des mains de Byrrhène, comme d'une chaîne qui me pesait, je lui dis brusquement adieu, et je volai au logis de Milon. Allons, Lucius, me disais-je, tout en courant comme un fou, courage et présence d'esprit ; voici l'occasion tant souhaitée. Tu vas t'en donner de ce merveilleux dont tu es si avide. Ne vas pas faire l'enfant ; il s'agit de traiter rondement l'affaire. Point d'intrigue amoureuse avec ton hôtesse. La couche de l'honnête Milon doit être sacrée pour toi : mais il y a Fotis, la jeune chambrière, qu'il te faut emporter de haute lutte. La friponne est piquante ; elle aime à rire ; elle pétille d'esprit. Hier au soir, quand tu ne songeais qu'à dormir, ne te conduisit-elle pas très officieusement à ta chambre ? Et quel empressement ! délicat à te déshabiller, à te

couvrir dans ton lit ! Ce baiser sur ton front, cette expression dans son regard trahissaient assez son regret de te quitter. Maintes fois, avant de sortir, elle a fait une pause, et regardé en arrière. Allons, j'en accepte l'augure. Arrive que pourra, j'aurai pied ou aile de cette Fotis.

Tout en délibérant ainsi, et, comme on dit, opinant de mes jambes, je me trouve à la porte de Milon. Ni le patron ni sa femme n'étaient au logis. Mais j'y trouvai Fotis, mes amours. Elle s'occupait à préparer pour ses maîtres un mets composé de viande hachée menu et d'autres ingrédients ; le tout se mitonnait dans une casserole à ragoûts ; et, bien qu'à distance, il en arrivait jusqu'à mon nez des émanations qui promettaient. Fotis était vêtue d'une blanche robe de lin, qu'une ceinture d'un rouge éclatant, un peu haut montée, serrait juste au-dessous des boutons du sein. Ses mains mignonnes agitaient circulairement le contenu du vase culinaire, non sans lui imprimer de fréquentes secousses. Un branle voluptueux se communiquait ainsi à toute sa personne. Je voyais ses reins se ployer, ses hanches se balancer, et toute sa taille ondoyer de la façon la plus agaçante.

Je restai là muet d'admiration et comme en extase. Voilà mes sens, du calme plat, qui passent à l'état de révolte. Ma Fotis, lui dis-je, que de grâces ! quel plaisir de te voir remuer ensemble cette casserole et cette croupe divine ! Le délicieux ragoût que tu prépares ! heureux, cent fois heureux qui pourra en tâter, ne fût-ce que du bout du doigt ! La friponne alors, aussi gaillarde que gentille : Gare, gare, pauvre garçon, me dit-elle ; cela brûle, il n'en faut qu'une parcelle pour vous embraser jusqu'à la moelle des os. Et alors, quelle autre que moi pour éteindre l'incendie ! oui, que moi ; car je ne suis pas seulement experte en cuisine ; j'entends tout aussi bien un autre service. En parlant ainsi, elle tourne la tête, et me regarde en riant. Moi, avant de lui obéir, je passe en revue toute sa personne. Mais que sert de vous la décrire en détail ?

Dans une femme, je ne prise rien tant que la tête et la chevelure. C'est ma plus vive admiration en public, ma plus douce jouissance dans l'intimité. Et, pour justifier cette prédilection, n'est-ce pas la partie principale du corps humain, celle qui est le plus en évidence, qui frappe les yeux tout d'abord ? Cet appendice naturel n'est-il pas pour la tête ce qu'une parure éclatante est pour le reste du corps ? Je vais plus loin : souvent la beauté, pour mieux éprouver le pouvoir de ses charmes, se dépouille de tout ornement, fait tomber tous les voiles, et n'hésite pas à se montrer nue, espérant plus de l'éclat d'une peau vermeille que de l'or des plus riches atours. Mais de quelques attraits que vous la supposiez pourvue, si vous lui ôtez, (chose affreuse à dire ! nous préserve le ciel de la réalité !) si vous lui ôtez, dis-je, l'honneur de sa chevelure, si son front est découronné, eh bien ! cette fille du ciel,

née de l'écume des mers, bercée par les vagues, elle a beau s'appeler Vénus, avoir pour compagnes les Grâces, et le peuple entier des Amours dans son cortège ; elle a beau s'armer de sa ceinture, exhaler le cinnamome et distiller la myrrhe, une Vénus chauve ne peut plaire à personne ; non, pas même à son Vulcain.

Que sera-ce si la nature a donné aux cheveux une couleur avantageuse ou un lustre qui en relève l'éclat ; de ces teintes vigoureuses qui rayonnent au soleil, ou de ces nuances tendres, dont le doux reflet se joue aux divers aspects de la lumière ? Tantôt c'est une chevelure blonde, toute d'or à la surface, et qui prend vers la racine le brun du miel dans l'alvéole ; tantôt c'est un noir de jais, dont l'émail rivalise avec l'azur de la gorge des pigeons. Lorsque, luisants des essences d'Arabie, et lissés par l'ivoire aux dents serrées, les cheveux sont ramenés derrière la tête, c'est une glace où se mirent avec délices les yeux d'un amant : ici ils simulent une couronne tressée en nattes serrées et fournies ; là, libres de toute contrainte, ils descendent en ondes derrière la taille. Telle est l'importance de la coiffure, qu'une femme eût-elle mis en œuvre l'or, les pierreries, les riches tissus, toutes les séductions de la toilette ; si elle n'a pris un soin égal de ses cheveux, elle ne paraîtra point parée. Cet arrangement chez ma Fotis n'avait coûté ni temps, ni peine ; un heureux négligé en faisait tous les frais. Réunis en nœud au sommet de la tête, ses cheveux retombaient, gracieusement partagés, des deux côtés de son cou d'ivoire, et de leurs extrémités bouclées atteignaient la bordure supérieure de son vêtement. La volupté chez moi devenait torture ; je n'y tenais plus ; et me penchant avidement sur le beau cou de Fotis, à l'endroit où les cheveux prennent naissance, j'y imprimai un long et délicieux baiser.

Elle tourna la tête, et me lançant de côté une œillade assassine : Ah ! jeune écolier, vous prenez goût à ce nanan ; tout n'y est pas miel ; prenez-y garde. À la longue, trop de douceur aigrit la bile. J'en cours le risque, ma chère âme, m'écriai-je ; pour savourer un seul de tes baisers, je suis homme à me laisser griller tout de mon long sur le brasier que voilà. Je dis ; et la serrant dans mes bras, je joignis les effets aux paroles. Mon feu la gagne, elle me rend étreinte pour étreinte, caresse pour caresse. Sa bouche entrouverte me prodigue le parfum de son haleine ; nos langues se rencontrent aiguillonnées par nos communs désirs. Ivre de ce doux nectar, Je meurs, m'écriai-je, je suis mort, si tu ne m'exauces. Mais elle, m'embrassant de nouveau, me dit : Rassure-toi ; tes désirs sont les miens : je suis à toi, et nos plaisirs ne se feront guère attendre. À l'heure des flambeaux, je serai dans ta chambre. Va rassembler tes forces ; car je veux toute la nuit te livrer bataille, et j'irai de tout cœur. L'entretien dura encore quelque temps sur ce ton, puis nous nous séparâmes.

Vers midi, je reçois un porc gras, cinq poulardes et un baril d'excellent vin vieux, que Byrrhène m'envoyait pour ma bienvenue. J'appelle aussitôt Fotis. Tiens, lui dis-je, voici du renfort pour Vénus : Bacchus, son écuyer, lui apporte ses armes. Il faut qu'aujourd'hui même nous mettions ce tonneau à sec. Noyons la froide pudeur dans le vin, et puisons dans ses flots une ardeur infatigable. De l'huile à pleine lampe (car adieu cette fois au sommeil), et du vin à pleines coupes, c'est tout ce qu'il faut pour le voyage de Cythère.

Je me rendis de suite au bain, où je passai le temps jusqu'au souper, mon cher hôte Milon m'ayant invité à partager son très maigre ordinaire. Je n'avais pas oublié les avis de Byrrhène ; aussi pris-je grand soin de ne rencontrer que le moins possible le regard de la maîtresse du logis. Je ne jetais les yeux de son côté qu'avec effroi, comme si j'allais voir le lac Averne. Par compensation, Fotis était là pour nous servir. Pas un de ses mouvements ne m'échappait, et cette vue me réjouissait l'âme.

La nuit survint. Tout à coup Pamphile s'écria, en regardant la lampe : Quelle averse pour demain ! Son mari lui demanda comment elle le savait. C'est la lampe qui me l'annonce, reprit-elle. Milon se mit à rire. Admirable sibylle que nous avons là, dit-il, au courant de toutes les affaires du ciel. Du haut de cette tige qui la porte, il n'est sans doute pas un mouvement du soleil qu'elle n'observe. Ici je pris à mon tour la parole : C'est là effectivement une des premières notions de l'art divinatoire ; et la chose est toute simple. Cette petite flamme allumée par une main mortelle n'est rien moins qu'une étincelle du feu céleste ; une secrète correspondance existe entre elle et sa divine origine. Elle sait ce qui va se passer là-haut : pourquoi ne pourrait-elle pas le prédire ? À ce propos, nous avons maintenant à Corinthe un Chaldéen qui fait des consultations merveilleuses, et qui met toute la ville en émoi. Il va inviter le premier venu, pour son argent, au secret des destinées. Il sait quel jour il faut choisir pour contracter mariage, pour poser une première pierre, pour entreprendre une affaire de négoce, pour faire route sans mauvaise rencontre, ou s'embarquer sous de bons auspices. Moi-même, je l'ai consulté sur mon voyage, il m'en a dit long. Le merveilleux s'y trouve, et la variété aussi. C'est toute une histoire ; histoire merveilleuse en vérité, et qui, à l'en croire, fournira matière à plus d'un livre.

Et ce Chaldéen, dit en ricanant Milon, donnez-nous son signalement et son nom. C'est, répondis-je, un homme de haute taille, tirant sur le noir ; il s'appelle Diophane. C'est lui, c'est bien notre homme. Nous l'avons eu aussi dans cette ville. Il y a reçu maintes visites, débité maintes prophéties. Il y a fait de l'argent, et mieux que cela ; il y a fait fortune : mais, hélas ! le sort lui gardait un retour, ou, si vous

voulez, un tour des plus cruels. Un jour qu'entouré d'une foule nombreuse, il allait, tirant à chacun son horoscope et prophétisant à la ronde, un négociant, nommé Cerdon, s'en vint le consulter sur le jour qu'il devait prendre pour un voyage. Diophane le lui dit. La bourse était tirée, les espèces comptées ; mille deniers, tout autant qu'il allait rafler pour prix de l'oracle, quand un jeune homme de bonne mine, qui s'était glissé derrière le devin, le tire par son manteau, et le serre étroitement dans ses bras, au moment où il se retournait.

Diophane lui rend l'accolade, et le fait asseoir auprès de lui. Cette reconnaissance à l'improviste lui faisant perdre de vue l'affaire qui était en train, il engage la conversation avec le nouveau venu. Combien j'ai désiré votre arrivée ! Et vous, mon cher ami, dit l'autre, depuis votre départ impromptu de l'île d'Eubée, comment vous êtes-vous tiré de la mer et des chemins ? À cette question, notre brave Chaldéen, oubliant tout à fait son rôle, répond avec la distraction la plus ingénue : Puissent nos ennemis publics ou privés être dans le cas de faire un pareil voyage ! c'est une autre Odyssée. Notre vaisseau, battu par tous les vents, dégarni de ses deux gouvernails, est venu, après la plus pénible navigation, sombrer en vue du continent. Nous n'avons eu que le temps de nous sauver à la nage, abandonnant tout ce que nous possédions. Le zèle de nos amis, et la charité publique, nous ont alors créé quelques ressources, mais tout est devenu la proie d'une bande de brigands. Mon frère Arignotus (je n'avais que celui-là) a voulu faire résistance ; ils l'ont impitoyablement égorgé sous mes yeux. Il n'avait pas fini son récit lamentable, que le négociant Cerdon avait déjà rempoché ses espèces, et fait retraite, emportant le prix compté de la prédiction. Nous partîmes tous alors d'un bruyant éclat de rire ; et Diophane, réveillé comme en sursaut, comprit alors sa faute en même temps que sa déconvenue ; mais vous verrez, seigneur Lucius, qu'à votre endroit le Chaldéen aura été véridique une fois dans sa vie. Bonne chance donc, et puisse votre voyage être des plus heureux !

Tandis que Milon pérorait ainsi tout à son aise, je gémissais à part moi, et m'en voulais mortellement de lui avoir si mal à propos suggéré ce sujet de conversation. C'était autant de pris sur la soirée, et sur le doux emploi que je m'en étais promis. Enfin, surmontant ma timidité : Que Diophane s'arrange avec le sort, dis-je à Milon ; qu'il aille, tant qu'il lui plaira, risquer encore par terre ou par mer les tributs qu'il a levés sur la crédulité des gens : moi, comme je me ressens encore de ma fatigue d'hier, je vous demande la permission de me retirer de bonne heure. Aussitôt dit, aussitôt fait. J'eus bientôt gagné ma chambre, où je trouvai tous les arrangements d'un souper assez bien entendu. On avait pris soin de faire coucher les domestiques le plus loin possible de ma porte, sans doute afin d'écarter de nos nocturnes ébats toute oreille indiscrète. Près du lit était une petite table, où la desserte

du dîner figurait avec avantage. Fotis y avait mis deux verres d'honnête dimension, qui, remplis à moitié de vin, ne laissaient de place que pour autant d'eau ; enfin, une de ces bouteilles au long cou évasé, qui se vident si facilement, complétait cet arsenal de l'amoureuse escrime.

Àpeine étais-je au lit, que ma Fotis, qui venait de coucher sa maîtresse, accourt près de moi, balançant dans ses mains des roses tressées en guirlandes. Une rose détachée s'épanouissait entre les charmants contours de son sein. Sa bouche s'unit étroitement à la mienne ; elle m'enlace dans ses guirlandes, et me couvre de fleurs. Puis saisissant l'un des verres, et mêlant au vin de l'eau tiède, me l'offre à boire, me l'ôte doucement des mains avant que j'aie tout bu, et, les yeux fixés sur moi, hume le reste goutte à goutte, avec un doux frémissement des lèvres. Un second verre, un troisième, et plus encore, passent ainsi d'une bouche à l'autre. Enfin, les fumées du vin me montent à la tête, et portent le trouble dans mes sens. Le sixième surtout s'insurge, et met en feu toute la région qu'il habite. J'écarte la couverture, et, étalant aux yeux de Fotis toute la turbulence de ma passion : Par pitié, lui dis-je, viens vite à mon secours. Tu le vois, je me présente assez de pied ferme à ce combat que tu m'offres, sans que le fécial s'en soit mêlé. Le traître Cupidon m'a percé d'une de ses flèches jusqu'au fond du cœur. J'ai bandé mon arc en retour, et si fort, qu'il y a danger que la corde ne se rompe. Viens, et, pour me rendre tout à fait heureux, cesse d'emprisonner ta chevelure ; qu'elle flotte en toute liberté sur tes épaules : tes embrassements vont m'en sembler plus doux.

En un clin d'œil elle a fait disparaître le couvert. Puis elle met à nu tous ses charmes ; et, laissant ondoyer ses cheveux dans le plus voluptueux désordre, la voilà qui s'avance, image vivante de Vénus glissant sur les flots. De sa main rosée, la coquette faisait mine de voiler un réduit charmant qu'aucun ombrage naturel ne dérobait à ma vue. Ferme ! dit-elle, tiens bon, vaillant guerrier ! Tu as un adversaire qui ne cède, ni ne tourne le dos. Face à face, si tu es homme ; et, coup pour coup, frappe et meurs. Aujourd'hui point de quartier. Elle dit, et, montant sur la couchette, s'arrange de façon que nous nous trouvons elle dessus et moi dessous.

Déployant alors l'élastique fermeté de ses reins par des secousses répétées, et toujours plus vives et plus érotiques, elle me fit savourer à longs traits tout ce que les faveurs de Vénus incube ont de plus enivrantes voluptés, tant qu'enfin une molle langueur circule dans nos membres et s'empare de nos sens ; en nous toute force expire, et nous nous laissons aller haletants dans les bras l'un de l'autre. Les premiers rayons du jour vinrent nous surprendre dans nos amoureux ébats, sans que nous eussions fermé la paupière ; nous recourions aux libations de temps à

autre. Alors nos forces renaissaient, le désir se ranimait, la lutte recommençait. Ce fut une nuit d'ivresse ; nous eûmes grand soin qu'elle eût plus d'une répétition.

Un jour Byrrhène m'invita de la manière la plus pressante à venir souper chez elle. En vain j'essayai de m'en défendre ; elle ne tint compte de mes excuses. Il me fallut donc présenter requête à Fotis, obtenir son congé, prendre ses auspices. Tout ce qui m'éloignait de ses côtés, ne fût-ce que d'un pas, était peu de son goût. Toutefois, elle consentit d'assez bonne grâce à ce court armistice. Au moins, dit-elle, ayez bien soin de quitter la table de bonne heure ; car il y a dans notre jeune noblesse un parti sans frein, ennemi juré de la paix publique : et vous rencontrerez des hommes égorgés en pleine rue. Les troupes du gouverneur sont trop loin de nous pour empêcher ces massacres. Votre position élevée fait de vous un point de mire ; et, comme étranger, vous avez moins qu'un autre de protection à attendre. Rassure-toi, ma chère Fotis, lui répondis-je ; je tiens plus à nos plaisirs qu'à tous les festins du monde ; et il suffit de ton inquiétude pour me faire presser mon retour. D'ailleurs, je ne marche pas seul. Et puis j'aurai au côté mon épée. C'est une sauvegarde qui ne me quitte pas.

Muni de cette précaution, je me rends à ce souper. J'y trouvai grande réunion, et, comme je m'y attendais, d'après le rang de la dame du logis, la meilleure compagnie de la ville. Les lits, d'une magnificence extrême, étaient en bois de citronnier avec des ornements d'ivoire, et recouverts d'étoffes brodées d'or. Sur la table de larges coupes, toutes diverses de forme et de beauté, toutes d'un prix inestimable. Ici le verre artistement ciselé, là le cristal taillé à facettes. L'argent brillait, l'or resplendissait. Il s'y trouvait jusqu'à des morceaux d'ambre cristallisé, que l'art avait creusé pour servir de vase à boire ; enfin un luxe inimaginable. Plusieurs écuyers tranchants, magnifiquement vêtus, découpaient les mets sans nombre que de jeunes filles servaient avec toute la grâce possible. De jeunes garçons qu'on avait frisés au fer, et élégamment drapés, ne cessaient de verser aux convives un vin vieux dans des vases faits de pierres précieuses. Bientôt l'arrivée des flambeaux donne l'essor aux propos de table ; le rire se communique, les bons mots circulent, et, parfois, l'épigramme étincelle.

Byrrhène alors m'adressa la parole : Que dites-vous de notre pays ? Aucune ville, que je sache, ne possède rien de comparable à nos temples, à nos bains, à nos édifices publics en général. Et nous ne sommes pas moins bien pourvus des choses utiles : chez nous l'homme de plaisir trouve les mêmes facilités, l'homme de négoce les mêmes débouchés qu'à Rome même ; et l'homme aux goûts tranquilles peut jouir ici du recueillement de la campagne. Tous les plaisirs de la province s'y sont donné rendez-vous. Rien n'est plus vrai, repris-je ; nulle part je ne me suis senti

plus à l'aise. Mais il y a la magie, dont je redoute singulièrement les ténébreuses embûches et les pièges inévitables. Le tombeau même, dit-on, ne met pas à l'abri de ses atteintes. Elle dispute aux bûchers, aux sépulcres, les dépouilles des morts ; et des lambeaux, arrachés aux cadavres, deviennent les instruments de ses funestes pratiques contre les vivants. On parle de vieilles sorcières qui, au milieu même d'une pompe funèbre, savent escamoter un mort et frauder la sépulture. Bah ! dit alors une personne de la compagnie, on ne fait pas même ici grâce aux vivants. À qui donc est-il arrivé dernièrement de se trouver mutilé, défiguré au point d'en être méconnaissable ?

Aussitôt un rire immodéré s'empare de l'assemblée. Tous les yeux se tournent vers un convive qui se tenait à l'écart dans un coin, et qui, tout confus de se voir l'objet d'une attention si marquée, murmure quelques mots de dépit, et fait mine de se lever de table. Byrrhène lui dit alors : Allons, mon cher Télyphron, rasseyez-vous ; et, tenez, vous qui êtes si complaisant, racontez-nous encore une fois votre histoire. Je serais charmée de procurer à mon fils Lucius, que voilà, le plaisir de l'entendre de votre bouche. Madame, répondit Télyphron, vous êtes la bonté même ; mais il y a des gens d'une impertinence… Il paraissait outré. Mais Byrrhène, à force d'instances, finit par le décider pour l'amour d'elle. Ramenant alors la housse du lit en un monceau, comme point d'appui à son coude, il projette en avant le bras droit, et dispose ses doigts à la manière des orateurs, c'est-à-dire en fermant les deux derniers, et tenant étendus les autres, avec le pouce en saillie. Après ce préliminaire, notre homme commence ainsi :

J'étais encore en tutelle à Milet, quand l'idée me vint d'aller aux jeux olympiques. J'étais curieux au dernier point de visiter cette province célèbre. Après avoir parcouru toute la Thessalie, pour mon malheur j'arrive à Larisse. Le voyage m'avait mis des plus mal en espèces, et j'errais par la ville en rêvant aux expédients. Au milieu d'une place, j'aperçois un vieillard de haute taille, qui était monté sur une borne, et criait à pleine voix : Qui veut garder un mort ? Faites votre prix. Que signifie cette proclamation ? dis-je au premier passant. Avez-vous peur que vos morts ne s'enfuient ? Paix ! me répond-il, vous parlez en enfant et en étranger. Sachez que vous êtes en Thessalie. Il y a ici des magiciennes toujours prêtes à déchiqueter le visage des morts ; c'est l'élément principal de leurs conjurations. Et, s'il vous plaît, repris-je, pour cette lugubre faction quelle est la consigne ? Faire le guet toute la nuit, dit-il, les yeux tout grands ouverts et fixés sur le cadavre ; et il n'y a pas à cligner de la paupière, encore moins à regarder de droite ou de gauche : car ces maudits caméléons femelles se glissent soudain en tapinois, sous une forme quelconque ; l'œil du Soleil ou de la Justice y serait lui-même trompé. Elles se changent en chien, en souris, en mouche même, au besoin. Puis vite un enchante-

ment ; et les gardiens s'endorment. On n'en finirait pas à décrire toutes les surprises imaginées par ces infernales créatures pour en venir à leurs fins. Notez que, pour salaire, on n'offre guère plus de quatre à six pièces d'or à qui se charge de ce périlleux service. Ah ! j'oubliais : le gardien, dans le cas où le corps ne serait pas retrouvé le matin dans son entier, est tenu de remplacer ce qui manque, pièce pour pièce, avec la chair de sa propre face.

Ainsi renseigné, je prends mon courage à deux mains ; je vais droit au crieur, et lui dis : Ménagez vos poumons ; voici le gardien tout trouvé ; voyons le prix. On vous donnera mille écus, dit-il ; mais, mon gaillard, songez-y bien, le mort est le fils d'un des premiers de la ville. Faites bonne garde au moins contre ces détestables harpies. Bagatelle ! recommandation inutile ! répondis-je ; je suis un corps de fer, et, pour la vigilance, un Lyncée, un Argus ; des yeux partout. J'avais à peine fini, qu'il me conduit à une maison dont les principales issues étaient fermées. Nous entrons par une petite porte de derrière, et j'arrive à un appartement dont tous les jours interceptés excluaient la lumière du dehors, et où pourtant je parvins à apercevoir une femme éplorée, et en deuil des pieds à la tête. Voici, dit mon guide en s'approchant, un homme résolu qui s'engage à garder le corps de votre époux. À ces mots, la dame écarte ses cheveux des deux côtés de son visage, dont la beauté me frappa au milieu de ses larmes ; et arrêtant ses regards sur moi : Vous savez, dit-elle, ce que votre tâche exige de surveillance. Soyez sans inquiétude, repris-je, pourvu que j'aie un supplément de prix raisonnable. Elle y consent, et, se levant aussitôt, me conduit dans une autre chambre.

Là se trouvait le corps du défunt, recouvert d'un linceul éclatant. Elle le découvre en présence de sept personnes appelées comme témoins ; et, à cette vue, ses larmes recommencent à couler. Puis, après un moment de silence, adjurant les assistants, elle procède sous leurs yeux à une revue exacte de tous les membres ; l'inventaire en est dressé sur une tablette. Voyez, dit-elle, le nez est entier, les yeux en bon état, les oreilles au complet, les lèvres intactes ; rien ne manque au menton. Citoyens, rendez-moi du tout bon et fidèle témoignage. Elle dit, et, les sceaux étant apposés aux tablettes, elle allait se retirer ; mais je la retins. Madame, lui dis-je, faites-moi, je vous prie, donner ce qui est nécessaire. Qu'entendez-vous par là, dit-elle ? Une de vos plus grandes lampes, repris-je, de l'huile suffisamment pour l'alimenter jusqu'au jour, de l'eau chaude, du vin, un verre, et un plateau garni des restes de votre souper. Alors, avec un geste de mépris : Perdez-vous le sens ? dit-elle ; un souper ! des restes ! dans une maison de mort, où, depuis tant de jours déjà, le foyer n'a pas même de fumée ! Croyez-vous être venu ici pour faire bombance ? Allez ; songez plutôt à sympathiser par vos larmes avec le deuil que vous voyez autour de vous. Se tournant alors vers sa suivante : Myrrhine, donnez sur-le-

champ une lampe et de l'huile à cet homme, enfermez-le dans la chambre, et retirez-vous.

Me voilà donc livré à moi-même, avec la compagnie d'un cadavre pour passe-temps. Je me frotte les yeux pour éloigner le sommeil, et, de temps à autre, je fredonne une chanson pour me donner du cœur au ventre. Arrive la brune, puis la nuit ; la nuit épaisse, profonde ; la nuit dans toute son horreur. Ma frayeur croissait avec les ténèbres : tout à coup, une belette se glisse dans la chambre, vient se poser devant moi, et se met à me regarder en face avec la dernière assurance. Tant d'audace dans ce petit animal ne me troubla pas médiocrement. J'ose enfin lui adresser ces paroles : Veux-tu bien t'en aller, bête immonde ? Va te cacher avec les rats, seule société qui te convienne ; ou tu vas sentir ce que pèse mon bras. Zeste, elle détale, et disparaît de la chambre ; mais au même instant je m'abîme en un sommeil profond ; si bien que le dieu de Delphes lui-même, voyant là deux corps gisants, aurait eu peine à distinguer le vivant du mort. J'étais bien là, en effet, comme si je n'y eusse pas été privé de tout sentiment, dans un état à être gardé, plutôt qu'à garder moi-même.

Déjà la retraite de la nuit était sonnée par tous les coqs du voisinage. Je m'éveille en sursaut, et, dans le dernier effroi, je cours au cadavre ; j'en approche la lumière, et j'examine en détail si le dépôt dont j'avais pris charge se retrouvait dans son intégrité. Bientôt l'épouse infortunée, suivie des témoins de la veille, entre brusquement. L'œil en pleurs et tout effarée, elle se précipite sur le corps, qu'elle couvre longtemps de ses baisers ; puis, la lampe à la main, elle en fait un récolement complet. Alors elle se retourne, appelle son intendant Philodespotus, et lui ordonne de payer sur-le-champ l'excellent gardien. Jeune homme, me dit-elle ensuite, je vous ai les plus grandes obligations. Et certes, après la vigilance dont vous avez fait preuve en vous acquittant de ce devoir, je dois vous compter désormais comme un de mes amis.

Moi, dans l'extase de ce gain inespéré, et tout ébloui de l'or que je faisais sonner dans ma main : Dites votre serviteur, madame, m'écriai-je : à la première occasion, je suis à vos ordres. Vous n'avez qu'à parler.

Àpeine avais-je prononcé ces paroles, que tous les amis de la veuve éclatent en exécrations, et fondent en masse sur moi, se faisant arme de tout. C'est à qui me brisera les mâchoires et les épaules de ses poings ou de ses coudes, à qui me froissera les côtes ou me lancera son coup de pied. Mes cheveux sont arrachés, mes habits déchirés en lambeaux. Enfin meurtri et malmené, autant que le furent jamais le beau chasseur Adonis ou le dédaigneux fils de Calliope, je me vois impitoyablement jeté hors du logis.

Pendant que, sur une place voisine, je cherchais à reprendre mes esprits, je m'avisai un peu tard de la sinistre inconvenance de mes paroles, et convins que je n'avais pas encore été rossé comme je le méritais. Pendant ce temps, le cérémonial des pleurs et des cris avait été son train, et le cortège, d'une ordonnance conforme à l'usage du pays, s'avançait au milieu de la place, avec la pompe convenable à la qualité du défunt. Tout à coup un vieillard accourt, les yeux mouillés de pleurs, et arrachant les cheveux de sa tête chenue ; il étend précipitamment les deux mains sur le lit funèbre : Citoyens, s'écrie-t-il de toute la force de sa voix entrecoupée de sanglots, par tout ce que vous avez de plus sacré, au nom de la piété publique, vengez le meurtre d'un de vos frères ! Cette misérable, cette infâme créature, s'est souillée du plus grand des forfaits ; j'appelle sur sa tête toutes les sévérités de la justice. C'est sa main, et sa main seule, qui a fait périr par le poison ce malheureux jeune homme, le fils de ma sœur. Un amour adultère et l'appât de sa succession ont poussé une épouse à ce crime. Le vieillard allait de l'un à l'autre, ne cessant de faire entendre ses plaintes lamentables. Déjà les esprits s'irritent ; le crime paraît probable ; on y croit. Des pierres ! un bûcher ! s'écrie-t-on de toutes parts. Et voilà les enfants qu'on excite contre cette malheureuse. Elle, le visage baigné de pleurs de commande, et simulant de son mieux l'horreur d'un tel attentat, prenait tous les dieux à témoin de son innocence.

Eh bien ! dit le vieillard, reposons-nous sur la divine providence du soin de manifester la vérité. Il y a ici un Égyptien nommé Zatchlas, prophète du premier ordre. Dès longtemps il s'est engagé avec moi, au prix d'une somme considérable, à évoquer temporairement une âme du fond des enfers, et à lui faire animer de nouveau le corps qu'elle aurait quitté.

Il dit, et fait avancer au milieu de l'assemblée un jeune homme couvert d'une robe de lin, chaussé d'écorce de palmier, le poil rasé entièrement ; et, après lui avoir longtemps baisé les mains et même embrassé les genoux, il lui adresse ces paroles : O pontife ! ayez pitié de nous ; je vous en conjure par les célestes flambeaux, par les divinités infernales, par tous les éléments de cet univers, et le silence des nuits, et les mystères de Coptos, et les crues du Nil, et les arcanes de Memphis, et les sistres de Pharos. Que ces yeux fermés pour l'éternité puissent un moment se rouvrir au soleil, et ressaisir la lumière des cieux ! Nous ne voulons pas troubler l'ordre naturel, ni disputer à la terre ce qui lui appartient. C'est afin que justice soit rendue au mort, que nous demandons pour lui ce retour d'un moment à l'existence.

Cette allocution eut son effet sur le prophète. Il appliqua trois fois une certaine herbe sur la bouche du défunt, puis une autre herbe autant de fois sur sa poitrine. Se tournant alors vers l'orient, il adresse une prière tacite au soleil, qui s'élevait

majestueusement au-dessus de l'horizon. Ce préliminaire imposant émeut et préoccupe les spectateurs, et les met dans une grande attente du miracle qui va s'accomplir. Je me mêle à la foule, et, montant sur une borne, derrière le lit funèbre, je regardais de tous mes yeux. Un léger soulèvement se manifeste vers la poitrine du mort, son pouls recommence à battre, ses poumons à jouer ; le cadavre se met sur son séant ; la voix du jeune homme se fait entendre : J'avais déjà bu l'eau du Léthé, dit-il, et presque franchi les marais du Styx. Pourquoi me rengager dans les tristes devoirs de cette vie éphémère ? Cessez, cessez, de grâce, et me rendez à mon repos.

Ainsi parla le cadavre. Mais le prophète lui dit d'un ton impératif : Il faut tout révéler ; il faut mettre au grand jour le secret de la tombe. Ne sais-tu pas que mes accents ont le pouvoir d'évoquer les Euménides, et de livrer tes membres aux tortures qu'elles savent infliger ? Le mort, poussant alors un profond gémissement, se tourne vers le peuple et dit : La femme que j'avais épousée a causé mon trépas. J'ai péri par le poison ; et ma couche n'était pas refroidie, que déjà l'adultère venait la souiller.

Àcette accusation, l'épouse, s'armant d'une effronterie sans pareille, oppose un sacrilège dé menti. La foule s'agite, les esprits se partagent, Les uns veulent que, sans plus tarder, cette femme scélérate soit ensevelie toute vive avec son mari. D'autres crient au prestige, et soutiennent que le cadavre a menti. Mais bientôt la question est tranchée par une révélation accessoire du défunt, poussant un nouveau et plus profond soupir : Je vais, dit-il, je vais prouver jusqu'à l'évidence que je n'ai dit que la vérité ; et cela, par une circonstance à moi seule connue. Pendant que ce fidèle surveillant (me montrant du doigt) faisait si bonne garde auprès de mon corps, des sorcières, qui avaient jeté le dévolu sur ma dépouille, ont vainement cherché, sous diverses formes, à mettre sa vigilance en défaut. Enfin, elles ont étendu sur lui les vapeurs du sommeil ; et, l'ayant plongé dans une sorte de léthargie, elles n'ont cessé de m'appeler par mon nom, tant qu'enfin mes membres engourdis et mon corps déjà glacé commençaient à s'évertuer pour répondre à la magique sommation. Celui-ci, qui était bien vivant, qui n'avait d'un mort que l'apparence, entendant prononcer son nom (car nous portons le même), se lève sans savoir pourquoi, s'avance comme un fantôme, et machinalement va donner contre la porte ; elle était bien fermée ; mais il s'y trouvait une ouverture au travers de laquelle on lui coupa successivement d'abord le nez, puis les oreilles ; amputation qu'il n'a subie qu'à mon défaut. Les sorcières ont ensuite imaginé un raccord pour déguiser leur larcin. Avec de la cire, elles lui ont façonné une paire d'oreilles qu'elles lui ont appliquées très proprement, et lui ont adapté de même un nez tout pareil au sien. Voilà où en est ce pauvre homme. On l'a payé, non de sa peine, mais de ses mutilations. Tout étourdi d'une telle découverte, et voulant m'assurer du

fait, je me pince le nez ; mon nez s'enlève : je tâte mes oreilles, elles suivent la main. En un clin d'œil : je vois tous les yeux dirigés, tous les doigts braqués sur ma personne ; le rire allait éclater. Une sueur froide me saisit ; je me glisse entre les jambes des assistants, et parviens à faire retraite ; mais défiguré de la sorte, et désormais voué au ridicule, je n'ai plus osé reparaître dans ma famille, ni revoir mon pays. Avec mes cheveux que je rabats sur les côtés, je suis parvenu à cacher la place de mes oreilles ; et ce morceau de linge que je me suis collé au visage dissimule assez bien l'accident de mon nez.

Àce récit de Télyphron, les convives, que le vin avait mis en gaieté, se prennent à rire de plus belle. Et, pendant que quelques bons vivants réclament les libations d'usage au dieu du Rire, Byrrhène se tourne vers moi : Demain, dit-elle, est l'anniversaire de la fondation de notre ville, jour consacré à l'auguste dieu du Rire. C'est un culte observé par nous seuls sur la terre, et que nous célébrons par les plus joyeuses cérémonies. Votre présence serait un plaisir de plus ; et puisse quelque heureux fruit de votre imagination ajouter encore à la fête, et contribuer à rendre l'hommage plus digne de la divinité ! Bien volontiers, madame, répondis-je ; vos ordres sont ma loi ; et je souhaite que l'inspiration me serve assez bien pour que la toute-puissance du dieu se manifeste dans mon œuvre.

Là-dessus, mon valet vint m'avertir que la nuit s'avançait. Je me lève, ébloui des fumées du vin ; je prends à la hâte congé de Byrrhène, et, d'un pied chancelant, je m'achemine vers le logis. Mais voilà qu'au premier détour de rue un coup de vent éteint notre unique flambeau, et nous plonge soudainement dans les ténèbres. Nous eûmes mille peines à nous tirer de cet embarras ; et ce ne fut que harassés de fatigue, et après nous être meurtri les pieds contre chaque pierre du chemin, que nous pûmes nous rendre au logis.

Nous y arrivions cependant bras dessus, bras dessous, quand trois gros et vigoureux gaillards se lancent avec force contre notre porte. Notre présence, loin de les déconcerter, semble les piquer d'émulation ; c'est à qui frappera le plus fort : nous les prîmes, moi surtout, pour des brigands fieffés, et de la pire espèce. Vite je saisis sous mon manteau l'épée dont je m'étais précautionné pour de pareilles rencontres ; et, sans marchander, je m'élance au milieu de ces bandits. À mesure qu'il m'en tombe un sous la main, je lui plonge mon épée jusqu'à la garde, et je les étends l'un après l'autre à mes pieds, criblés de coups, et rendant l'âme par de larges blessures. Après cet exploit, tout haletant et baigné de sueur, j'enfilais la porte que venait d'ouvrir Fotis, réveillée par le vacarme ; une lutte avec le triple Géryon ne m'eût pas épuisé davantage. Je gagnai promptement mon lit, et ne tardai pas à m'endormir.

III

Déjà l'Aurore, de ses doigts de rose, secouant les rênes empourprées, lançait son char dans la carrière des cieux. Adieu le doux repos ; la nuit le cédait au jour. Une violente agitation me saisit au souvenir des événements de la veille. Je m'assis sur mon lit, les pieds croisés, et, appuyant sur mes genoux mes mains entrelacées, je me mis à pleurer à chaudes larmes. Mon imagination alarmée me peignait déjà le tribunal, l'arrêt, et jusqu'au bourreau même tout prêt à mettre la main sur moi. Comment supposer un juge assez bénin, assez débonnaire, pour acquitter l'homme souillé d'un triple meurtre, teint du sang de tant de citoyens ? Était-ce donc là ce glorieux voyage que le Chaldéen Diophane m'avait si intrépidement promis ?

Cependant une vive rumeur et des coups répétés se font entendre à la porte extérieure. La maison s'ouvre avec violence, et des magistrats, des officiers, un flot de gens de toute espèce y fait soudain irruption. Sur l'ordre des magistrats, des licteurs me saisissent et m'entraînent. Toute idée de résistance était bien loin de moi. Nous n'étions pas hors de l'impasse, que la population, déjà sur pied, nous suivait en foule, et quelle foule ! Or, tout en marchant tristement, la tête inclinée vers la terre (j'aurais voulu être plus bas), il m'arriva de regarder de côté, et je fus frappé d'une circonstance étrange. De tant de milliers d'individus qui nous entouraient, il n'y en avait pas un qui ne parût pouffer de rire. Après qu'on m'eut fait faire le tour de toutes les places de la ville, comme à ces victimes que promène une procession lustrale pour conjurer quelque fléau, nous arrivons enfin au lieu ou se rendait la justice, et je me trouve en face du tribunal. Déjà les magistrats avaient pris place sur l'estrade, et l'huissier commandait le silence, quand, tout d'une voix, l'assemblée se récrie contre les dangers d'une agglomération si considérable dans un si étroit espace ; et l'on demande que, en raison de son importance, la cause soit jugée au théâtre. La foule aussitôt prend les devants, et, en un clin d'œil, l'enceinte du théâtre est encombrée. Les couloirs, les combles même sont envahis. Quelques spectateurs embrassent les piliers, d'autres se suspendent aux statues. Il n'y a pas jusqu'aux fenêtres et aux lucarnes où quelque curieux ne se montre jusqu'à mi-corps. L'intérêt de la scène étouffait tout sentiment de danger. J'avance toujours du pas d'une victime, entouré de mes gardes, qui me font traverser le Proscenium, et me placent au milieu de l'orchestre. De nouveau la voix de Stentor de l'huissier se fait entendre. Un vieillard se lève ; c'était l'accusateur : il prend un petit vase dont le fond s'allonge en entonnoir, il le remplit d'une eau qui s'en écoule goutte à goutte, et prononce le discours suivant :

Honorables citoyens, cette affaire est des plus graves. La sécurité de toute la ville est en cause, et réclame un grand exemple. L'intérêt général, le bien-être individuel, la vindicte publique, veulent également que l'atroce meurtrier dont la main impitoyable s'est baignée dans le sang de tant de victimes, ne puisse obtenir ici l'impunité. Et ne croyez pas qu'en ce moment j'écoute aucun ressentiment personnel. C'est moi qui commande le guet ; et je crois qu'on ne m'accuse pas de manquer de vigilance ni de zèle. Voici le détail de l'événement de cette nuit ; je serai exact. Vers la troisième veille, comme je faisais ma ronde de porte en porte avec la plus scrupuleuse surveillance, j'aperçois ce jeune scélérat, l'épée au poing, qui semait autour de lui le carnage. Déjà sa cruauté s'était immolé trois victimes. Les corps étaient à ses pieds, palpitants encore, et noyés dans des flots de sang. Justement effrayé de l'énormité de son crime, il a soudain pris la fuite et s'est glissé dans une maison, à la faveur des ténèbres ; il s'y est tenu caché toute la nuit ; mais la céleste providence ne permet pas qu'il échappe un coupable. De grand matin je me suis posté pour prévenir toute évasion clandestine, et j'ai réussi à le faire comparaître à votre auguste tribunal. L'homme que vous avez devant vous est un triple homicide ; il a été pris en flagrant délit ; il n'est pas de cette contrée. Épargnerez-vous, dans un étranger, un attentat dont la réparation demanderait le sang même d'un concitoyen ? Après cette formidable allocution, mon redoutable accusateur se tut. L'huissier me dit alors que, si j'avais quelque chose à dire pour ma défense, je pouvais parler : mais pendant quelques moments je ne pus trouver que des larmes ; moins atterré, hélas ! par la terrible accusation que par le cri de ma conscience. Enfin une inspiration d'en haut me rendit courage, et je répliquai.

En présence des cadavres de trois citoyens, je sens combien est difficile la position de l'homme qui est accusé de leur trépas. Quoiqu'il dise la vérité, quoiqu'il fasse spontanément l'aveu du meurtre, comment persuadera-t-il de son innocence la nombreuse assemblée qui l'écoute ? Cependant, si votre humanité accorde un moment d'attention à ma défense, je démontrerai facilement que ce n'est point un crime volontaire qui me fait courir aujourd'hui le risque d'une condamnation capitale ; mais que le résultat bien fortuit d'un mouvement d'indignation légitime est le seul fondement de l'odieuse prévention qui m'amène devant vous :

J'avais soupé en ville, et je rentrais assez tard, ayant bu plus que de raison ; je n'hésite pas à en convenir. Arrivé devant la maison où je loge, celle de l'honorable Milon votre concitoyen, je vois des brigands déterminés qui tentaient de s'y introduire, en faisant sauter les gonds et en forçant la porte d'entrée. Déjà toute la fermeture, bien que des plus solides, avait cédé à leurs efforts, et il n'était plus question pour eux que de mettre à mort les habitants. Le plus désespéré de la bande, homme gigantesque, exhortait ainsi ses camarades : Alerte, enfants ! tombons vi-

goureusement sur ces dormeurs. Point de mollesse, point de quartier ! vite, l'épée au poing, promenons partout le carnage dans cette maison. Tuez dans leur lit ceux qui dorment, assommez ceux qui résisteront ; que personne n'échappe, si nous voulons en échapper nous-mêmes.

Je l'avouerai, citoyens, en présence de tels forcenés je ne vis que mon devoir d'honnête homme, que l'extrême danger qui menaçait la famille de mon hôte, que mon propre péril. Je tire une petite épée que je porte avec moi pour ces sortes de rencontres, et je fonds sur les brigands, espérant que cette démonstration les mettrait en fuite ; mais j'avais affaire à des sauvages, à des bêtes féroces. Au lieu de fuir en me voyant armé, ils se tournent résolument contre moi. Un véritable combat s'engage. L'un d'eux, le chef et l'orateur de la troupe, s'élance, et, de ses deux mains m'empoignant aux cheveux, me fait renverser la tête en arrière. Il va me l'écraser avec un pavé qu'il demande à grands cris, lorsque je le frappe moi-même d'une main sûre, et le jette à mes pieds. Le second s'était attaché à mes jambes, et me les mordait avec rage ; je prends mon temps, et lui plonge mon épée entre les deux épaules. Quant au troisième, au moment où il se lançait à corps perdu sur moi, je présente le fer, et ma lame lui traverse la poitrine. J'avais combattu pour le bon ordre, protégé la maison de mon hôte, la vie de vos concitoyens. Je me croyais non seulement à l'abri de tout reproche, mais en droit d'attendre un témoignage de la reconnaissance publique. J'ajoute que jamais prévention même la plus légère ne s'éleva contre moi, et que je jouis dans mon pays de la considération qu'on mérite quand on met une conscience pure au-dessus de tous les biens. Enfin, je ne puis comprendre que, pour avoir usé contre des brigands du droit de légitime défense, une telle accusation vienne peser sur ma tête, quand on ne peut arguer contre moi, ni d'aucun précédent d'inimitié, que dis-je ? de relations quelconques avec ces misérables, non plus que d'aucun instinct de cupidité qui ait pu me pousser à tremper mes mains dans leur sang.

Ayant ainsi parlé, de nouveau je fonds en pleurs, et, joignant mes mains suppliantes, je vais de l'un à l'autre implorant leur merci, au nom de l'humanité et de tout ce qu'ils ont de plus cher au monde. Je crus les voir émus de pitié, attendris par mes larmes ; et déjà je faisais intervenir l'œil du Soleil et de la Justice, et déjà je mettais ma cause sous la sauvegarde de la céleste providence, quand, levant un peu la tête et promenant mes regards sur l'assemblée, je la vois s'abandonner tout entière à un fou rire. Il n'y avait pas jusqu'à cet excellent Milon, un hôte, un père, qui ne s'en donnât à cœur-joie. O bonne foi ! ô conscience ! dis-je en moi-même : eh quoi ! pour l'amour de lui je me fais meurtrier, j'expose ma tête, et cet ingrat, loin de me prêter la moindre assistance, ne verra dans mon piteux cas qu'une occasion de se désopiler la rate !

En ce moment, une femme pleurant à fendre le cœur accourt au milieu du théâtre, vêtue de noir et tenant un enfant sur son sein. Une vieille la suivait tout en haillons, et également éplorée. Toutes deux, agitant des branches d'olivier, font le tour du lit où gisaient recouverts d'un manteau les trois cadavres ; et voilà ces nouvelles venues qui se mettent à pousser des cris lamentables. Au nom de la pitié publique, s'écriaient-elles, par les droits sacrés de l'humanité, soyez touchés du sort de ces malheureux jeunes gens si indignement égorgés ; et ne refusez pas à une veuve, à une mère, désormais sans appui, la consolation de la vengeance ! Secourez du moins, secourez cette faible créature vouée dès sa naissance à la misère, et que le sang de ce monstre soit offert en expiation à la morale et aux lois outragées.

Sur cet incident, le président se lève, et s'adresse au peuple en ces termes :

Le crime est avoué par le coupable, il en sera fait justice exemplaire. Mais nous avons un devoir préalable à remplir, c'est de découvrir les complices d'un tel forfait : car il n'est pas vraisemblable qu'un seul homme ait pu ôter la vie à trois jeunes gens aussi vigoureux. La torture mettra au jour la vérité. L'esclave qui l'accompagnait ayant pris la fuite, il ne nous reste qu'à appliquer au maître la question, pour qu'il révèle ses adhérents. Par là nous rassurerons la cité, en extirpant radicalement cette association formidable. Il dit ; et déjà les apprêts se font, d'après l'usage de la Grèce. On apporte du feu, une roue, et des fouets de toutes formes et dimensions. Pour surcroît de disgrâce (et ma peine en était doublée), il ne m'était pas même permis de mourir tout entier. Mais la vieille, qui avait fait tant de bruit par ses lamentations, prend alors la parole : Citoyens, dit-elle, avant que cet abominable meurtrier de mes malheureux enfants expie son crime sur la croix, ordonnez-lui de découvrir leurs cadavres, afin qu'à la vue de tant de beauté, de tant de jeunesse, votre indignation mesure la sévérité du supplice à l'atrocité du forfait. On applaudit à cette motion, et, à l'instant, le magistrat m'ordonne de découvrir de ma propre main les cadavres placés sur le lit. Je me révolte à l'idée d'une répétition de l'horrible spectacle de la veille. Je me débats longtemps contre les licteurs, qui, sur un signe des magistrats, essayent de me contraindre à obéir. Enfin ils saisissent mon bras, l'éloignent de mon corps de vive force, et l'étendent sur les cadavres. Accablé, épuisé, je cède, et je prends, certes, bien malgré moi, un coin du manteaux qui les recouvre. Je le soulève… Grands dieux, que vois-je ? ô prodige ! quelle péripétie ! Quand déjà je me regardais comme un hôte de Proserpine, comme un commensal des enfers, tout à coup la scène change, et je reste stupéfait : les mots ne sauraient exprimer une pareille métamorphose. Mes trois victimes n'étaient autres que trois outres gonflées d'air. Leurs flancs portaient des marques de perforation qui répondaient exactement, si ma mémoire était bonne, aux blessures que j'avais faites aux trois bandits. L'hilarité, que les meneurs de cette mystification avaient

jusque-là tant soit peu contenue, fit alors explosion. Ce fut un débordement frénétique, des convulsions de rire à s'en tenir les côtes à deux mains. Enfin, après s'en être donné à cœur joie, la foule évacua la salle ; mais chacun, avant de sortir, se retournait encore pour me regarder.

Moi, depuis le moment où j'avais soulevé le linceul, j'étais resté immobile et glacé comme un marbre, et je ne bougeais non plus qu'une des colonnes ou qu'une des statues du théâtre. Je ne sortis de cette léthargie qu'au moment où mon hôte Milon vint s'emparer de moi pour me ramener. Je résistai ; les larmes se firent jour de nouveau, et j'éclatai en sanglots. Ce ne fut qu'en me faisant doucement violence qu'il parvint à me faire sortir. Pour rentrer au logis, il choisit les rues les moins fréquentées, et prit plusieurs détours. Il me disait tout ce qu'il croyait propre à calmer mes nerfs et à combattre mon chagrin ; mais rien n'y faisait. J'étais ulcéré de m'être vu bafoué si indignement. Tout à coup les magistrats eux-mêmes se présentent, et les voilà qui m'adressent une réparation en ces termes : Seigneur Lucius, nous connaissions votre mérite personnel et votre noble maison. L'illustration de votre famille est notoire dans la province. Croyez qu'aucune pensée d'insulte n'a présidé à la scène de tout à l'heure ; que votre cœur n'en conserve aucun ressentiment : nous célébrons aujourd'hui la fête du dieu du Rire ; et c'est parmi nous à qui s'ingéniera pour rajeunir cet anniversaire. Le dieu, qui vous a été si redevable en ce jour, veut que partout sa propice influence vous accompagne, et que votre heureuse physionomie soit en tous lieux un signal d'hilarité. La ville, du reste, vous a par acclamation décerné les plus grands honneurs. Elle veut que votre nom soit inscrit au nombre de ses grands personnages, et que le bronze lui conserve le souvenir de vos traits.

Àce discours, je répondis : Je reconnais, comme je le dois, l'immense honneur que me fait une ville, la fleur et la perle de la Thessalie. Mais quant à des images, à des statues, réservez un tel témoignage pour qui les mérite mieux que moi. Après cette modeste réplique, mon front commençant à se dérider, je me donnai de mon mieux l'air agréable ; et les magistrats, en prenant leur congé, ne trouvèrent chez moi que politesse et aménité.

Un valet arrive alors tout courant, et me dit : Vous avez promis à votre parente Byrrhène d'être aujourd'hui de son souper. L'heure approche ; je vous prie de n'y pas manquer. À ces mots, un frisson me saisit. Je voudrais bien, répondis-je, me rendre aux ordres de ma mère ; mais un engagement sacré s'y oppose. Mon hôte Milon m'a fait jurer, par le dieu dont c'est aujourd'hui la fête, de souper avec lui ce soir. Il reste au logis, et ne me permettra pas d'en sortir. Ce sera donc partie remise. Je n'avais pas fini de parler, que déjà Milon m'appréhendait au corps, et

m'entraînait aux bains les plus proches, donnant l'ordre de nous y apporter tout ce qu'il nous fallait. Je me serrais contre lui, pour me dissimuler autant qu'il m'était possible, évitant les regards des passants, et très peu jaloux de jouir de la gaieté qu'inspirait ma présence. Dans ma confusion, je me laissai baigner, essuyer et ramener au logis sans savoir comment : tant le souvenir de tous ces yeux, de tous ces doigts braqués ensemble sur ma personne, m'avait en quelque sorte abasourdi.

Je dépêchai le maigre souper de Milon, et, sous prétexte d'un violent mal de tête que je m'étais donné à force de pleurer, j'obtins aisément la permission d'aller me coucher. Je ruminais tristement dans mon lit sur mon aventure du jour, quand Photis vint me trouver après le coucher de sa maîtresse. Je la trouvai toute changée : ce n'était plus son minois éveillé, son propos égrillard. Sa langue hésitait, sa parole était timide. Je suis, dit-elle, je le confesse, la cause de tout le désagrément qu'on vous a fait essuyer. Là-dessus, elle tire de son sein une lanière, et me la présente : Vengez-vous, ajouta-t-elle, vengez-vous d'une femme aussi coupable, ou plutôt infligez-moi quelque châtiment plus rude encore : mais ne croyez pas que j'aie volontairement amené cette cruelle scène. Me préserve le ciel de vous causer la peine la plus légère ; puissé-je même, si quelque infortune vous menace, la racheter au prix de mon sang ! Ce que j'avais ourdi par ordre et en vue d'un autre, ma funeste étoile l'a fait tourner contre vous.

Ma curiosité naturelle s'éveille à ce propos ; et désirant pénétrer ce mystère : Moi, te frapper de cette odieuse et horrible courroie ! m'écriai-je ; plutôt la mettre en pièces mille fois, que d'en effleurer seulement le délicat tissu de cette peau d'albâtre ! Mais dis-moi, je t'en supplie, qu'as-tu donc fait qui m'ait été si fatal ? Je le jure par cette tête chérie, je ne te supposerai jamais capable d'une machination contre moi ; tu l'affirmerais, que je ne le croirais pas ; et quand l'intention est innocente, un hasard, fût-il même funeste, ne saurait la rendre criminelle.

Tandis que je parlais, Fotis me regardait timidement d'un œil humide et à demi voilé, où mille baisers allèrent aussitôt recueillir avidement et savourer ses douces larmes. Mes caresses lui rendirent sa gaieté. Avant tout, dit-elle, laissez-moi bien fermer la porte : un mot entendu au dehors serait de ma part la plus fatale des indiscrétions. En disant ces mots, elle va pousser les verrous et fermer le crochet. Puis revenant à moi, elle jette ses deux bras autour de mon cou, et d'une voix basse et singulièrement affaiblie : Je tremble, dit-elle, le cœur me manque. Dois-je révéler le secret de la maison, le grand arcane de ma maîtresse ? Allons, je me fie à vous, à vos principes. Avec les sentiments d'honneur que vous ont transmis vos nobles ancêtres, avec un esprit aussi élevé que le vôtre, initié comme vous l'êtes à de sacrés mystères, vous êtes fidèle assurément à la religion du secret. Que mes

confidences restent donc à jamais comme murées dans le sanctuaire de votre conscience ; et payez par une discrétion à toute épreuve la candeur de mes épanchements. C'est l'amour qui me force à révéler ce que nul autre que moi ne sait au monde. Oui, vous allez connaître tout ce qui se passe en ces lieux. Je vous dirai par quels enchantements ma maîtresse sait faire obéir les mânes, troubler le cours des astres, assujettir les dieux, soumettre les éléments.

C'est surtout lorsqu'elle a jeté un regard de complaisance sur quelque beau jeune homme (ce qui lui arrive souvent), qu'on la voit déployer la terrible puissance de son art. En ce moment même, éperdument éprise d'un jeune Béotien beau comme le jour, il n'est sorte d'artifices et de machinations qu'elle ne mette en jeu. Hier, après midi, je l'ai entendue, entendue de mes propres oreilles, menacer le soleil de l'obscurcir, et d'ensevelir sa lumière dans d'éternelles ténèbres, s'il ne précipitait sa course pour laisser le champ libre à ses conjurations. En sortant du bain, elle avait aperçu son jeune amant assis dans la boutique d'un barbier ; et vite, elle m'ordonna de m'emparer furtivement des cheveux que les ciseaux avaient fait tomber de sa tête. Le barbier me surprit au milieu de l'opération ; et, comme ce trafic de maléfices nous a fait une réputation détestable, il me saisit, et m'apostrophant avec brutalité : Tu ne cesseras donc pas, dit-il, de voler ainsi les cheveux de tous les beaux jeunes gens ? Que je t'y reprenne, et, sans marchander, je te livre aux magistrats. Le geste suit les paroles ; il fourre sa main dans ma gorge, et m'arrache avec rage les cheveux que j'y avais cachés. Très déconcertée de ma mésaventure, et songeant à l'humeur de ma maîtresse, qu'une contrariété de ce genre peut mettre hors d'elle-même, et qui alors me bat à outrance, je fus au moment de prendre la fuite ; mais j'ai pensé à vous, et je n'ai pu m'y décider.

Je m'en revenais cependant, bien en peine de me présenter les mains vides, quand j'aperçois un homme occupé à tondre avec des ciseaux des outres de peau de bouc. Après qu'il les eut gonflées, je le vis les lier fortement et les suspendre. Je ramassai par terre plusieurs touffes de leur toison ; elle était blonde, et ressemblait assez sous ce rapport à la chevelure du jeune Béotien. Je rapportai cette dépouille à ma maîtresse, sans lui dire d'où je la tenais. Aussi, dès que la nuit fut venue, et avant votre retour du souper, Pamphile, que le désir talonne, monte aux combles, en un réduit ouvert à tous les vents, ayant vue sur l'orient et les autres points de l'horizon. C'est le lieu qu'elle a choisi comme le plus propice à ses enchantements. Enfermée dans ce magique laboratoire, la voilà qui procède à ses manipulations accoutumées, dont les éléments sont des aromates de toute espèce, des lames d'airain couvertes de caractères indéchiffrables, des ferrements des navires naufragés, nombre de débris humains enlevés à des cadavres avant ou après la sépulture. Ici sont des fragments de nez, de doigts ; là des clous arrachés avec la chair aux croix

patibulaires ; plus loin du sang d'homme tué, et des morceaux de crânes humains disputés à la dent des bêtes féroces.

Devant elle sont des entrailles encore palpitantes. Après quelques mots magiques, elle les arrose successivement d'eau de fontaine, de lait de vache et de miel de montagne ; elle y joint des libations d'hydromel. Ensuite elle entrelace les prétendus cheveux, les noue, et les brûle sur des charbons ardents, avec force parfums. Soudain le charme irrésistible opère, et, par la mystérieuse puissance des pouvoirs évoqués, les outres, dont la toison fumait et grillait sur la braise, s'animent comme des créatures humaines, sentent, entendent, marchent, et, attirées par l'odeur qui s'exaltait de leurs dépouilles, les voilà qui arrivent au défaut du Béotien, et se lancent contre notre porte. C'est alors qu'étourdi par de copieuses libations, et trompé par l'obscurité, vous mîtes bravement l'épée au vent ; et, nouvel Ajax, dans un transport de folie pareil, mais bien plus héroïque, (car il s'est rué comme un boucher sur des animaux vivants) vous fîtes, vous, rendre l'âme à trois outres gonflées. Si bien qu'après cet innocent exploit, où pas une goutte de sang n'a coulé, c'est un vainqueur, non pas homicide, mais outricide, que je reçois dans mes bras.

Àce trait de Fotis, ma gaieté s'anime, et je riposte : Oui, mon premier trophée peut être comparé aux douze travaux d'Hercule. Cette victoire sur trois outres ira de pair avec son triomphe sur le triple Géryon ou sur Cerbère aux trois têtes. Mais veux-tu que je te pardonne ton étourderie et tous les embarras qu'elle m'a causés ? Il est une chose que je désire avec passion ; fais-la. Montre-moi ta maîtresse opérant selon la science dans le feu de l'évocation ; que je la voie au moins dans une de ses métamorphoses. Je meurs d'envie d'apprendre les secrets de l'art magique. Mais toi, si je ne me trompe, non, tu n'y es pas novice ; je le sais, et de plus je le sens. Moi, si indifférent aux caresses de nos belles dames, ces yeux brillants, ces fraîches joues, l'or de cette chevelure, ces baisers à lèvres ouvertes, cette gorge enivrante, je suis l'esclave de tout cela, et l'esclave volontaire. Adieu le foyer, adieu le retour. Une nuit comme celle-ci est ce que je mets au-dessus de tout.

Que je serais heureuse de te contenter, mon cher Lucius, répondit-elle ; mais ces pratiques sont vues de si mauvais œil, que ma maîtresse ne s'y livre jamais qu'en s'environnant de solitude, en éloignant tous les regards. Cependant, à mes risques et périls, je ferai ce que tu désires, j'épierai le moment favorable ; ta curiosité sera satisfaite. Tandis que nous jasons, le désir se réveille, et les sens se mettent de la partie. Vite à bas tout voile jaloux ! nus tous deux comme la main, nous nous étreignons avec fureur. L'amoureuse lutte dura longtemps ; je me rendais de guerre lasse quand Fotis me ranima par une piquante diversion, offerte avec une complai-

sance plus que féminine. Mais enfin le sommeil nous gagna, et nos paupières languissantes se fermèrent jusqu'au matin.

Nous eûmes trop peu de répétitions de cette nuit charmante. Je vois un jour Photis accourir tout émue ; elle m'annonce que sa maîtresse, ayant échoué dans ses précédentes tentatives, avait résolu de se changer la nuit suivante en oiseau, et d'aller sous cette forme trouver l'objet de sa passion ; que j'eusse donc à me tenir prêt, et qu'elle me ferait assister, discret témoin, à cette scène merveilleuse. En effet, vers la première veille, elle ne manque pas de me venir prendre ; elle me mène à pas de loup jusqu'au réduit aérien, puis elle me place à une fente de la porte par où je pouvais tout voir.

Pamphile commença par se dépouiller de tous ses vêtements ; ensuite elle ouvrit un petit coffret et en tira plusieurs boîtes, ôta le couvercle de l'une, y prit une certaine pommade, s'en frotta longtemps la paume des mains, et, se les passant sur tous les membres, s'en enduisit le corps, de la plante des pieds à la racine des cheveux. Vint après un long colloque à voix basse avec sa lanterne ; soudain elle imprime une secousse à toute sa personne, et voilà ses membres qui s'assouplissent et disparaissent, d'abord sous un fin duvet, puis sous un épais plumage. Son nez se courbe et se durcit, ses ongles s'allongent et deviennent crochus. Pamphile est changée en hibou ; elle jette un petit cri plaintif, et, après quelques essais de vol à ras de terre, la voilà qui prend l'essor à tire d'aile.

Sa transformation était volontaire, et l'effet de ses puissants sortilèges. Moi qui n'en avais été que le simple témoin, hors de l'influence du charme, je restais frappé de stupeur, et ne ressemblais à rien moins qu'à moi-même : frappé comme d'imbécillité, j'étais dans un état voisin de la démence, rêvant tout éveillé, me frottant les yeux, et me demandant si ce n'était pas un songe. Enfin, revenant à moi, je saisis la main de Photis, je la presse contre mes yeux : L'instant nous favorise, lui dis-je ; accorde-moi, je t'en supplie, un gage éclatant de ton amour : donne-moi un peu de cette pommade. Par les globes charmants de ton sein, c'est moi qui t'en conjure, et qu'un tel bienfait, qu'aucun prix ne saurait payer, m'enchaîne à jamais sous tes lois ; que, grâce à toi, je puisse, nouveau Cupidon, voltiger autour de ma Vénus !

Oui-dà ! renard, mon ami ; mais c'est me dire tout simplement d'aller moi-même chercher les verges ! Joli moyen pour ne plus craindre ces chattes de Thessaliennes ! Et ce bel oiseau, dites-moi, où courrai-je après lui ? quand le verrai-je ? Me préserve le ciel de commettre une pareille infamie ! m'écriai-je. Quand je pourrais, comme l'aigle, planer sur toute l'étendue des cieux, faire les messages de Jupiter ou porter fièrement son foudre ; qu'avec joie on me verrait, des hauteurs de l'empyrée, revoler au petit nid que j'aime tant ! Oui, j'en fais le serment par ce

nœud de ta chevelure, nœud charmant qui m'enchaîne ; à tout je préfère ma Photis. Et, d'ailleurs, quand j'y songe, une fois que, par la vertu de cette friction, je me serai affuble d'un tel plumage, ne me faudra-t-il pas éviter toute habitation ? Le beau, l'aimable galant qu'un hibou ! comme les dames en doivent être tentées ! Triste oiseau des ténèbres, dès qu'il se montre en un logis, c'est à qui l'attrapera pour le clouer à la porte, et lui faire expier par mille tourments son aspect de sinistre augure. Mais, vraiment, j'oubliais : quelles paroles dire, quelles pratiques observer, pour me débarrasser de toutes ces plumes et redevenir Lucius ? À cet égard, dit-elle, tu peux être tranquille. J'ai appris de ma maîtresse ce qu'il faut faire pour quitter ces formes d'emprunt et revenir à la figure humaine : et ne va pas croire qu'elle m'en ait instruite par bonté d'âme ; c'est seulement pour s'assurer de ma part une assistance efficace à son retour. Au reste, tu le vois, c'est avec les herbes les plus communes que s'opèrent de si grands effets : il suffit d'un peu d'aneth et de quelques feuilles de laurier infusés dans de l'eau de source. Elle en fait usage en bain et en boisson.

Après m'avoir répété cette instruction, elle se glisse dans le réduit, non sans trembler de tous ses membres. Elle prend dans le coffret une petite boîte dont je m'empare et que je baise, en la suppliant de faire que je puisse voler. En un clin d'œil je me mets nu, et je plonge mes deux mains dans la boite. Je les remplis de pommade, et je me frotte de la tête aux pieds. Puis me voilà battant l'air de mes bras, pour imiter les mouvements d'un oiseau ; mais de duvet point, de plumes pas davantage ; ce que j'ai de poil s'épaissit, et me couvre tout le corps. Ma douce peau devient cuir. À mes pieds, à mes mains, les cinq doigts se confondent et s'enferment en un sabot ; du bas de l'échine il me sort une longue queue, ma face s'allonge, ma bouche se fend, mes narines s'écartent, et mes lèvres deviennent pendantes ; mes oreilles se dressent dans une proportion démesurée. Plus de moyen d'embrasser ma Fotis ; mais certaine partie (et c'était toute ma consolation) avait singulièrement gagné au change. C'en est fait ; j'ai beau considérer ma personne, je me vois âne ; et d'oiseau, point de nouvelles. Je voulus me plaindre à Photis ; mais déjà privé de l'action et de la parole humaine, je ne pus qu'étendre ma lèvre inférieure, et la regarder de côté, l'œil humide, en lui adressant une muette prière.

Àpeine m'a-t-elle vu dans cet état, que, se meurtrissant le visage à deux mains, elle s'écrie : Malheureuse, je suis perdue ! je me suis tant pressée, j'étais si troublée… La ressemblance des boîtes… J'ai fait une méprise ; mais, par bonheur, il y a un moyen bien simple pour revenir de cette métamorphose. Vous n'avez qu'à mâcher des roses, et vous quitterez cette figure d'âne, et mon Lucius me sera rendu. Pourquoi faut-il qu'hier au soir je n'en aie pas préparé quelque guirlande à mon or-

dinaire ! vous n'auriez pas même à subir le retard de cette nuit. Mais patience ! au point du jour, je serai près de vous avec le remède.

Telles étaient ses lamentations. Je me trouvais âne bel et bien, et de Lucius devenu bête de somme. Mais je n'en continuais pas moins à raisonner comme un être humain : je délibérai longtemps, à part moi, si je ne devais pas tuer cette exécrable femme, en la terrassant à coups de pieds ou en la déchirant à belles dents. Une réflexion m'arrêta : Photis morte, toute chance de salut pour moi s'anéantissait avec elle. L'oreille basse et secouant la tête, je pris donc le parti de dévorer pour un temps mon affront ; et, me conformant à ma situation présente, j'allai prendre place à l'écurie à côté de mon propre cheval. J'y trouvai aussi un autre âne appartenant à mon ci-devant hôte Milon ; je me disais : S'il est une religion de l'instinct chez les êtres privés de la parole, ce cheval doit me reconnaître, et se sentir ému de sympathie ; il va m'offrir une place, me faire les honneurs du râtelier et de la provende. Mais ô Jupiter Hospitalier ! ô divinités saintes, protectrices de la bonne foi ! ce noble coursier, qui m'avait porté, se donne le mot avec l'autre âne ; tous deux s'entendent contre moi, me redoutent comme un rogneur de leur portion. Ils baissent l'oreille en signe de fureur, et me lancent vingt ruades à mon approche. Je me vois repoussé loin de l'orge que de mes propres mains, j'avais étalée la veille devant ce monstre d'ingratitude domestique. Ainsi maltraité, force me fut de faire bande à part, et je me retirai dans un coin de l'écurie.

Tandis que j'y réfléchissais sur l'insolence de mes deux camarades, me promettant de tirer le lendemain bonne vengeance de mon coquin de cheval, sitôt que, par la vertu des roses, je serais redevenu Lucius, j'aperçois, à moitié de la hauteur du pilier qui supportait la voûte de l'écurie, une niche qu'on y avait pratiquée, et où se trouvait l'image de la déesse Épone, parce avec des guirlandes de roses encore fraîches. En voyant le remède à mes maux, je me livre à l'espérance. Je me dresse, levant le plus haut possible mes pieds de devant, et, cou tendu, lèvres allongées, je fais tous mes efforts pour atteindre jusqu'aux guirlandes. O fatalité ! tandis que je m'évertue ainsi, le valet chargé par moi-même de panser chaque jour mon cheval s'aperçoit de ma manœuvre, et, se levant tout en colère : C'est à n'en pas finir avec ce porte-choux, dit-il ; tout à l'heure il en voulait au manger de nos bêtes, maintenant le voilà qui s'en prend aux images des dieux ! Attends, sacrilège animal, je te vais éreinter de la bonne manière ; au moins tu ne sortiras que boiteux de mes mains. Tout en parlant, il cherchait de quoi accomplir sa menace ; et, trouvant un fagot laissé là par hasard, il y choisit le plus gros parement, tout garni encore de ses feuilles, et se met à en labourer ma pauvre échine. Le jeu n'eût pas cessé de sitôt ; mais il se lit soudain grand bruit dans le voisinage. Mille coups viennent tonner

contre la porte de ta maison ; on crie Aux voleurs ! de toutes parts ; mon bourreau s'effraye et s'enfuit.

Bientôt l'on force l'entrée ; un gros de bandits envahit tout l'intérieur, tandis qu'un autre parti armé jusqu'aux dents garde toutes les issues. De divers côtés, les voisins arrivent au secours ; mais les brigands leur font face et les repoussent. Les torches se reflétant sur les glaives nus illuminent les ténèbres, et le double éclat du fer et de la flamme produit l'effet du soleil levant. Au centre de la maison se trouvait une espèce de magasin, bien défendu par toute espèce de fermeture et renfermant les trésors de Milon. Ils en enfoncent la porte à grands coups de hache, s'emparent de tout le butin, l'empaquettent à la hâte, et s'en distribuent la charge entre eux. Mais il se trouve plus de fardeaux que de porteurs : dans l'embarras de tant de richesses et réduits aux expédients, ils me tirent de l'écurie avec l'autre âne et mon cheval, nous chargent impitoyablement de ce qu'il y a de plus lourd dans le bagage, et, le bâton levé, nous poussent hors du logis, après y avoir fait maison nette. Un des leurs cependant resta seul en arrière, avec charge d'observer, et de faire son rapport de ce qui se passerait sur les lieux. Les autres, à force de coups, nous font gagner grand train une passe écartée de la montagne. L'énormité de ma charge, la roideur de la côte, la longueur du chemin, m'avaient tué plus qu'à demi. L'idée me vint alors, un peu tard, mais tout de bon, de recourir à la protection publique, de faire intervenir pour ma délivrance le nom sacré de l'empereur.

Il faisait grand jour quand nous arrivâmes dans un bourg d'une certaine importance, où se tenait précisément un marché, et où par conséquent l'affluence était considérable. Je voulus donc, me trouvant au milieu de cette population grecque, attester l'auguste nom de César dans ma langue maternelle. O ! m'écriai-je de l'accent le plus expressif et le mieux articulé. Mais il me fut impossible de prononcer le mot César. Les voleurs, impatientés de cette tenue discordante, font à l'envi pleuvoir une grêle de coups sur mon pauvre cuir, et le mettent hors d'état de servir même de crible.

Un moment, toutefois, Jupiter m'offrit une chance de salut que je n'attendais guère. En traversant plusieurs hameaux où se trouvaient quelques habitations considérables, j'aperçois un joli petit jardin, et là, parmi d'autres fleurs, des roses en bouton, humides encore de la rosée du matin : je m'en approche palpitant d'espoir ; et déjà mes lèvres étendues étaient près d'y atteindre, quand une sage réflexion m'arrêta. Si je quitte soudain ma figure d'âne pour redevenir Lucius, dis-je à part moi, je m'expose à une mort certaine ; ces voleurs vont me prendre pour magicien, ou de ma part craindre des révélations. Je fis donc de nécessité vertu ; je pas-

sai devant les roses sans y toucher, et, prenant mon mal en patience, je cheminai, rongeant mon frein de baudet.

IV

Il était près de midi, et le soleil devenait très ardent. Nous fîmes halte dans un hameau, chez de vieilles gens de la connaissance des voleurs, et apparemment de leurs amis. C'est ce que j'augurai d'abord, tout âne que j'étais, de leurs longs pourparlers et de leurs embrassades. En effet, on prit sur mon dos divers objets qu'on leur offrit ; et, autant que je pus comprendre, on leur disait tout bas que c'était pour leur part. On nous décharge ensuite tout à fait, pour nous laisser paître en liberté dans un pré voisin. Mais je faussai compagnie à l'autre âne et à mon cheval durant leur repas : un dîner de foin n'était pas encore de mon goût. Cependant, comme je mourais de faim, j'entrai sans façon dans un petit jardin que j'aperçus derrière l'écurie : j'y trouvai pour tout ordinaire des légumes crus, dont je ne laissai pas de m'emplir le ventre. Ce repas fait, je me mets à chercher des yeux de tous côtés, tout en invoquant les dieux, si dans les jardins contigus il ne se montrerait pas quelque part un beau rosier fleuri car, le remède trouvé, j'espérais, grâce à la solitude et avec le secours de quelque buisson, pouvoir quitter incognito mon humble figure de quadrupède, et me redresser sous la forme humaine.

Tandis que je me perdais dans un océan de réflexions, je crus voir à quelque distance un vallon boisé, formant un épais ombrage. De loin, mes yeux étaient réjouis d'une délicieuse verdure, émaillée de mille fleurs, parmi lesquelles tranchait vivement l'incarnat de la rose. Mon imagination n'était pas encore abrutie : aussi se peignit-elle soudain le bocage favori de Vénus et des Grâces, et, sous son mystérieux feuillage, la fleur consacrait à la déesse s'épanouissant dans tout son éclat royal. Invoquant donc le dieu du Succès, je pars au galop, avec la vitesse, non plus d'un âne, mais d'un cheval de course lancé à fond de train. Vain effort ! rien ne servait contre ma mauvaise fortune. J'approche ; adieu les roses ! adieu ces tendres et délicates fleurs, arrosées de nectar et d'ambroisie ! adieu le divin buisson et ses mystiques épines ! adieu même le vallon ! Je ne vois plus que l'encaissement d'une petite rivière, bordée d'une rangée d'arbres touffus, de ces arbres à feuilles oblongues, imitant celles du laurier, et dont la fleur au calice allongé, d'un rouge pâle, et complètement inodore, n'en a pas moins usurpé dans le rustique vocabulaire le nom de laurier-rose. C'est pour tout animal une nourriture mortelle. Mais, dans cette fatale conjoncture, décidé à mourir, je persistais à vouloir manger de ces roses

vénéneuses, et j'en approchais, sans trop d'empressement toutefois, lorsqu'un jeune garçon, apparemment le jardinier de l'enclos où j'avais fait un si grand ravage de légumes, accourut, exaspéré de ce dégât, un long bâton à la main. Le drôle me roua de coups, et m'aurait laissé sur la place, si je ne me fusse moi-même secouru fort à propos. Je levai soudain la croupe, et, lui détachant force ruades, je le jetai en assez mauvais état contre l'escarpement de la berge. Puis je pris ma course aussitôt.

Mais une femme (la sienne sans doute), qui d'en haut l'avait vu terrassé et sans mouvement, s'élance vers lui avec des hurlements lamentables, et implorant à grands cris, pour elle, une pitié que la gaillarde voulait tourner à mon détriment. Ses doléances, en effet, mirent sur pied toute la population du village. Voilà qu'on appelle les chiens ; et chacun d'exciter leur rage à me mettre en pièces. Cette fois, je me crus à ma dernière heure : voir une bande de chiens, et quels chiens ! (tous de force à combattre des lions et des ours !) déchaînés ensemble contre moi ! Je prends mon parti. Je cesse de fuir, et, revenant sur mes pas, je regagne au plus vite l'écurie où nous étions d'abord entrés. Les paysans, après avoir arrêté leurs chiens à grand-peine, me saisissent, et m'attachent avec une forte courroie à un anneau scellé dans le mur ; et puis, on recommence à me battre. Infailliblement, j'allais être assommé, quand mes intestins, contractés par la douleur des coups et déjà torturés par l'indigeste amas de légumes crus dont je les avais bourrés, tout à coup se dilatent et font explosion, lançant une certaine matière dont les éclaboussures atteignent les uns, et dont l'odeur, en dispersant les autres, dégage mon dos à moitié moulu.

Il était midi passé, et le soleil déclinait déjà. Les voleurs nous rechargent à la hâte, en augmmentant beaucoup mon fardeau, et nous font quitter l'écurie. Après une traite assez longue, je me sentis épuisé de fatigue. J'étais écrasé sous le faix, et tout rompu des coups de bâton que j'avais reçus ; la corne de mes pieds était usée ; je boitais et trébuchais à chaque pas. Me trouvant au bord d'un ruisseau qui serpentait paisiblement, il me vint une idée que je crus heureuse. Je voulais, fléchissant adroitement les genoux, me laisser aller à terre, et n'en plus bouger en dépit de tous les coups du monde, dût-on m'écharper, dût-on me couper par morceaux. Invalide comme j'étais, et tout près de rendre l'âme, c'était bien le moins que j'obtinsse mon congé. Infailliblement, me disais-je, les voleurs, impatientés du retard et contraints de précipiter leur fuite, vont répartir ma charge entre mes deux compagnons d'infortune, et m'abandonner pour toute vengeance à la pâture des loups et des vautours ; mais un coup du sort vint déranger cette belle combinaison. L'autre âne, comme s'il eût deviné ma pensée, prit l'avance sur moi : le voilà, simulant un excès de lassitude, qui se jette à bas avec tout son bagage, et reste par terre étendu comme mort. Coups de bâton, coups d'aiguillon, rien n'y faisait. On le ti-

raille en tous sens, par la queue, par les jambes, par les oreilles, pour tâcher de le remettre sur pied : aucun signe de vie. Voyant enfin qu'ils perdaient leur temps, les voleurs, après s'être consultés entre eux, décident qu'il n'y a pas à s'inquiéter davantage d'un âne qui est mort, s'il n'est de pierre. Sa charge est aussitôt partagée entre le cheval et moi. Cela fait, ils lui tranchent les jarrets à coups d'épée, et, le tirant du chemin, le font, respirant encore, rouler du haut en bas dans un précipice voisin.

Le sort de mon infortuné compagnon me donna à réfléchir. Je me promis bien de renoncer à toute manœuvre frauduleuse, et de me conduire avec mes maîtres en âne de probité. J'avais d'ailleurs compris, par leurs discours, que nous ne tarderions pas à faire halte définitive, et que leur habitation n'était pas loin. Nous y arrivâmes en effet, après avoir franchi une côte assez douce. On nous débarrassa de tous nos paquets pour les serrer ; et, libre enfin de tout fardeau, je me roulai dans la poussière en guise de bain, pour me délasser.

C'est ici le lieu de faire la description du séjour ou plutôt de la caverne qu'habitaient les voleurs. Belle occasion d'ailleurs de glisser un échantillon de mon savoir-faire, et de mettre mes lecteurs en état de juger si mon esprit et mon goût sont d'un âne, aussi bien que ma figure.

Imaginez un mont de l'aspect le plus sauvage, à la crête hérissée d'une sombre forêt, et s'élevant à une hauteur prodigieuse. Supposez au bas de ses pentes une ceinture impénétrable de rocs escarpés, qui, renforcés d'une tranchée continue de ravins profonds, et coupés de buissons épineux, forment une double ligne de défense naturelle. Que du sommet jaillisse une source abondante, dont l'onde vomie à gros bouillons se déverse d'abord en une suite de cascades argentées, puis se divise en une multitude de petits ruisseaux qui finissent par se recueillir dans les ravins, où leur masse réunie présente l'aspect d'un lac circulaire, ou vaste fossé d'eau stagnante. Qu'en avant de la caverne, qui s'ouvre au pied de la montagne, s'élève, pour en protéger l'entrée, une tour formidable ; l'espace intermédiaire, fermé des deux côtés par une forte palissade de claies, offrira dans son enceinte un parc commode au bétail : le tout accessible seulement par une espèce de ruelle resserrée entre deux môles, droits comme des murs de maçonnerie. Voilà, direz-vous, sur ma parole, un repaire de voleurs des mieux conditionnés. Du reste, aucune habitation dans tout le voisinage, si ce n'est une grossière cabane de roseaux, où, comme je l'ai su depuis, la sentinelle désignée par le sort se postait en observation chaque nuit.

Les voleurs enfilent l'étroite avenue un à un, et les bras serrés contre le corps. Arrivés devant la porte, ils nous attachent avec de fortes courroies ; puis les voilà qui apostrophent une vieille décrépite, et, à ce qui semblait, l'unique ménagère de

cette bande de vauriens. Allons ! hé ! carcasse de rebut, dont l'enfer ne veut pas, dont la terre ne veut plus, te moques-tu de nous de rester là les bras croisés ? Est-ce que nous n'avons pas bien gagné notre souper par tant de périls et de fatigues ? Voyons, ne vas-tu rien nous donner, toi qui ne fais jour et nuit qu'engloutir notre bon vin dans ton gouffre de ventre ? La vieille tout effrayée se hâte de répondre, d'une voix cassée et tremblante : Eh ! mes bons seigneurs, mes doux maîtres, tout est prêt. Excellents ragoûts cuits à point, pain à discrétion, vin à bouche que veux-tu, verres bien rincés ; et l'eau chaude est là pour votre bain, comme à l'ordinaire. Là-dessus, mes gens, mettant habits bas, exposent leurs corps tout nus à la vapeur : ainsi délassés, et après s'être bien frottés d'huile, ils se disposent à faire honneur au copieux banquet.

Àpeine étaient-ils à table, qu'il vint du renfort ; c'étaient d'autres gaillards composant une troupe bien plus nombreuse, et qu'il n'était pas difficile de reconnaître pour ce qu'ils étaient ; car ils arrivaient chargés de butin de toute espèce, monnaie d'or et d'argent, vaisselle plate, étoffes de soie brochées d'or, etc. La cérémonie du bain se répète, et les nouveaux venus prennent place à côté de leurs camarades. Le service est fait par ceux que le sort désigne. Ils se mettent tous à manger et à boire hors de toute règle, de toute mesure ; on s'empiffre de mets, on engloutit le pain, on engouffre le vin. On ne cause pas, on vocifère ; on ne chante pas, on crie ; on se jette, en guise de bons mots, de grosses injures à la tête. C'est toute la scène des Centaures et des Lapithes.

Au milieu du tumulte, l'un d'eux, qui surpassait en force tous les autres, s'écrie soudain : Nous sommes gaillardement entrés de vive force chez Milon d'Hypate ; nous y avons bravement fait un butin considérable. Eh bien ! nous voici de retour, tous sur nos pieds ; et même, si cela vaut la peine de le dire, avec huit pieds de plus. Vous autres, qui avez été travailler dans les villes de Béotie, vous nous ramenez une troupe moindre, et, qui pis est, affaiblie de son intrépide chef Lamachus. Je donnerais bien tout le butin que vous avez fait, pour qu'il fût encore là parmi nous. C'est son courage qui a fait sa perte ; mais il sera célèbre entre les plus grands rois et les plus illustres capitaines. Vous, vous êtes de ces discrets voleurs bons pour les filouteries domestiques, qui se glissent timidement dans les bains et dans les ménages de vieilles femmes, pour y faire leur main en tapinois.

Allons donc, reprend un des derniers venus, est-ce que tu ne sais pas que ce sont les grandes maisons qui nous donnent le moins de mal ? Ces milliers de domestiques, éparpillés dans une vaste et opulente demeure, n'ont tous qu'une pensée, c'est de garantir chacun sa peau ; ils se soucient bien des richesses de leur maître ! Tout au contraire, ces petites gens, qui vivotent dans leur coin, défendent toujours

avec acharnement leur petit magot, parfois bien dodu, et toujours bien caché. On leur ôterait plutôt la vie.

Une fois dans Thèbes aux sept portes, notre premier soin a été de prendre, en gens du métier, nos renseignements sur la fortune des uns et des autres. Nous ne fûmes pas longtemps à savoir qu'un certain banquier, nommé Chryséros, avait chez lui des fonds considérables. Cet homme, pour se soustraire aux fonctions et aux charges publiques, mettait le plus grand soin à dissimuler sa grande fortune. Il vivait seul dans sa maison, chétive retraite, mais bien fermée ; mal vêtu, mal soigné, toujours couvant ses monceaux d'or. Nous convînmes d'exploiter celui-là le premier, croyant avoir bon marché d'un homme seul, et faire paisiblement main basse sur ses trésors.

Tout aussitôt à l'ouvrage. Nous allons, la nuit venue, faire le guet devant la porte de Chryséros. L'enlever des gonds, la crocheter, la forcer, autant de moyens auxquels nous renonçâmes. Elle était à deux battants ; le bruit aurait pu nous attirer tout le voisinage sur les bras. Enfin, Lamachus, notre chef intrépide, avec cette détermination que vous lui connaissez, se hasarde à introduire sa main par le trou de la clef, essayant de faire sauter la serrure : mais de tous les animaux à deux pieds le plus pervers, Chryséros, qui nous guettait et suivait tous nos mouvements, approche à pas de loup, sans le moindre bruit ; et, s'armant d'un énorme clou, fixe d'un effort soudain la main de notre chef au bois de la porte ; puis le laissant à ce traître de gibet, il grimpe au toit de sa baraque, se met à crier à tue tête pour ameuter le quartier : il appelle chacun par son nom, et cherche à répandre l'alarme en disant que le feu vient de prendre à sa maison. C'est un danger auquel les voisins sympathisent ; aussi chacun d'accourir au secours. Nous voilà dans l'alternative de périr tous là, ou d'abandonner un camarade. La situation était violente. Nous prîmes un parti énergique : le patient lui-même l'exigea. D'un coup dirigé avec précision sur la jointure, nous séparâmes l'épaule du bras, abandonnant le tronçon. Puis, appliquant force linge sur la plaie, afin qu'aucune goutte de sang ne révélât notre trace, nous entraînons rapidement le reste de Lamachus.

Tout le quartier était sens dessus dessous. Le danger était pressant ; nous ne voyons de salut que dans une prompte fuite. Lamachus sent qu'il ne pouvait marcher du même pas que nous, ni impunément rester en arrière. C'est alors que cette grande âme, cette héroïque vertu se montra tout entière. Il nous prie, nous conjure par le bras droit de Mars, par la foi du serment, de le délivrer tout d'un coup et de ses tortures présentes et de la captivité qui le menace. Démembre du bras qui pille et qui tue, un brave voleur peut-il désirer de vivre ? Il serait trop heureux, lui, de mourir d'une main amie et de son plein gré. Voyant enfin qu'il a beau supplier, que

nul ne s'offre à commettre ce parricide, de la main qui lui reste il saisit son épée, et, après l'avoir baisée longtemps, se la passe résolument tout au travers du corps. Nous, remplis de vénération pour cet acte de sublime énergie, nous enveloppons d'un linge ce qui nous reste de notre chef magnanime, et nous en confions le dépôt à la mer. Là repose notre Lamachus, avec un élément tout entier pour tombeau ; fin généreuse et grande comme lui.

Quant à notre camarade Alcime, qui avait manœuvré plus subtilement, sa circonspection ne lui a pas mieux tourné. Il était parvenu à s'introduire par effraction dans le bouge d'une vieille femme, et avait gagné l'étage supérieur sans la réveiller. Il fallait au préalable lui tordre le cou. Mais il s'amusa à nous faire passer pièce à pièce le mobilier par la fenêtre, qui était de largeur à se prêter au déménagement ; aussi l'eut-il expédié en un clin d'œil : mais ne voulant pas faire grâce même à la couchette, il fait rouler ma vieille dormeuse en bas du lit, et s'empare de la couverture pour lui faire prendre le même chemin. La scélérate aussitôt se jette à ses genoux, et d'une voix suppliante : Eh quoi ! mon fils, vous dépouillez une misérable vieille de toutes ses pauvres nippes ; et pour qui ? pour des riches chez qui donne cette fenêtre ! La coquine mentait ; mais Alcime s'y laissa prendre. Il eut peur de n'avoir travaillé qu'au profit des voisins. Voulant donc assurer la direction de ce qui restait, il se penche jusqu'à mi-corps par la fenêtre, promène à l'entour son regard scrutateur, s'attachant surtout à se mettre au fait des chances de butin que peut offrir cette maison voisine dont on lui a parlé.

Tandis qu'il procède à cette reconnaissance avec plus d'ardeur que de précaution, la vieille gueuse le pousse à l'improviste, d'une main débile à la vérité, mais dont l'effort suffit, dans l'attitude contemplative où il restait comme suspendu, pour le précipiter du haut en bas. La hauteur était effroyable ; et le malheur voulut en outre que, donnant sur une énorme pierre de taille qui se trouvait là, il se rompit les vertèbres et les côtes. Son agonie ne fut pas longue ; il n'eut que le temps de nous dire ce qui s'était passé, d'une voix qui sortait à peine. Nous lui donnâmes la même sépulture qu'à Lamachus, qui se trouva ainsi en bonne compagnie.

Affaiblis par cette double perte, nous dûmes renoncer à rien entreprendre sur Thèbes. Platée y touche ; nous tournâmes nos pas de ce côté. On y parlait beaucoup, au moment de notre arrivée, d'un spectacle de gladiateurs qu'allait donner un citoyen nommé Démocharès, d'une illustre naissance et d'une libéralité égale à sa fortune. La splendeur de ses fêtes répondait à sa haute position. En effet, il n'est talent ni éloquence qui puisse donner même une idée de ses immenses préparatifs. Ses gladiateurs étaient choisis parmi les plus renommés par leur prouesse, ses chasseurs parmi les plus vifs coureurs. On y voyait des criminels voués au dernier

supplice, qu'on gardait pour engraisser les bêtes féroces. Une maison avait été construite de pièces de rapport, avec des tours en bois à plusieurs étages ; édifice mobile, orné de fraîches peintures, d'où l'on pouvait se donner le spectacle de la chasse. Et quelle réunion d'animaux ! quelle variété d'espèces ! Démocharès aimait à se donner en grand le divertissement des condamnés livrés aux bêtes, et savait mettre à contribution même les pays les plus éloignés.

Mais le plus remarquable élément de ce magnifique ensemble de représentation théâtrale était une riche collection d'ours énormes, que le maître n'épargnait rien pour se procurer. Il la recrutait par ses propres chasses, par des achats à grands frais, et aussi par les libéralités de ses amis, qui le comblaient à qui mieux mieux de cadeaux de cette espèce. Sa sollicitude pour ses ours avait constitué leur entretien sur la plus grande échelle. Mais le sort vit d'un œil jaloux ces apprêts splendides, et les joies que s'en promettait le public. L'ennui de la captivité, les chaleurs de la canicule, la privation de mouvement, affectèrent la santé des ours ; on les vit pâtir, languir, dépérir : une maladie contagieuse se déclara, et les emporta presque jusqu'au dernier. Ces grands corps mourants encombraient les places publiques, comme on voit les débris s'amonceler sur la côte après un naufrage. Et le pauvre peuple, à qui la misère ne permet pas de se montrer dégoûté en fait d'aliments, qui de tout fait ventre, surtout quand il n'en coûte rien, affluait de tous côtés à cette curée de carrefour.

Nous bâtimes là-dessus, moi et ce bon sujet de Babulus, l'ingénieuse conception que voici. Au nombre des morts se trouvait un ours qui surpassait en grosseur tous les autres. Nous l'emportâmes au lieu de notre retraite, comme pour en faire nos repas. Là nous enlevons artistement la peau de dessus la chair, en ayant bien soin de conserver les griffes, et même en laissant le mufle intact depuis sa jonction avec le cou. Toute cette peau fut soigneusement raclée à l'intérieur, saupoudrée de cendre passée au tamis, et ensuite étendue au soleil pour sécher. Nous, pendant que cette dessiccation s'opérait au feu céleste, nous faisions bravement bombance avec la viande de l'animal. Après quoi, on ouvrit la campagne par le serment dont voici la teneur : L'un de nous, non pas tant le plus robuste que le plus déterminé, allait, de son gré bien entendu, s'enfermer dans cette peau et contrefaire l'ours. On le porterait dans cet équipage chez Démocharès, et, à la faveur de la nuit, il nous procurerait l'entrée de la maison. Le rôle était assez neuf pour trouver plus d'un amateur dans les braves de notre troupe. Thrasyléon fut désigné à la pluralité des voix, et accepta le chanceux travestissement. Le voilà donc s'affublant gaiement de cette peau, que la préparation avait rendue souple et maniable. On en rejoint ensuite les deux bords par une couture à points serrés, dont la trace, déjà presque imperceptible, se dérobe tout à fait sous les poils rabattus de l'épaisse fourrure. La

tête de Thrasyléon se loge, en forçant un peu, immédiatement au-dessous de l'ouverture de la gueule, à l'endroit où le cou de la bête avait été coupé. On lui perce de petits trous vis-à-vis les yeux et le nez, pour qu'il puisse y voir et respirer. Enfin nous nous procurons une cage à bas prix, et notre intrépide camarade prélude à son rôle d'ours, en s'y fourrant résolument à quatre pattes.

Notre stratagème ainsi préparé, voici comment nous nous y primes pour en assurer le succès. Nous avions déterré le nom d'un certain Nicanor, Thrace de nation, avec qui Démocharès était, disait-on, en relation intime. Nous fabriquâmes pour ce dernier une lettre où son excellent ami Nicanor lui offrait les prémices de sa chasse, pour contribuer à l'ornement de ses jeux. Et quand la soirée nous parut assez avancée, nous profitâmes de son ombre pour présenter à Démocharès notre Thrasyléon dans sa cage, avec l'épître de notre façon. Notre homme se montra aussi émerveillé de la taille de la bête que ravi du présent dont on le gratifiait si à propos. Il nous fait sur-le-champ compter dix pièces d'or. C'était le fond de sa bourse en ce moment.

Tout ce qui est nouveau attire la foule. Notre ours eut bientôt un cercle d'admirateurs. Mais, par d'adroites démonstrations de férocité, il avait soin de tenir les curieux à distance. On ne s'entretenait dans la ville que de l'heureuse étoile de Démocharès, que cette bonne aubaine dédommageait du désastre de sa ménagerie, et mettait en mesure de faire face à tout. Mais voici Démocharès qui tout à coup donne l'ordre d'emmener l'ours dans une de ses terres, en recommandant le plus grand soin dans le transport. Il n'y avait pas à barguigner. Seigneur, lui dis-je bien vite, cette bête est déjà fatiguée de la chaleur et du long voyage qu'elle vient de faire ; je ne tous conseille pas de la mettre en contact avec les autres ours, qui sont assez mal portants, dit-on. Que ne lui assignez-vous ici quelque emplacement assez vaste, bien aéré, dans le voisinage des bois et de l'eau, s'il est possible ? Ces animaux, vous le savez, hantent de préférence les fourrés et les cavernes humides. Il leur faut l'air frais des collines et des eaux pures. Démocharès eut peur, il récapitula ses pertes, fut docile à l'avis, et nous permit de placer la cage à notre guise. Disposez de nous tous, ajoutai-je, pour passer la nuit devant la cage. L'animal a souffert de la chaleur et de la contrainte ; avec nous qui connaissons ses besoins, il aurait plus sûrement sa nourriture à propos, et à boire à ses heures. Il est inutile que vous preniez cette peine, répondit Démocharès ; les gens de cette maison sont tous rompus au service des ours. Là-dessus nous nous inclinons, et nous voilà partis.

Nous sortîmes des portes de la ville, et, assez loin de la route, nous aperçûmes un cimetière dans une position reculée et hors de vue. Il s'y trouvait quantité de cercueils minés par le temps, et dont la décrépitude laissait presque à découvert des ossements qui n'étaient déjà plus que cendre et poussière. Nous en ouvrîmes au

hasard quelques-uns, que nous destinâmes à receler notre futur butin. Là, nous attendîmes, suivant la règle, le bon moment de la nuit, l'heure où il n'y a pas de lune, et où chacun dort du premier somme, d'ordinaire si fort et si profond. Notre troupe, l'arme au poing, fait déjà faction à la porte de Démocharès. Nul ne manque à l'appel du pillage. De son côté, Thrasyléon, non moins vigilant, sort à point de sa cage, poignarde l'un après l'autre ses gardiens à moitié assoupis, dépêche également le portier, s'empare de la clef et ouvre les deux battants. On n'eut garde de s'amuser à la porte ; nous voilà dans la maison. Il nous montre un grenier où son œil observateur avait dans la soirée surpris le dépôt d'un trésor considérable. En un instant la porte est enfoncée par nos efforts réunis. J'ordonne à nos compagnons de prendre chacun toute sa charge d'or ou d'argent, d'aller promptement le cacher dans la demeure des morts, de revenir à toutes jambes, et de recommencer. Moi, pendant ce temps, je devais rester seul devant la porte, et faire bonne garde dans l'intérêt commun. D'ailleurs l'apparition d'un ours se promenant en long et en large me semblait un merveilleux épouvantail pour tenir en respect ceux qui viendraient à se réveiller. Il n'y a courage ni intrépidité qui tienne à pareille rencontre, la nuit surtout : chacun devait prendre la fuite, et se blottir tout tremblant derrière de bons verrous. Jamais mesures ne furent mieux prises. Un contretemps fit tout échouer : tandis que, l'oreille au guet, j'épiais le retour de mes camarades, le sort voulut qu'un page se réveillât au bruit. Le petit drôle, arrivant en tapinois, aperçoit la bête qui allait et venait du haut en bas tout à son aise. Vite, sans souffler, il revient sur ses pas et fait part à chacun de ce qu'il a vu. La maison avait un nombreux domestique. Voilà tout le monde sur pied : torches, lanternes, flambeaux avec chandelle ou bougie, etc., chassent à l'instant les ténèbres. Chacun s'est armé de bâtons, de lances, d'épées nues. Tous les passages sont gardés. On détache la meute aux grandes oreilles, au poil hérissé ; on la lance contre la bête.

Au milieu du vacarme qui croissait de moment en moment, je jugeai à propos de faire retraite. Mais, caché derrière la porte, je voyais parfaitement Thrasyléon faisant tête aux chiens de la meilleure contenance possible. Réduit aux abois, il continuait, déjà sous la dent de Cerbère, à se montrer digne de lui, de nous, de son antique prouesse, soutenant jusqu'à la mort le rôle dont il s'était volontairement chargé. Thrasyléon tantôt fuyait, tantôt faisait face à l'ennemi. Il fit si bien à force de ruse et d'agilité, qu'il parvint à gagner la porte. Il était libre enfin ; mais la retraite lui fut coupée. Voilà que tous les chiens du quartier, débouchant du premier coin de rue, viennent, aussi nombreux qu'acharnés, apporter du renfort à la meute. L'affreux, le cruel spectacle que j'eus alors ! le pauvre Thrasyléon assailli de tous côtés par cette bande enragée, qui le déchirait à belles dents ! Mon cœur en était navré.

Àla fin, je n'y pus tenir ; je me mêlai aux groupes environnants ; et, m'adressant aux principaux piqueurs de cette chasse, seul moyen que j'eusse d'intervenir, sans me compromettre, en faveur de notre brave camarade : Quel meurtre ! m'écriai-je ; sacrifier ce bel animal ! une bête de si grand prix ! Mais l'infortuné ne gagna rien à toute mon éloquence. Un grand et vigoureux gaillard sort en courant de la maison, et, sans balancer, lui enfonce un épieu au milieu de son poitrail d'ours. Un autre en fait autant, et bientôt, tous revenus de leur frayeur, le chargent à l'envi à grands coups d'épée. Thrasyléon, honneur de la troupe, ils ont pu t'ôter la vie, cette vie qui devait être immortelle, mais non triompher de ta constance, mais non t'arracher un cri, ou même un hurlement, qui trahit la foi jurée ! Déchiré par les dents, mutilé par le fer, tu n'as pas un instant démenti ton rôle ; c'était bien toujours le grognement, le frémissement de l'ours aux abois. Ton dévouement te coûte l'existence mais, en dépit du sort, la gloire te reste.

Cependant il avait jeté tant d'effroi, tant de terreur dans toute cette foule, que jusqu'au grand jour, et même longtemps après, personne n'avait osé toucher, même du bout du doigt, le monstre étendu sans vie. Enfin après mainte hésitation, un boucher, plus hardi que le reste, ouvrit le ventre de la bête, et le corps de l'héroïque brigand parut alors sous cette dépouille. Voilà comment Thrasyléon est perdu pour ses amis ; mais son souvenir est impérissable. Quant à nous, après avoir réuni tous nos ballots, dont les excellents morts se montrèrent fidèles dépositaires, nous quittâmes lestement le territoire de Platée, non sans faire plus d'une fois réflexion qu'il était tout simple qu'on ne trouvât plus la bonne foi dans le commerce de la vie, puisqu'en haine de la perversité des vivants, elle s'était réfugiée chez les morts. En résumé, nous arrivons bien fatigués d'avoir porté lourd et marché ferme. Trois de nous manquent à l'appel, et voilà notre butin.

Ce récit terminé, ils prennent des coupes d'or, et font des libations de vin pur à la mémoire de leurs défunts camarades. On entonne ensuite des hymnes en l'honneur du dieu Mars, puis on prend quelque repos. Quant à nous, la vieille nous apporta de l'orge nouvelle, à discrétion et sans la mesurer. Mon cheval ne s'était jamais trouvé à pareille fête ; c'était pour lui un vrai repas de Saliens. Notez que je lui en laissai ma part. Je suis assez amateur d'orge ; mais il me la faut bien pilée, et cuite en mijotant dans le bouillon. Or, en furetant de coin en coin, je finis par trouver celui où l'on déposait le pain de reste du souper. Aussitôt je me mis à jouer vaillamment des mâchoires. Depuis le temps que je jeûnais, mon gosier avait bien pu se tapisser de toiles d'araignée.

La nuit s'avançant, les voleurs se réveillent, et décampent diversement accoutrés : les uns armés, les autres déguisés en spectres. Bientôt toute la bande fut

loin. Je continuais cependant à manger fort et ferme, en dépit de l'envie de dormir qui commençait à me gagner. Au temps où j'étais Lucius, un pain ou deux suffisaient à mon appétit, mais depuis il m'était survenu un ventre d'une bien autre ampleur à remplir ; et je ruminais déjà sur la troisième corbeille, quand, à ma honte, le grand jour me surprit dans cette occupation. Pour ne pas déroger à la sobriété proverbiale de l'espèce, je fis alors une pause à mon grand regret, et j'allai me désaltérer dans un ruisseau voisin.

Les voleurs ne tardèrent pas à revenir, l'air inquiet et troublé, ne rapportant aucun butin, pas la moindre harde. Mais ils retournaient en masse, tous l'épée au poing, et conduisant avec assez d'égards une jeune fille de haute condition, à en juger par les dehors, et telle qu'un âne de ma sorte ne pouvait la voir impunément, je vous assure. L'infortunée était au désespoir ; elle s'arrachait les cheveux et déchirait ses vêtements.

Une fois dans la caverne, les voleurs essayaient à leur manière de lui calmer l'esprit. Votre vie et votre honneur, disaient-ils, sont ici en toute sûreté. Un peu de patience ; laissez-nous seulement tirer notre épingle du jeu. C'est la misère qui nous a réduits au métier que nous faisons. Vos parents roulent sur l'or, et, bien que durs à la desserre, ils n'iront pas se faire tirer l'oreille pour mettre à leur sang une rançon convenable. Ils avaient beau dire, la jeune fille ne s'en désolait pas moins : elle laissa tomber sa tête sur ses genoux, et se prit à pleurer plus amèrement que jamais.

Les voleurs alors appellent la vieille, lui ordonnent de s'asseoir auprès de la prisonnière, et de faire de son mieux pour l'endoctriner : mais quoi que celle-ci pût dire, les pleurs ne laissaient pas d'aller leur train ; ils redoublaient même. Malheureuse que je suis ! s'écriait-elle ; moi, née d'un tel sang ! si magnifiquement alliée ! entourée de serviteurs si dévoués ! si chérie des vénérables auteurs de mes jours ! me voir indignement ravie, réduite au pire des esclavages, emprisonnée comme la dernière des créatures sous cet horrible rocher ! Où sont toutes ces délices pour lesquelles je suis née, au sein desquelles on m'a nourrie ? Ah ! quand on me laisserait la vie, s'il faut la passer dans ce repaire de carnage, au milieu de cette horde d'effroyables brigands, d'atroces meurtriers, comment ne pas verser des larmes de sang ? comment supporter l'existence ? Ces lamentations durèrent quelque temps. Enfin, accablée par sa douleur, épuisée par ses cris et comme brisée dans tous ses membres, elle laisse tomber ses paupières appesanties, et s'endort un moment. Ce ne fut pas pour longtemps : à peine assoupie, elle se réveille en sursaut, et, dans un transport frénétique, se livre à un paroxysme de douleur encore plus violent. Elle se meurtrissait la poitrine et n'épargnait pas son charmant visage. Et comme la vieille s'enquérait avec instance de ce qui ramenait ces signes de désespoir : Ah ! dit-elle

avec un profond gémissement, je suis perdue, perdue sans ressource ! Adieu toute espérance. Il ne me reste plus qu'à me pendre, à me percer le sein, ou à me jeter dans un précipice.

La vieille alors prit de l'humeur. Elle lui dit, en fronçant le sourcil : Que signifie, dites-moi, ce débordement de chagrin, après avoir dormi d'un si bon somme ? Auriez-vous dessein, la belle, de frauder ces braves gens du prix de votre rançon ? Continuez, et vous aurez affaire à moi, et toutes vos larmes ne vous empêcheront pas de griller toute vive. Ce genre de musique, voyez-vous, ne réussit guère ici. La menace effraya la pauvre fille ; elle couvrit de baisers la main de la vieille : Grâce ! ma mère, lui dit-elle ; je suis si malheureuse ! Non, l'âge qui vous a mûri n'a pas, sous vos vénérables cheveux blancs, éteint toute compassion dans votre cœur. Laissez-moi dérouler devant vous le tableau de mon infortune.

J'étais fiancée à un beau jeune homme distingué entre tous ceux de son âge, et que la cité avait tout d'une voix adopté comme son fils. Il était mon cousin, et comptait à peine trois ans de plus que moi. Nourris des mêmes soins, nous avions grandi l'un près de l'autre sous le même toit, dans la même chambre, partageant le même lit. Plus tard, unis des saints nœuds de l'affection la plus tendre, nous nous étions mutuellement engagé notre foi par une promesse de mariage. Déjà le titre de mon époux lui était conféré par l'aveu de ma famille et par les actes publics. Entouré d'un nombreux cortège de parents et d'alliés, il préludait à notre union, en offrant dans tous les temples des sacrifices aux dieux. Notre maison, tapissée de laurier, resplendissait des feux, résonnait des chants d'hyménée. Ma pauvre mère, tenant sa fille sur ses genoux, ajustait ma parure nuptiale, couvrait mon front de baisers, et déjà, au gré de ses vœux ardents, se voyait renaître en espoir dans une postérité nombreuse ; quand l'irruption soudaine d'une troupe de gens armés tout à coup fait briller à nos yeux des épées nues, et effraye toute la maison par les démonstrations les plus menaçantes. Ils s'abstiennent toutefois de tuer ou de piller ; mais, formés en colonnes serrées, ils se précipitent dans notre appartement. Aucun des nôtres ne songe à les repousser, ou seulement à se mettre en défense. Éperdue et tremblante, je m'évanouis sur le sein de ma mère. Ils vinrent m'en arracher. C'est ainsi que comme celles d'Athrax et de Protésilas, nos noces se changèrent en une scène de trouble et de désolation.

Tout à l'heure un songe affreux renouvelait pour moi ces images cruelles, et mettait le comble à mon désastre. Je me voyais arrachée violemment de la maison, de la chambre et même du lit nuptial. On m'entraînait dans un affreux désert, et j'implorais à grands cris le nom de mon époux infortuné. Lui, il ne s'aperçoit pas plutôt de mon enlèvement que, tout couvert de parfums, et la couronne de fleurs

encore sur la tête, il se met à courir après moi qu'on emportait. Désespéré du rapt de sa femme, il implorait à grands cris le secours de la force publique, quand un des ravisseurs, outré de cette poursuite opiniâtre, ramasse un énorme pavé, et en frappe mortellement mon jeune et malheureux époux. Le saisissement que m'a causé ce rêve épouvantable a mis fin à mon funeste sommeil.

La vieille alors, entrant dans son chagrin, lui parle ainsi : Courage, maîtresse ! ne nous laissez pas aller aux vaines terreurs un songe. Les images produites par le sommeil du jour sont, dit-on, tout-à-fait insignifiantes ; et le plus souvent, des rêves que l'on fait la nuit, c'est le contre-pied qu'il faut prendre. Pleurer, être battu et quelquefois être assassiné, c'est présage de gain et de réussite ; tandis que rire, se bourrer de friandises, goûter le plaisir d'amour, sont tous signes de chagrin, de maladie, ou de quelque autre mésaventure. Tenez, laissez-moi vous distraire par quelque récit intéressant : je sais plus d'un conte de bonne femme. Et elle commence ainsi :

Il y avait une fois un roi et une reine qui avaient trois filles, toutes trois fort belles. Mais pour la beauté des deux aînées, quelque charmantes qu'elles fussent, on n'était pas en peine de trouver des formules de louange ; tandis que celle de la cadette était si rare, si merveilleuse, qu'il y avait dans le langage humain disette de termes pour l'exprimer, ou même pour la louer dignement. Habitants du pays ou étrangers, que la curiosité de ce prodige attirait en foule, en perdaient l'esprit, dès qu'ils avaient contemplé cette beauté incomparable ; ils portaient la main droite à la bouche, en croisant l'index avec le pouce, absolument dans la forme l'adoration sacramentelle du culte de Venus elle-même.

Déjà dans les villes et pays circonvoisins un bruit se répand que la déesse née du sein de la profonde mer, et qu'on vit un jour sortir de l'écume des flots bouillonnants, daignait déroger à sa divinité jusqu'au point de se mêler à la vie des mortels. La terre, suivant d'autres, et non plus la mer, fécondée par je ne sais quelle influence génératrice des astres, avait fait éclore une Vénus nouvelle, une Vénus possédant encore la fleur de virginité.

Cette croyance fit en un instant des progrès incroyables. Des îles, elle gagna le continent, et de là, se propageant de province en province, elle devint presque universelle. Il n'était si grande distance, ni mer si profonde, que ne franchissent les curieux, apportant de toutes parts leur tribut d'admiration à la merveille du siècle. On oublie Paphos, on oublie Cnide ; et Cythère elle-même ne voit plus dans ses parages de dévots navigateurs, empressés de jouir de la contemplation de la déesse. Les sacrifices s'arrêtent, les temples se dégradent, l'herbe croît dans les sanctuaires. Plus de cérémonies, plus de guirlandes aux statues : une cendre froide déshonore les au-

tels désormais vides d'offrandes. C'est à la jeune fille que s'adressent les prières, c'est sous ses traits mortels qu'une divinité puissante est adorée. Le matin, lorsqu'elle sort de son palais, mêmes victimes, mêmes festins qu'en l'honneur de Vénus elle-même, dont on n'invoque plus le nom qu'en sacrifiant à une autre. La voit-on passer dans les rues, aussitôt le peuple de lui jeter des fleurs et de lui adresser des vœux.

Cette impertinente attribution des honneurs divins à une simple mortelle alluma le plus violent dépit dans le cœur de la Vénus véritable. Ne pouvant contenir son indignation, elle secoue en frémissant la tête, et, du ton d'une fureur concentrée : Quoi ! se dit-elle, à moi, Vénus, principe vivifiant de toutes choses, d'où procèdent les éléments de cet univers, à moi, l'âme de la nature, une souveraineté partagée avec une fille des hommes ! Mon nom, si grand dans le ciel, là-bas serait profané par un caprice humain ! Il ferait beau me voir avec cette divinité en commun, ces honneurs de seconde main ! attendant des vœux qui pourraient se tromper d'adresse ! Une créature périssable irait promener sur la terre l'image prétendue de Vénus ! Vainement donc, par une sentence dont le grand Jupiter lui-même a reconnu la justice, le fameux berger de l'Ida aura proclamé ma prééminence en beauté sur deux des premières déesses ! et l'usurpatrice de mes droits jouirait en paix de son triomphe ! Non, non ; elle payera cher cette insolente beauté.

Aussitôt elle appelle son fils, ce garnement ailé qui ne respecte ni morale, ni police, qui se glisse chez les gens comme un voleur de nuit, avec ses traits et son flambeau, cherchant partout des ménages à troubler, du mal à faire, et ne s'avisant jamais du bien. Le vaurien n'est que trop enclin à nuire ; sa mère vient encore l'exciter. Elle le conduit à la ville en question, lui montre Psyché (c'était le nom de la jeune princesse), et de point en point lui fait l'historique de l'odieuse concurrence qu'on ose faire à sa mère. Elle gémit, elle pleure de rage : Mon fils, dit-elle, je t'en conjure, au nom de ma tendresse, par les douces blessures que tu fais, par cette flamme pénétrante dont tu consumes les cœurs, venge ta mère ; mais venge-la pleinement, que cette audacieuse beauté soit punie. C'est la grâce que je te demande et qu'il faut m'accorder : avant tout, qu'elle s'enflamme d'une passion sans frein pour quelque être de rebut ; un misérable qui n'ait honneur, santé, feu ni lieu, et que la fatalité ravale au dernier degré d'abjection possible sur la terre.

Vénus dit, et de ses lèvres demi-closes presse ardemment celles de son fils ; puis, gagnant le rivage, s'avance vers un flot qui vient au-devant d'elle. De ses pieds de rose, elle effleure le dos des vagues, et s'assied sur son char qui roule au-dessus de l'abîme. À peine elle en forme le souhait, et déjà l'humide cour l'environne, comme si elle l'eût d'avance convoquée pour lui rendre hommage. Ce sont les filles de Né-

rée chantant en chœur, c'est Portune à la barbe verte et hérissée, c'est Salacia portant sa charge de poissons qui se débattent contre son sein, et le petit dieu Palémon chevauchant son dauphin docile. Des troupes de Tritons bondissent de tous côtés sur les ondes. Celui-ci, soufflant dans une conque sonore, en tire les sons les plus harmonieux ; celui-là oppose un tissu de soie à l'ardeur du soleil. Un autre tient un miroir à portée des yeux de sa souveraine. D'autres se glissent en nageant sous son char, que traînent deux coursiers, et de leur dos le soulèvent à la surface. C'est avec ce cortège que Vénus allait rendre visite au vieil Océan.

Psyché cependant n'en était pas plus avancée avec sa beauté merveilleuse. Personne qui n'en soit frappé, personne qui ne la vante ; mais personne aussi, roi, prince ou particulier, qui se présente comme époux. On admire ses formes divines comme on admire le chef-d'œuvre d'art statuaire. Ses deux sœurs, beautés nullement insolites, et qui n'avaient point fatigué la renommée, trouvent des rois pour partis, font toutes deux de brillants mariages. Psyché reste non pourvue dans la maison paternelle, pleurant la solitude où on la laisse : sa santé en souffre, son humeur s'en aigrit ; idole de l'univers, sa beauté lui devient odieuse.

Si la fille est infortunée, le père est au désespoir. Il soupçonne quelque rancune d'en haut ; et, craignant sur toute chose le courroux des dieux, il va consulter l'oracle antique du temple de Milet. Un hymen, un mari, c'est tout ce qu'il demande pour la vierge délaissée. Apollon, bien que Grec, et Grec d'Ionie, du fait de celui qui fonda son culte à Milet, rend, en bon latin, la réponse que voici :

Qu'en ses plus beaux atours la vierge abandonné
Attende sur un roc un funèbre hyménée.
Son époux d'un mortel n'a pas reçu le jour :
Il a la cruauté, les ailes du vautour ;
Il déchire les cœurs, et tout ce qui respire
Subit, en gémissant, son tyrannique empire.
Les dieux, dans leur Olympe, ont tous porté ses fers,
Et le Styx contre lui défend mal les enfers.

Quand l'oracle eut ainsi parlé, le monarque, autrefois heureux père, revint fort triste sur ses pas, et avec assez peu d'empressement de revoir sa famille. Cependant il se décide à faire part à la reine de l'ordre du destin. Pendant plus d'un jour on gémit, on pleure, on se lamente ; mais il faut se soumettre à l'arrêt fatal. Déjà se font les apprêts de l'hymen lugubre. Le flambeau nuptial jette une flamme noirâtre, et se charbonne au lieu de briller ; la flûte zygienne ne donne que les notes dolentes du mode lydien ; on entonne un chant d'hyménée qui se termine en hurlements lamentables. La jeune fille essuie ses larmes avec son voile de mariage. La fatalité qui

s'appesantit sur cette maison excite la sympathie de toute la ville. Un deuil public est proclamé.

Mais l'ordre du ciel n'en appelle pas moins la victime au supplice inévitable ; le lugubre cérémonial se poursuit au milieu des larmes, et la pompe funèbre d'une personne vivante s'achemine, escortée d'un peuple entier. Psyché assiste non plus à ses noces, mais à ses obsèques ; et tandis que le désespoir des auteurs de ses jours hésite à consommer l'affreux sacrifice, elle les encourage en ces mots : Pourquoi noyer dans des pleurs sans fin votre vieillesse infortunée ? Pourquoi épuiser par vos sanglots le souffle qui vous anime, et qui m'appartient aussi ? Pourquoi ces inutiles larmes qui déforment vos traits vénérables ? vos yeux qu'elles brûlent sont à moi. Cessez d'arracher vos cheveux blancs, cessez de meurtrir, vous, votre poitrine auguste, et vous, ces saintes mamelles qui m'ont nourrie. Voilà donc tout le fruit que vous aurez recueilli de ma beauté ! Hélas ! frappés à mort par le ressentiment d'une divinité jalouse, trop tard vous en sentez le coup. Quand les peuples et les nations me rendaient les divins honneurs, quand un concert universel me décernait le nom de seconde Vénus ; ah ! c'était alors qu'il fallait gémir et pleurer sur moi, car, dès ce moment, votre fille était morte pour vous. Oui, je le vois, je le sens, c'est ce nom de Vénus qui m'a perdue. Allons, qu'on me conduise à ce rocher où mon sort veut que je sois exposée. Il me tarde de conclure ce fortuné mariage, de voir ce noble époux à qui je suis destinée. Pourquoi différer ? A quoi bon éviter l'approche de celui qui naquit pour la ruine de l'univers entier ?

Ainsi parle la jeune fille. Puis, sans un mot de plus, elle se mêle d'un pas ferme au cortège qui la conduit. On arrive au sommet du rocher indiqué, qui se dresse audessus d'une montagne escarpée ; on y place Psyché, et on l'y laisse seule. La foule se retire, abandonnant les torches nuptiales, dont elle éteint la flamme dans des flots de ses larmes. Ainsi se termine la cérémonie, et chacun, la tête baissée, regagne tristement sa demeure. Quant aux infortunés parents que ce malheur accable, ils vont s'enfermer au fond de leur palais, et se condamnent à ne plus revoir la lumière.

Cependant la solitude rend à Psyché toutes ses craintes ; ses larmes recommencent à couler, quand tout à coup elle se sent caressée par le souffle amoureux du Zéphyr, qui d'abord fait seulement onduler les deux pans de sa robe. Le vent en gonfle peu à peu les plis. Insensiblement Psyché se voit soulevée dans l'air, et enfin transportée sans secousse du sommet d'un rocher dans un vallon, où la belle se trouve mollement assise sur un gazon fleuri.

V

Déposée avec précaution sur une pelouse épaisse et tendre, Psyché s'étend voluptueusement sur ce lit de fraîche verdure. Un calme délicieux succède au trouble de ses esprits, et bientôt elle s'abandonne aux charmes du sommeil. Le repos rétablit ses forces, et au réveil la sérénité lui était revenue. Elle voit un bois planté de grands arbres, d'un épais couvert ; elle voit une fontaine dont l'onde cristalline jaillit au centre même du bocage. Non loin de ses bords s'élève un édifice de royale apparence ; construction où se révèle la main, non d'un mortel, mais d'un divin architecte. On y reconnaît dès le péristyle le séjour de plaisance de quelque divinité. Des colonnes d'or supportent une voûte lambrissée d'ivoire et de bois de citronnier, sculptée avec une délicatesse infinie. Les murailles se dérobent sous une multitude de bas-reliefs en argent, représentant des animaux de toute espèce, qui semblent se mouvoir et venir au-devant de vos pas. Quel artiste, quel demi-dieu, quel dieu plutôt, a pu jeter tant de vie sur tout ce métal inerte ? Le sol est une mosaïque de pierres précieuses, chargées des tableaux les plus variés. O sort à jamais digne d'envie ! marcher sur les perles et les diamants ! À droite et à gauche, de longues suites d'appartements étalent une richesse qui défie toute estimation. Les murs, revêtus d'or massif, étincellent de mille feux. Au refus du soleil, l'édifice pourrait sécréter un jour à lui, tant il jaillit d'éclairs des portiques, des chambres et des parois mêmes des portes. L'ameublement répond à cette magnificence : tout est céleste dans ce palais. On dirait que Jupiter, voulant se mettre en communication avec les mortels, se l'est élevé comme pied-à-terre.

Psyché s'approche, attirée par le charme de ces beaux lieux, et bientôt elle s'enhardit à franchir le seuil. De plus en plus ravie de ce qu'elle voit, elle promène son admiration de détail en détail, passe aux étages supérieurs, et y reste en extase à la vue d'immenses galeries où s'entassent trésors sur trésors. Ce qu'on ne trouve pas là n'existe nulle part sur terre. Mais ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est qu'à cette collection des richesses du monde entier on ne voit fermeture, défense, ni gardien quelconque.

Tandis que Psyché ne peut se rassasier de cette contemplation, une voix invisible vient frapper son oreille : Pourquoi cet étonnement, belle princesse ? Tout ce que vous voyez est à vous. Voilà des lits qui vous invitent au repos, des bains à choisir. Les voix que vous entendez sont vos esclaves : disposez de nos services empressés. Un royal banquet va vous être offert, après les premiers soins de la personne, et ne se fera pas attendre.

Psyché vit bien qu'elle était devenue l'objet d'une sollicitude toute divine. Docile aux avis du conseiller invisible, elle se met au lit ; puis elle entre dans un bain, dont l'influence eut bientôt dissipé toute fatigue. Une table en hémicycle se dresse auprès d'elle. C'est son dîner sans doute qu'on va servir : sans façon elle y prend place. Les vins les plus délicieux, les plats les plus variés et les plus succulents se succèdent en abondance. Nul serviteur ne paraît. Tout se meut comme par un souffle. Psyché ne voit personne ; elle entend seulement des voix : ce sont ces voix qui la servent.

Après un repas délectable, un invisible musicien se met à chanter, un autre joue de la lyre : on ne voit ni l'instrument ni l'artiste. Un concert de voix se fait entendre ; c'est l'exécution d'un chœur sans choristes. Enfin, au milieu de tant de plaisirs, le soir vient ; et Psyché, que l'heure invite au repos, se retire dans son appartement.

Déjà la nuit avançait ; un bruit léger vient frapper son oreille : la jeune vierge s'inquiète alors de sa solitude. Sa pudeur s'alarme, elle frémit, elle craint d'autant plus qu'elle ignore ; mais déjà l'époux mystérieux est entré, il a pris place, et Psyché est devenue sa femme. Aux premiers rayons du jour il a disparu. Aussitôt les voix sont là pour prêter leur ministère à l'épouse d'une nuit et panser de douces blessures. Le temps s'écoule cependant, et chaque nuit ramène la même scène. Par un effet naturel, Psyché commence à se faire à cette singulière existence ; l'habitude lui en semble douce ; et le mystère de ces voix donne de l'intérêt à sa solitude.

Cependant les malheureux parents usaient leurs vieux jours dans une douleur sans fin. L'aventure de Psyché avait fait du bruit, et la renommée l'avait fait parvenir aux oreilles de ses sœurs aînées. Toutes deux, le cœur serré, et la douleur peinte sur le visage, avaient quitté leurs foyers, empressées d'aller chercher la présence et l'entretien de leurs vieux parents. La nuit même de leur arrivée, l'époux eut avec Psyché la conversation suivante :

Ma Psyché, ma compagne adorée, la cruelle Fortune te prépare la plus périlleuse des épreuves. Ta prudence, crois-moi, ne saurait être trop éveillée. On te croit morte, et tes deux sœurs, affligées de ta perte, sont déjà sur ta trace. Elles vont venir au pied de ce rocher. Si leurs lamentations arrivent jusqu'à ton oreille, garde-toi de leur répondre, de leur donner même un coup d'œil. Sinon, il en résultera pour moi les plus grands chagrins, pour toi les plus grands malheurs.

Psyché parut se résigner, et promit obéissance. Mais l'époux n'eut pas plutôt disparu avec les ténèbres, qu'elle se lamente, et toute la journée se passe en pleurs et en gémissements. C'est maintenant qu'elle est perdue, puisque ces beaux lieux ne

sont qu'une prison pour elle, puisque désormais, sevrée de tout commerce humain, elle ne peut rassurer ses sœurs désolées, et qu'elle n'a pas même la consolation de les voir. Elle néglige le bain, ne prend aucune nourriture, et se refuse à toute distraction. Ses pleurs n'avaient pas cessé de couler, quand elle se retira pour se mettre au lit.

Son mari est à ses côtés plus tôt que de coutume ; et l'embrassant tout éplorée : Ma Psyché, dit-il, est-ce là ce que tu m'avais promis ? Ton époux n'a-t-il rien à attendre, rien à espérer de toi ? Quoi donc ! toujours gémir, et le jour et la nuit, et jusque dans mes bras ? Eh bien ! satisfais ton envie, contente un désir funeste : mais rappelle-toi mes avis, lorsque viendra (trop tard hélas !) le moment du repentir. Psyché le presse, Psyché l'implore : il y va, dit-elle, de sa vie. Enfin elle l'emporte. Elle verra ses sœurs, elle pourra les consoler, s'épancher avec elles. L'époux accorde tout aux prières de la jeune épouse. Il va plus loin ; il lui permet de combler à discrétion ses sœurs et d'or et de bijoux. Mais il lui interdit à plusieurs reprises, et sous les plus terribles conséquences, de jamais chercher à voir sa figure, au cas où ses sœurs lui en donneraient le conseil pernicieux. Cette curiosité sacrilège la précipiterait du faîte du bonheur dans un abîme de calamités, et la priverait à jamais de ses embrassements.

Psyché remercie son époux, et, dans un transport de joie : Ah ! dit-elle, plutôt cent fois mourir que de renoncer à cette union charmante ! car je t'aime, qui que tu sois ; oui, je t'aime plus que ma vie. Cupidon lui-même me paraîtrait moins aimable. Mais, de grâce, encore une faveur. Ordonne à ton familier Zéphyr d'amener mes sœurs ici, comme il m'y a transportée moi-même. Elle prodigue en même temps à son époux les baisers, les mots tendres ; et l'enlaçant des plus caressantes étreintes : Doux ami, disait-elle, cher époux, âme de ma vie… C'en est fait, Vénus sera vengée. L'époux cède, non sans regret ; tout est promis, et l'approche du jour le chasse encore des bras de Psyché.

Les deux sœurs cependant se sont fait indiquer le rocher et la place même où Psyché a été abandonnée. Elles y courent aussitôt. Les pleurs inondent leurs yeux ; elles se frappent la poitrine, et l'écho renvoie au loin leurs lamentations. Elles appellent par son nom leur sœur infortunée. Du haut de la montagne, leurs cris déchirants vont retentir jusqu'aux oreilles de Psyché dans le fond de la vallée. Son cœur palpite et se trouble ; elle sort éperdue de son palais. Pourquoi cette douleur et ces lamentations, s'écria-t-elle ? La voilà celle que vous pleurez ; cessez de gémir, séchez vos pleurs. Il ne tient qu'à vous d'embrasser celle qui les cause. Alors elle appelle Zéphyr, et lui transmet l'ordre de son époux. Aussitôt, serviteur empressé, Zéphyr, d'un souffle presque insensible, enlève les deux sœurs, et les transporte au-

près de Psyché. On s'embrasse avec transport, mille baisers impatients se donnent et se rendent. Aux larmes de la douleur succèdent les larmes que fait couler la joie. Allons, dit-elle, entrons dans ma demeure : plus de chagrin ; il faut se réjouir, puisque votre Psyché est retrouvée. Elle dit, et se plaît à étaler à leurs yeux les splendeurs de son palais d'or, à leur faire entendre ce peuple de voix dont elle est obéie. Un bain somptueux leur est offert, puis un banquet qui passe en délices tout ce dont l'humaine sensualité peut se faire idée. Si bien que, tout en savourant à longs traits l'enivrement de cette hospitalité surnaturelle, les deux sœurs commencent à sentir la jalousie qui germe au fond de leurs jeunes cœurs.

L'une d'elles à la fin presse Psyché, et ne tarit pas de questions sur le possesseur de tant de merveilles. Qui est ton mari ? comment est-il fait ? Fidèle à l'injonction conjugale, celle-ci se garde bien de manquer au secret promis. Une fiction la tire d'affaire. Son mari est un beau jeune homme, dont le menton se voile d'un duvet encore doux au toucher. La chasse est son occupation habituelle ; il est toujours par monts et par vaux. Et, pour couper court à une conversation où sa discrétion pourrait à la longue se trahir, elle charge ses deux sœurs d'or et de bijoux, appelle Zéphyr, et lui enjoint de les reconduire où il les a prises. Aussitôt dit, aussitôt fait. Et voilà ces deux bonnes sœurs qui, tout en s'en retournant, le cœur rongé déjà du poison de l'envie, se communiquent leurs aigres remarques. L'une enfin éclate en ces termes :

Voilà de tes traits, ô cruelle Fortune ! Injuste, aveugle déesse ! nées de même père et de même mère, se peut-il que ton caprice nous fasse une condition si différente ? Nous, ses aînées, on nous marie à des étrangers, ou plutôt on nous met à leur service ; on nous arrache au foyer, au sol paternel, pour nous envoyer vivre en exil, loin des auteurs de nos jours ; et cette cadette, arrière-fruit d'une fécondité épuisée, nage dans l'opulence, et elle a un dieu pour mari ; elle, qui ne sait pas même user convenablement d'une telle fortune ! Vous avez vu, ma sœur, comme les joyaux (et quels joyaux !) font partout litière en sa demeure. Des étoffes d'une beauté ! des pierreries d'un éclat ! de l'or partout ! Et s'il est vrai que son époux soit aussi beau qu'elle s'en vante, existe-t-il une plus heureuse femme au monde ? Vous verrez que l'attachement de cet époux-dieu, fortifié par l'habitude, ira jusqu'à faire de cette créature une déesse ! Et certes tout l'annonce : ces airs, cette tenue… On aspire au ciel ; on ne tient plus à la terre, quand déjà l'on a des voix pour vous servir, quand les vents vous obéissent. Et quel est mon lot à moi ? Un mari plus vieux que mon père, chauve comme une citrouille, le plus petit des nabots et qui cache tout, tient tout sous la clef.

Moi, reprit l'autre, j'ai sur les bras un mari goutteux, perclus et tout courbé, qui n'a garde de faire souvent fête à mes charmes. Je n'ai d'autre soin, pour ainsi dire, que de frictionner ses doigts tors et paralysés. Et mes mains, ces mains délicates que vous voyez, se gercent à force de manipuler des liniments infects, de dégoûtantes compresses et de fétides cataplasmes. Est-ce là le rôle d'épouse, ou le métier de garde-malade ? Enfin, voyez, ma sœur, jusqu'où il vous convient de pousser la longanimité ou la bassesse ; car il faut parler net. Quant à moi, je ne puis tenir à voir un si haut bonheur tombé en de pareilles mains. Vous rappelez-vous sa morgue, son arrogance, et quel orgueil perçait dans cette superbe ostentation de toutes ses richesses ? et comme elle nous en a jeté, comme à regret, quelques bribes ? et comme elle s'est débarrassée de nous ? comme, sur un mot d'elle, on nous a mises ou plutôt soufflées dehors ? Oh ! j'y perdrai mon sexe et la vie, ou je la précipiterai de ce trône de splendeur. Tenez, l'insulte nous est commune ; et si vous la sentez comme moi, prenons ensemble un grand parti. D'abord, ne montrons à nos parents, ni à personne, les jolis cadeaux que nous portons là. Il y a mieux ; ne disons mot de ce que nous savons d'elle. C'est bien assez de mortification de l'avoir vu, sans l'aller conter à nos parents et proclamer par toute la terre. Richesse ignorée n'est pas contentement. Faisons-lui voir que nous sommes ses aînées, et non ses servantes. En attendant, allons revoir nos maris et nos ménages : s'ils sont pauvres, ils sont simples du moins. Nous méditerons notre vengeance à loisir, et nous reviendrons bien en mesure de punir cette orgueilleuse.

L'odieux pacte fut bientôt conclu entre ces deux perverses créatures. Elles cachent d'abord leurs riches présents ; et, s'arrachant les cheveux, se déchirant le visage, (traitement, du reste, trop mérité), les voilà qui se lamentent sur nouveaux frais, mais cette fois par simagrée. Quand elles ont réussi à rouvrir les plaies de leurs parents infortunés, elles les quittent brusquement, et regagnent leurs demeures ; et là, gonflées de rage au point que la tête leur en tourne, elles ourdissent contre leur sœur innocente un détestable, disons mieux, un parricide complot.

Cependant le mystérieux époux de Psyché continue ses admonitions nocturnes. Tu le vois, disait-il, la Fortune déjà escarmouche de loin contre toi, et va bientôt, si tu ne te tiens ferme sur tes gardes, engager le combat corps à corps. Deux monstres féminins ont mis en commun, pour te perdre, leur infernal génie. Leur plan est de t'amener à surprendre le secret de ma figure. Or, je te l'ai dit souvent, tu ne la verras que pour ne plus la revoir. Si donc ces infâmes mégères revenaient armées de perfides desseins (elles reviendront, je le sais), point d'entretien avec elles ; ou si c'est trop exiger de ce cœur si simple et si bon, du moins sur ce qui me touche n'écoute rien, ne réponds rien. Nous allons voir s'augmenter notre famille. Enfant

toi-même, tu portes un enfant dans ton sein, enfant qui sera dieu si tu respectes mon secret, simple mortel, si tu le profanes.

Grande joie de Psyché à cette nouvelle. Une progéniture divine ! un si glorieux gage de leur union ! Et ce respectable nom de mère ! Dans son impatience, elle compte les jours et récapitule les mois. Elle suit avec surprise l'incompréhensible progrès de ce petit ventre qui s'arrondit ; effet prodigieux d'une si légère piqûre. Cependant les deux abominables Furies dont la bouche distille le poison, pressaient déjà leur retour avec l'impatience du crime.

Nouvelle visite, nouvel avertissement de l'époux. Ma Psyché, voici le jour décisif ; nous touchons à la crise. Ton propre sexe, ton propre sang est armé contre toi. L'ennemi est en marche, il a pris position ; le signal est donné. Déjà tes affreuses sœurs ont le poignard levé sur toi. O ma Psyché ! quelles calamités nous menacent ! Aie pitié de toi, aie pitié de nous, et que ta discrétion inviolable conjure la ruine de ta maison, de ton mari, la tienne, celle de notre enfant. Ces femmes, qu'une haine homicide, et les droits du sang foulés aux pieds, ne te permettent plus d'appeler tes sœurs, ces sirènes vont se remontrer sur la montagne, et envoyer à l'écho des rochers leur appel perfide. Ne les reçois pas, ne les écoute pas.

Psyché répond, d'une voix entrecoupée par les sanglots et les larmes : Je vous ai montré, je pense, que je tiens ma parole et que je sais me taire ; laissez-moi vous prouver maintenant que ma persévérance n'est pas moindre que ma discrétion. Ordonnez seulement à notre Zéphyr de me prêter encore son ministère ; et, ne pouvant jouir de votre divine image, que j'aie du moins la consolation de voir mes sœurs. Je vous en conjure par les boucles flottantes et parfumées de votre chevelure, par ces joues charmantes, non moins délicates que les miennes ; par cette poitrine qui brûle de je ne sais quelle mystérieuse chaleur. Un jour les traits de cet enfant me révéleront ceux de son père ; mais qu'aujourd'hui j'obtienne de vous d'embrasser mes sœurs. Accordez cette faveur à mes instances, et comblez d'une douce joie le cœur de cette Psyché aussi dévouée qu'elle vous est chère. Désormais je ne vous parle plus de votre visage : les ténèbres n'ont plus rien qui m'importune ; vous êtes ma lumière, à moi. Elle dit, et en même temps lui prodigue les plus douces caresses. Le charme opère. L'époux, de ses propres cheveux, essuie les larmes de sa Psyché, et s'évanouit encore de ses bras, avant que le jour n'ait paru.

Àpeine débarqué, le couple conspirateur, sans visiter père ni mère, va droit au rocher, en franchit la hauteur d'une traite ; et toutes deux, au hasard de ne pas trouver de vent pour les porter, se lancent aveuglément dans l'espace : mais Zéphyr est là, prêt à exécuter, bien qu'à contrecœur, les ordres de son maître. Son souffle les reçoit, et les dépose mollement sur le sol de la vallée. Aussitôt elles précipitent

leurs pas vers le palais. Elles embrassent déjà leur proie, et la saluent effrontément du nom de sœur ; elles l'accablent de cajoleries : Psyché n'est pas une petite fille à cette heure ; la voilà bientôt mère. Sais-tu ce que nous promet cette jolie petite rotondité ? Quelle joie pour notre famille ! oh ! que nous allons être heureuses de choyer ce petit trésor ! Si (ce que nous ne pouvons manquer de voir) sa beauté répond à celle des auteurs de ses jours, ce sera un vrai Cupidon. Enfin elles jouent si bien la tendresse, qu'insensiblement le cœur de Psyché se laisse prendre à la séduction.

Elle les fait asseoir, pour reposer leurs jambes de la fatigue du voyage. Puis, la vapeur d'un bain chaud ayant achevé de les remettre, elle leur fait servir sur une table magnifique les mets les plus recherchés et les plus exquis. Psyché veut un air de lyre, et les cordes vibrent ; un air de flûte, et la flûte module ; un chœur de voix, et les voix de chanter en partie. Aucun musicien n'a paru, et les oreilles sont charmées par la plus suave harmonie : mais l'âme des deux mégères est à l'épreuve des attendrissements de la musique, et elles n'en songent pas moins à enlacer leur sœur dans leurs traîtres filets. Avec une indifférence apparente, elles lui demandent quel air a son mari ? quelle est son origine et sa famille ? La pauvre Psyché avait oublié sa réponse précédente ; elle fit un nouveau conte. Son mari était d'une province voisine ; il faisait valoir par le négoce un capital considérable ; c'était un homme de moyen âge, et dont les cheveux commençaient à grisonner. Là-dessus, coupant court à toute information, elle les comble de nouveau des plus riches présents, et leur fait reprendre leur route aérienne.

Tandis que la douce haleine de Zéphyr les voiturait vers leurs demeures, les deux sœurs s'entretenaient ainsi, tout en cheminant par les airs : Eh bien ! ma sœur, cette imprudente nous a-t-elle débité d'assez grossiers mensonges ? L'autre jour, c'était un adolescent, dont un poil follet ombrageait à peine le menton ; maintenant c'est un mari sur le retour, et qui déjà grisonne : conçoit-on qu'un homme change ainsi à vue d'œil, et vieillisse si lestement ? Tenez, ma sœur il n'y a que deux manières d'expliquer cette contradiction : ou l'effrontée se joue de nous, ou elle n'a jamais vu son mari en face. Quoi qu'il en soit, il faut l'expulser de cette position splendide. Si elle n'a jamais vu les traits de son époux, c'est qu'elle a pour époux un dieu, et c'est un dieu qu'elle va mettre au jour. Or, avant qu'elle entende (ce qu'aux dieux ne plaise !) un enfant divin l'appeler sa mère, j'irai me pendre de mes propres mains. Allons, avant tout, voir nos parents ; et pour nous préparer au langage que nous devons tenir à Psyché, faisons-leur quelque bon conte dans le même sens. Là-dessus, leurs têtes se montent, elles brusquent sans façon leur visite au manoir paternel : s'en retournant au plus vite et encore exaspérées par une nuit de trouble et d'insomnie, dès le matin elles revolent au rocher, et en descendent, comme à l'ordi-

naire, sur l'aile du vent. Les hypocrites se frottent les yeux pour y faire venir des larmes, et voici quelles insidieuses paroles elles adressent à Psyché :

Tu t'endors, mon enfant, dans une douce quiétude, heureuse de ton ignorance et sans te douter du sort affreux qui te menace, tandis que notre sollicitude, éveillée sur tes périls, est pour nous un tourment de toutes les heures. Écoute ce que nous avons appris de science certaine, et ce que notre vive sympathie ne nous permet pas de te celer. Un horrible serpent dont le corps se recourbe en innombrables replis, dont le cou est gonflé d'un sang venimeux, dont la gueule s'ouvre comme un gouffre immense, voilà l'époux qui chaque nuit vient furtivement partager ta couche. Rappelle-toi l'oracle de la Pythie, ce fatal arrêt qui te livre aux embrassements d'un monstre. Il y a plus : nombre de témoins, paysans, chasseurs ou bourgeois de ce voisinage, l'ont vu le soir revenir de la pâture, et traverser le fleuve à la nage.

Personne ne doute qu'il ne te tienne ici comme en mue, au milieu de toutes ces délices, et qu'il n'attende seulement, pour te dévorer, que ta grossesse plus avancée lui offre une chère plus copieuse. C'est à toi de voir si tu veux écouter des sœurs tremblantes pour une sœur qu'elles aiment, et si tu n'aimes pas mieux vivre tranquillement au milieu de nous, que d'avoir les entrailles d'un monstre dévorant pour sépulture. Trouves-tu plus de charmes dans cette solitude peuplée de voix, dans ces amours clandestins, dans ces caresses nauséabondes et empoisonnées, dans cet accouplement avec un reptile ? Soit. Du moins nous aurons fait notre devoir en bonnes sœurs.

La pauvre Psyché, dans sa candide inexpérience, reçut comme un coup de foudre cette formidable révélation. Sa tête s'égara ; tout fut oublié, les avertissements de son mari, ses propres promesses ; et elle alla donner tête baissée dans l'abîme ouvert sous ses pas. Ses genoux fléchissent, la pâleur de la mort couvre son visage, et ses lèvres tremblantes livrent à peine passage à ces mots entrecoupés : Chères sœurs, je n'attendais pas moins de votre affection si tendre. Oui, je ne vois que trop de vraisemblance dans les rapports que l'on vous a faits. Effectivement je n'ai jamais vu mon époux ; je ne sais d'où il vient ; sa voix ne se fait entendre que la nuit ; il ne me parle qu'à l'oreille ; il fuit soigneusement toute lumière. C'est quelque monstre, dites-vous ? je n'hésite pas à le croire ; car il n'est peur qu'il ne me fasse de sa figure et des terribles conséquences de ma curiosité, au cas où je chercherais à le voir. Si votre assistance peut conjurer un tel danger, ah ! ne me la refusez pas. Que sert de protéger, si l'on ne protège jusqu'au bout ?

Les deux scélérates voient la brèche ouverte. Elles démasquent alors leur attaque, se ruent sur le corps de la place, et exploitent à force ouverte les terreurs de

la simple Psyché. L'une d'elles lui parle ainsi : Il s'agit de te sauver. Les liens du sang nous obligent à fermer les yeux sur nos propres périls. Un seul moyen se présente ; nous l'avons longtemps médité. Écoute ; prends un poignard bien aiguisé, donne-lui le fil encore, en passant doucement la lame sur la paume de ta main ; puis va le cacher soigneusement dans ton lit, du côté où tu te couches d'ordinaire. Munis-toi également d'une petite lampe bien fournie, afin qu'elle jette plus de lumière. Tu trouveras bien moyen de la placer inaperçue derrière le rideau. Tout cela dans le plus grand secret. Il ne tardera pas à venir, traînant sur le plancher son corps sinueux, prendre au lit sa place accoutumée. Attends qu'il soit étendu tout de son long, et que tu l'entendes respirer pesamment, comme il arrive dans l'engourdissement du premier sommeil : alors glisse-toi hors du lit, et va, sans chaussure, à petits pas, et sur la pointe du pied, tirer ta lampe de sa cachette. Sa lueur te servira à bien prendre tes mesures pour mettre à fin la généreuse entreprise. Saisis alors l'arme à deux tranchants, lève hardiment le bras, frappe le monstre sans hésiter à la jointure du cou et de la tête, et tu feras de son corps deux tronçons. Notre assistance ne te manquera pas. Aussitôt que par sa mort tu auras opéré ta délivrance, nous serons à tes côtés. Nous t'emmènerons avec nous, sans oublier toutes ces richesses, et, par un hymen de ton choix, nous t'unirons, toi créature humaine, à un être qui soit de l'humanité.

Quand elles crurent avoir assez attisé le feu dans le cœur de Psyché par ce langage incendiaire, elles se hâtent de s'esquiver, redoutant fort pour leurs personnes la proximité du théâtre de la catastrophe. Elles font, comme à l'ordinaire, l'ascension du rocher sur les ailes du vent. Puis, courant à toutes jambes vers leur vaisseau, elles s'embarquent, et quittent le pays.

Psyché reste livrée à elle-même, c'est-à-dire obsédée par les Furies. Le trouble de son cœur est celui d'une mer orageuse. Son dessein est arrêté, elle s'y obstine ; et ses mains déjà s'occupent des sinistres préparatifs, que son âme doute et flotte encore. Les émotions s'y combattent : Tour à tour elle veut et ne veut pas, menace et tremble, s'emporte et mollit. Pour tout dire en un mot, dans le même individu elle déteste un monstre, elle adore un époux. Cependant le soir est venu ; la nuit va suivre. Elle s'occupe à la hâte des préliminaires du forfait.

Il est nuit. L'époux est à son poste. Il livre un premier combat, prélude de sa campagne nocturne, puis s'endort d'un sommeil profond. La force abandonne alors Psyché ; le cœur lui manque. Mais le sort a prononcé, le sort est impitoyable, son énergie revient. Elle avance la lampe, saisit son poignard. Adieu la timidité de son sexe. Mais à l'instant la couche s'illumine, et voilà ses mystères au grand jour. Psyché voit (quel spectacle !) le plus aimable des monstres et le plus privé, Cupidon

lui-même, ce dieu charmant, endormi dans la plus séduisante attitude. Au même instant la flamme de la lampe se dilate et pétille, et le fer sacrilège reluit d'un éclat nouveau.

Psyché reste atterrée à cette vue, et comme privée de ses sens. Elle pâlit, elle tremble, elle tombe à genoux. Pour mieux cacher son fer, elle veut le plonger dans son sein ; et l'effet eût suivi l'intention, si le poignard, comme effrayé de se rendre complice de l'attentat, n'eût échappé soudain de sa main égarée. Elle se livre au désespoir ; mais elle regarde pourtant, et regarde encore les traits merveilleux de cette divine figure, et se sent comme renaître à cette contemplation.

Elle admire cette tête radieuse, cette auréole de blonde chevelure d'où s'exhale un parfum d'ambroisie, ce cou blanc comme le lait, ces joues purpurines encadrées de boucles dorées qui se partagent gracieusement sur ce beau front, ou s'étagent derrière la tête, et dont l'éclat éblouissant fait pâlir la lumière de la lampe. Aux épaules du dieu volage semblent pousser deux petites ailes, d'une blancheur nuancée de l'incarnat du cœur d'une rose. Dans l'inaction même, on voit palpiter leur extrémité délicate, qui jamais ne repose. Tout le reste du corps joint au blanc le plus uni les proportions les plus heureuses. La déesse de la beauté peut être fière du fruit qu'elle a porté.

Au pied du lit gisaient l'arc, le carquois et les flèches, insignes du plus puissant des dieux. La curieuse Psyché ne se lasse pas de voir, de toucher, d'admirer en extase les redoutables armes de son époux. Elle tire du carquois une flèche, et, pour en essayer la trempe, elle en appuie le bout sur son pouce ; mais sa main, qui tremble en tenant le trait, imprime à la pointe une impulsion involontaire. La piqûre entame l'épiderme, et fait couler quelques gouttes d'un sang rosé. Ainsi, sans s'en douter, Psyché se rendit elle-même amoureuse de l'Amour. De plus en plus éprise de celui par qui l'on s'éprend, elle se penche sur lui la bouche ouverte, et le dévore de ses ardents baisers. Elle ne craint plus qu'une chose, c'est que le dormeur ne s'éveille trop tôt.

Mais tandis qu'ivre de son bonheur, elle s'oublie dans ces transports trop doux, la lampe, ou perfide, ou jalouse, ou (que sais-je ?) impatiente de toucher aussi ce corps si beau, de le baiser, si j'ose le dire, à son tour, épanche de son foyer lumineux une goutte d'huile bouillante sur l'épaule droite du dieu. O lampe maladroite et téméraire ! ô trop indigne ministre des amours ! faut-il que par toi le dieu qui met partout le feu connaisse aussi la brûlure ! par toi, qui dus l'être sans doute au génie de quelque amant jaloux des ténèbres, et qui voulait leur disputer la présence de l'objet adoré !

Le dieu brûlé se réveille en sursaut. Il voit le secret trahi, la foi violée, et, sans dire un seul mot, il va fuir à tire d'aile les regards et les embrassements de son épouse infortunée. Mais au moment où il se lève, Psyché saisit à bras-le-corps sa jambe droite, s'y cramponne, le suit dans son essor, tristement suspendue à lui jusqu'à la région des nuages ; et lorsqu'enfin la fatigue lui fait lâcher prise, elle tombe sans mouvement par terre. Cupidon attendri répugne à l'abandonner en cet état : il vole sur un cyprès voisin ; et d'une voix profondément émue : Trop crédule Psyché, dit-il, pour vous j'ai enfreint les ordres de ma mère. Au lieu de vous avilir, comme elle le voulait, par une ignoble passion, par un indigne mariage, je me suis moi-même offert à vous pour amant. Imprudent ! je me suis, moi, si habile archer, blessé d'une de mes flèches, j'ai fait de vous mon épouse. Et tout cela, pour me voir pris pour un monstre, pour offrir ma tête au fer homicide, sans doute parce qu'il s'y trouve deux yeux trop épris de vos charmes. J'ai tout fait pour tenir votre prudence éveillée. Ma tendresse a prodigué les avertissements ; mais sous peu j'aurai raison de vos admirables conseillères et de leurs funestes insinuations. Quant à vous, c'est en vous fuyant que je veux vous punir. En achevant ces mots, il se lance en oiseau dans les airs.

Psyché prosternée sur la terre suivit longtemps des yeux son époux dans l'espace, tout en le rappelant par ses cris lamentables ; et quand un vol rapide l'eut élevé à perte de vue, elle se lève, et court se précipiter dans un fleuve voisin : mais le fleuve eut compassion de l'infortunée, et, par respect pour le dieu qui fait enflammer même les ondes, par crainte peut-être, il la soulève sur ses flots, et la dépose pleine de vie sur le gazon fleuri de ses rivages.

Le rustique dieu Pan se trouvait là par hasard, assis sur la berge. Il tenait entre ses mains ces roseaux qui furent jadis la nymphe Canna, et les faisait résonner sur tous les tons ; son troupeau capricieux folâtrait, en broutant çà et là l'herbe du rivage. Le dieu chèvre-pied, apercevant la belle affligée, dont l'aventure ne lui était pas inconnue, l'invite à s'approcher, et lui adresse quelques mots de consolation : Ma belle enfant, je ne suis qu'un gardeur de chèvres, un peu rustre, il est vrai, mais j'ai beaucoup vécu et acquis raisonnablement d'expérience ; or, si je sais bien former mes conjectures (ce que les gens de l'art appellent être devin), cette démarche égarée et chancelante, cette pâleur universelle, ces continuels soupirs, et surtout ces yeux noyés dans les larmes, tout cela me dit que vous souffrez du mal d'amour. Croyez-en mon conseil, renoncez à chercher la mort dans les flots ou par toute autre voie ; séchez vos pleurs, défaites-vous de cet air chagrin, offrez vos prières avec ferveur au grand dieu Cupidon, et, comme c'est un enfant gâté, sachez le prendre et flatter ses fantaisies.

Ainsi parla le dieu pasteur. Psyché ne répondit rien ; elle s'inclina devant le dieu, et se mit en marche. Après avoir longtemps et péniblement erré à l'aventure, elle se trouve dans un sentier en pente, qui la mène inopinément à la ville où régnait le mari d'une de ses sœurs. Aussitôt qu'elle en fut informée, elle fait annoncer sa venue. Elle est introduite, et, après les baisers et les politesses d'usage, on lui demande son histoire. Psyché commence ainsi :

Il vous souvient du conseil que vous me donnâtes, d'accord avec notre autre sœur. Abusée, disiez-vous, par un monstre qui venait, se donnant pour mari, passer les nuits avec moi, il fallait, sous peine de servir de pâture à cette bête vorace, le frapper d'un poignard à deux tranchants, et j'y étais bien décidée ; mais lorsque, toujours par votre conseil, j'approchai la lampe qui devait me découvrir ses traits, quel divin spectacle vint s'offrir à mes regards charmés ! c'était le fils de la déesse Vénus, Cupidon lui-même, endormi d'un paisible sommeil. Éperdue, ivre de volupté, je cédais au délire de mes sens. Tout à coup, ô douleur ! une goutte d'huile brûlante tombe sur son épaule ; il se réveille en sursaut ; et, voyant dans mes mains le fer et la flamme : Va, me dit-il, ton crime est impardonnable. Sors à jamais de mon lit ; plus rien de commun entre nous. C'est ta sœur (et il prononça votre nom) que je veux désormais pour épouse. Il dit, et, sur son ordre, le souffle de Zéphyr me transporte hors du palais.

Psyché n'avait pas fini de parler, qu'enivrée du succès de sa ruse, sa sœur brûle d'en recueillir les coupables fruits. Pour tromper son mari, elle feint qu'on vient de lui apprendre la mort de ses parents, s'embarque en toute hâte, et fait voile vers le rocher. Zéphyr ne soufflait pas alors ; mais, dans l'espoir qui l'aveugle : Cupidon, dit-elle, reçois une épouse digne de toi ; et toi, Zéphyr, soutiens ta souveraine ! Et soudain elle s'élance de plein saut. Mais elle ne peut même arriver morte où elle voulait aller ; car les saillies des rocs se renvoyèrent les débris de ses membres, et, par un sort trop mérité, les lambeaux dispersés de son corps devinrent à moitié chemin la pâture des bêtes féroces et des oiseaux de proie.

L'autre punition ne tarda guère. Psyché, continuant sa course vagabonde, arriva dans la ville où résidait sa seconde sœur. Celle-ci, dupe de la même fiction, et rêvant comme sa devancière le criminel honneur de supplanter sa cadette, courut vite au rocher et y trouva même fin.

Pendant que Psyché courait ainsi le monde à la recherche de Cupidon, Cupidon, malade de sa brûlure, gémissait couché sur le lit même de sa mère. Or, cet oiseau blanc qui rase de l'aile la surface des mers, plongeant dans les profondeurs de l'Océan, va trouver Vénus, qui se baignait en se jouant au milieu des flots. Il lui annonce, en l'abordant, que son fils s'est fait une grande brûlure, dont la guérison est

incertaine. Il ajoute que les bruits les plus fâcheux se répandent sur elle et sur sa famille : La mère et le fils, disait-on, ne sont plus occupés, l'un que d'une intrigue d'amour sur une montagne, et l'autre que du plaisir de nager au fond des mers. Adieu la volupté, adieu les grâces, adieu les jeux et les ris. Tout s'enlaidit, se rouille, s'assombrit dans la nature ; plus de tendres nœuds, de commerce d'amitié, d'amour filial. Le désordre règne ; ce n'est plus qu'une dissolution générale, un affreux dégoût de tout ce qui entretient l'union et fait le charme de la vie. La volatille babillarde n'oublia rien dans son rapport de ce qui pouvait irriter Vénus contre son fils.

Ah ! dit la déesse irritée, mon bon sujet de fils a fait une maîtresse ! Voyons, toi, seule créature qui me montres du zèle, dis-moi le nom de la femme assez osée pour faire les avances à un enfant de cet âge. Est-ce une des Heures, une Nymphe, une Muse, ou l'une des Grâces de ma suite ? L'oiseau jaseur n'eut garde de se taire. Maîtresse, je ne sais trop, répondit-il ; mais il y a de par le monde une jeune fille du nom de Psyché, si je ne me trompe, dont on le dit passionnément épris. Qui ? s'écria Vénus tout à fait outrée, cette Psyché qui se mêle d'être aussi belle que moi ? qui s'ingère de porter mon nom ? C'est celle-là qu'il aime ? Ce marmot, apparemment, s'est servi de moi comme entremetteuse ! c'est moi qui lui aurai mis le doigt sur cette donzelle !

Tout en grondant, elle sort précipitamment des ondes, et se dirige vers la couche d'or où repose le dieu malade. De la porte, elle lui crie de sa plus grosse voix : Belle conduite, en vérité, pour un enfant discret et sage ! Est-ce là le cas que vous faites des ordres d'une mère, d'une souveraine ? Au lieu de livrer mon ennemie à d'ignobles amours, vous osez, enfant libertin, lui prodiguer vos caresses précoces, et chercher dans ses bras des plaisirs défendus à votre âge ! Vous prétendez m'imposer pour bru la femme que je déteste ! Ah çà, croyez-vous, petit drôle, séducteur avorton, enfant insupportable, que seul vous soyez en état d'avoir lignée et que moi je sois hors d'âge ? Oh bien ! Sachez que je veux avoir un fils qui vous remplacera, et qui vaudra mieux que vous. Tenez, afin que l'affront soit plus sensible, j'adopterai quelqu'un de mes serviteurs, et je le doterai de ces ailes, de ce flambeau, de cet arc et de ces flèches, que je vous avais confiés pour un meilleur usage ; car tout cet équipement m'appartient, et il n'en est pas une pièce qui vous vienne de votre père. On vous a gâté dès l'enfance : vos mains n'ont jamais su qu'égratigner et battre ceux à qui vous devez le respect. Moi-même, moi, votre mère, enfant dénaturé, ne suis-je pas journellement volée par vous, et quelquefois battue ? Vous n'en useriez pas autrement avec moi si j'étais veuve ; et votre beau-père, ce grand et formidable guerrier, ne vous impose même pas. Je le crois bien, au surplus : pour me faire enrager, vous vous êtes mis sur le pied de lui procurer de bonnes fortunes ; mais le

jeu vous coûtera cher, et ce beau mariage ne sera pas tout roses pour vous, je vous le promets.

Suis-je assez bafouée ? Que faire ? que résoudre ? comment avoir raison de ce petit vaurien ? Irai-je mendier le secours de la Sagesse, elle qui m'a vue si souvent lui rompre en visière, toujours pour les frasques de ce mignon ? La créature, d'ailleurs, la plus désobligeante et la plus mal peignée… ! Ah ! j'en ai le frisson ; mais il est si bon de se venger, coûte qui coûte ! Allons, j'irai trouver la Sagesse, oui, la Sagesse. Du moins, mon fripon sera châtié de main de maître. Elle videra son carquois, désarmera ses flèches, détendra son arc, éteindra son flambeau, et ne ménagera pas non plus sa petite personne. Je ne serai point satisfaite qu'elle n'ait et rasé cette chevelure dorée que j'ai si souvent peignée de mes propres mains, et rogné ces ailes, autrefois arrosées du nectar de mon sein.

Elle dit, et sort furieuse, tout en continuant d'exhaler sa bile. Elle est accostée par Junon et Cérès, qui, la voyant le teint allumé, lui demandent pourquoi ce sourcil froncé qui obscurcit le brillant de ses yeux. Je vous rencontre à propos, leur dit-elle : la colère pourrait me porter à quelque excès ; mais, je vous en conjure, aidez-moi de tous vos efforts à retrouver cette Psyché qui s'est enfuie, envolée je ne sais où ; car vous n'en êtes pas à apprendre le scandale de ma maison, et les hauts faits de celui que je ne veux plus appeler mon fils.

Les deux déesses, bien instruites de l'aventure, essayent d'apaiser la grande colère de Vénus. Mais, madame, qu'a donc fait votre fils, pour motiver cet acharnement contre lui, et cette hostilité si violente contre celle qu'il aime ? Où est le crime, s'il vous plaît, de faire les yeux doux à une jolie fille ? Vous n'ignorez pas qu'il est garçon sans doute, et, de plus, grand garçon ? Auriez-vous oublié la date de sa naissance ? ou, parce qu'il porte si gentiment ses années vous obstinez-vous à le voir toujours enfant ? Vous, sa mère, vous, femme de sens, vous iriez d'un œil curieux épier ses amusements, lui faire un crime de ses petites fredaines, contrecarrer ses amourettes, et condamner enfin, dans ce beau jouvenceau, vos propres gentilles pratiques, et les doux passe-temps que vous ne vous refusez pas ? Singulière prétention, d'aller semant l'amour partout, et de le prohiber dans vos domaines ! d'exclure vos enfants du droit commun de prendre part aux faiblesses du beau sexe ! Ah ! l'on ne vous la passera pas, ni au ciel, ni sur la terre. Ainsi les officieuses déesses prennent la défense de l'absent, dont elles redoutent les flèches ; mais Vénus, qui n'entend pas raillerie sur les torts dont elle se plaint, leur tourne le dos, et précipite ses pas vers la mer.

VI

Psyché cependant allait errant à l'aventure. Jour et nuit elle cherche son époux ; le sommeil la fuit, et sa passion s'en exalte encore. Il s'agit pour elle non plus d'attendrir un époux, mais de désarmer un maître. Au sommet d'une montagne escarpée, elle aperçoit un temple. Qui sait ? dit-elle, peut-être est-ce là le séjour de mon souverain seigneur : et la voilà, oubliant ses fatigues, qui court d'un pas rapide vers ce but de son espoir et de ses vœux. Elle gravit intrépidement la hauteur, et s'approche du sanctuaire. Elle y voit amoncelés des épis d'orge et de froment, dont une partie était tressée en couronne. Il y avait aussi des faux et tout l'attirail des travaux de la moisson ; mais tout cela pêle-mêle et jeté au hasard ; comme il arrive quand l'excès de la chaleur fait tomber l'outil des mains au travailleur fatigué. Psyché s'occupe aussitôt à débrouiller cette confusion, et à remettre chaque chose en ordre et en place, persuadée qu'il n'y a pour elle détail de culte ni observance à négliger, et qu'il n'est aucun dieu dont elle n'ait à se concilier la bienveillance et la pitié.

Tandis qu'elle vaque à ce soin consciencieusement et sans relâche, arrive Cérès la nourricière, qui la trouve à l'ouvrage : Ah ! malheureuse Psyché, s'écria-t-elle, avec un soupir prolongé, Vénus en courroux cherche par tout l'univers la trace de tes pas ; elle veut ta mort ; elle se vengera de tout son pouvoir de déesse et toi, je te trouve ici uniquement occupée de mon service, et ne songeant à rien moins qu'à ta propre sûreté ! Psyché se prosterne aux pieds de Cérès, les inonde de ses larmes, et, balayant le sol de ses cheveux, implore la déesse sous toutes les formes de prières.

Par cette main prodigue des trésors de l'abondance, par les rites joyeux de la moisson, par votre attelage ailé de dragons obéissants, par les fertiles sillons de la Sicile, par le char ravisseur, par la terre receleuse, par la descente de Proserpine aux enfers et son ténébreux hyménée, par la triomphante illumination de votre retour après l'avoir retrouvée, par tous les mystères enfin que le sanctuaire de l'antique Éleusis renferme et protège de son silence sacré, prenez en pitié la malheureuse Psyché qui vous supplie ; souffrez que je me cache pour quelques jours dans cet amas d'épis. Ou ce temps suffira pour calmer le courroux de ma redoutable ennemie, ou je pourrai du moins retrouver mes forces, épuisées par tant de fatigues.

Cérès lui répond : Je suis touchée de tes prières et de tes larmes, et je voudrais te secourir ; mais Vénus est ma parente ; c'est une ancienne amie, bonne femme d'ailleurs, que je ne veux en rien contrarier. Il te faut donc sortir à l'instant de ce temple ; et sache-moi gré de ne pas t'y retenir prisonnière.

Refusée contre son espoir, Psyché s'éloigne, emportant dans son cœur un chagrin de plus. Elle revenait tristement sur ses pas, quand son œil plongeant au fond d'un vallon, découvre un autre temple, dont l'élégante architecture se dessinait dans le demi-jour d'un bois sacré. Décidée à ne négliger aucune chance, même douteuse, de salut, et à se mettre sous la protection d'une divinité quelconque, elle s'avance vers l'entrée de l'édifice. Là se présentent à sa vue les plus riches offrandes. Aux portes sacrées, ainsi qu'aux arbres environnants, étaient suspendues des robes magnifiques ; et sur leur tissu la reconnaissance avait brodé en lettres d'or, avec le nom de la déesse, le sujet de chaque action de grâces qu'on lui rendait. Psyché fléchit le genou, embrasse l'autel tiède encore, et, après avoir essuyé ses larmes elle fait cette prière :

Épouse et sœur du grand Jupiter, toi qui habites un temple antique dans cette Samos, si fière d'avoir entendu tes premiers vagissements et de t'avoir vu presser le sein de ta nourrice ; toi que l'altière Carthage, aux opulentes demeures, honore sous les traits d'une vierge traversant les airs avec un lion pour monture ; toi qui, sur les bords que l'Inachus arrose, présides aux murs de la célèbre Argos qui t'adore ; et toi, la reine des déesses, l'épouse du maître du tonnerre ; toi que l'Orient vénère sous le nom de Zygie, et qu'invoque l'Occident sous celui de Lucine ; ah ! montre-toi pour moi Junon protectrice ! La fatigue m'accable ; daigne me préserver des dangers qui me menacent. Jamais, je le sais, tu ne refusas ta protection aux femmes sur le point d'être mères.

Pendant cette invocation, Junon lui apparaît dans tout l'éclat de la majesté céleste. Je ne demanderais pas mieux, dit-elle, que d'accueillir ta demande ; mais me mettre en opposition avec Vénus ma bru, que j'aime comme ma fille, le puis-je vraiment avec convenance ? Et puis il y a des lois qui défendent de recueillir les esclaves fugitifs, et je n'irai pas y porter atteinte.

Découragée de ce nouvel échec, et renonçant à suivre un mari qui a des ailes, Psyché se livre à de cruelles réflexions. Où chercher du secours, quand des déesses même ne me témoignent qu'une bonne volonté stérile ? Où porter mes pas, quand tant de pièges m'environnent ? Quel toit, quelle retraite assez obscure pour me cacher à l'œil inévitable de la toute-puissante Vénus ? Allons, Psyché, une résolution énergique ! plus d'illusions frivoles. Va, de toi-même, te remettre aux mains de ta souveraine : ta soumission, pour être tardive, peut encore la désarmer. Qui sait ? peut-être celui que tu cherches va-t-il se retrouver dans le palais de sa mère. Ainsi décidée à cette soumission hasardeuse, dût-elle y trouver sa perte, Psyché déjà préparait son exorde.

Cependant Vénus, qui a épuisé tous les moyens d'investigation sur terre, en va demander au ciel. Elle ordonne qu'on attelle son char d'or, œuvre merveilleuse de l'art de Vulcain, qui lui en avait fait hommage comme présent de noces. La riche matière a diminué sous l'action de la lime ; mais, en perdant de son poids, elle a doublé de prix. De l'escadron ailé qui roucoule près de la chambre de la déesse, se détachent quatre blanches colombes ; elles s'avancent en se rengorgeant, et viennent d'un air joyeux passer d'elles-mêmes leur cou chatoyant dans un joug brillant de pierreries. Leur maîtresse monte ; elles prennent gaiement leur vol ; une nuée de passereaux folâtres gazouillent autour du char. D'autres chantres des airs, au gosier suave, annoncent, par leurs doux accents, l'arrivée de la déesse. Les nuées lui font place ; le ciel ouvre ses portes à sa fille chérie, et l'Empyrée tressaille d'allégresse à sa venue. L'harmonieux cortège défile, sans avoir à craindre la rencontre de l'aigle, ni du vorace épervier.

Vénus va droit à la royale demeure de Jupiter, et la fière solliciteuse demande hardiment qu'il lui prête le ministère de Mercure ; car il lui faut la meilleure poitrine de l'Olympe. Signe d'assentiment des noirs sourcils. Vénus revient triomphante, et, tout en descendant des cieux avec Mercure, lui dit d'un ton animé : Mon frère l'Arcadien, vous savez que votre sœur Vénus ne fait jamais rien sans vous ; vous n'ignorez pas non plus que je suis en quête d'une esclave à moi qui se cache, et que je perds mon temps à la chercher. Je n'ai plus qu'une ressource, c'est de faire proclamer que je promets récompense à qui la trouvera. Je compte sur vous pour me rendre, sans tarder, ce bon office. Surtout que son signalement soit clair et précis. S'il y a lieu plus tard de poursuivre quelque receleur en justice, qu'on ne puisse prétexter cause d'ignorance. Là-dessus, elle remet par écrit à Mercure le nom de Psyché avec les indications nécessaires, et regagne son palais.

Mercure, empressé de s'acquitter de la commission, se met à parcourir la terre, proclamant partout ce qui suit : « On fait savoir qu'une fille de roi, du nom de Psyché, esclave de Vénus, a pris la fuite. Quiconque pourra la livrer, ou indiquer sa retraite, recevra pour sa peine sept baisers de la bouche même de Vénus ; plus, un huitième, emmiellé de ce que ses lèvres ont de plus doux. S'adresser pour la réponse au crieur Mercure, derrière les Pyramides Murciennes. » À cette annonce, on juge quelle excitation l'espoir d'un pareil prix dut produire chez les mortels. Cette circonstance acheva de détruire toute irrésolution dans l'esprit de Psyché.

Déjà elle approchait des portes de sa maîtresse ; l'Habitude, une des suivantes de Vénus, accourt, en criant du plus haut ton de sa voix : Te voilà donc, servante détestable ! Enfin tu te souviens que tu as une maîtresse ! Ne vas-tu pas, avec l'effronterie dont tu es pourvue, feindre d'ignorer quelle peine nous avons eue à courir

après toi ? Par bonheur, c'est dans mes mains que tu tombes ; autant vaudraient pour toi les griffes de l'enfer. Ah ! tu vas recevoir le prix de ta rébellion. Et, la saisissant par les cheveux, elle entraîne la pauvrette, qui n'oppose aucune résistance.

En voyant sa victime devant elle, et comme offerte à ses coups, Vénus poussa un grand éclat de rire ; de ce rire que produit souvent l'excès de la colère. Enfin, dit-elle, en secouant la tête et se frottant l'oreille droite, vous daignez venir saluer votre belle-mère. N'est-ce pas à votre mari, malade par votre fait, que s'adresse l'honneur de votre visite ? Oh ! soyez tranquille ; on vous traitera comme le mérite une aussi estimable belle-fille. Où sont, dit-elle, mes deux servantes, l'Inquiétude et la Tristesse ? On les introduit ; et Vénus livre Psyché à leurs mains cruelles. Suivant l'ordre qu'elles ont reçu, elles la frappent de verges, la torturent de mille manières, puis la ramènent en présence de leur maîtresse.

Vénus se mit de nouveau à rire. Oh ! voici, dit-elle, un gros ventre bien fait pour me disposer à la commisération. Cette belle progéniture va faire de moi une si heureuse grand-mère ! Grand-mère ! n'est-ce pas bien réjouissant de s'entendre donner ce nom, et d'avoir pour petit-fils l'enfant d'une vile servante ? Mais je suis folle, en vérité, d'appeler cela mon fils. Ce mariage disproportionné, consommé dans une campagne, sans témoins, sans le consentement du père, ne saurait être légitime. Le marmot sera bâtard, supposé que je lui donne le temps de naître.

En proférant ces mots, elle s'élance sur la pauvre Psyché, met sa robe en pièces, lui arrache les cheveux, et lui meurtrit de coups la tête. Ensuite elle se fait apporter du froment, de l'orge, du millet, de la graine de pavots, des pois, des lentilles et des fèves. Elle mêle et confond le tout, et s'adressant à sa victime : Une servante, une créature si disgraciée doit être une habile personne pour avoir su se faire si bien venir. Eh bien ! je veux essayer ton savoir faire. Tu vois cet amas de graines confondues ? tu vas me trier tout, séparer chaque espèce, et en faire autant de tas. Je te donne jusqu'à ce soir pour m'expédier cette tâche. Et, après lui avoir taillé cette belle besogne, la déesse sort pour se rendre à un repas de noces.

Psyché ne songe pas même à mettre la main à ce chaos inextricable. Elle reste immobile et stupéfaite d'une exigence aussi extravagante. Alors la fourmi, chétive habitante des champs, qui pouvait si bien apprécier la difficulté d'une semblable tâche, prend en pitié l'épouse d'un dieu, qu'elle y voit impitoyablement condamnée. Tout indignée de cet acte de marâtre, elle court convoquer le ban des fourmis de son quartier. Soyez compatissantes, filles alertes de la terre ; vite au travail ! une femme aimable, l'épouse de l'Amour, a besoin de vos bons offices. Aussitôt la gent aux mille pieds de se ruer, de se trémousser par myriades. En un clin d'œil tout cet amas confus est divisé, classé par espèces, distribué en autant de tas distincts ; et

zeste, tous les travailleurs ont disparu. Vers le soir, Vénus revient de la fête, échauffée par les rasades, arrosée de parfums et couverte de guirlandes de roses. Elle voit avec quel soin merveilleux la tâche a été remplie : Ce n'est pas toi, coquine, cria-t-elle, qui as fait cette besogne. J'y reconnais la main de celui à qui tu as trop plu, pour ton malheur et pour le sien. Là-dessus, elle jette à Psyché un morceau de pain, et va se mettre au lit.

Cependant Cupidon, confiné au fond du palais, y subissait une réclusion sévère. On craint qu'il n'aggrave sa blessure par son agitation turbulente : surtout, on veut le séquestrer de celle qu'il aime. Ainsi séparés, bien que sous le même toit, les deux amants passèrent une nuit cruelle. Le char de l'Aurore se montrait à peine, que Vénus fit venir Psyché, et lui dit : Vois-tu ce bois bordé dans toute sa longueur par une rivière dont les eaux sont déjà profondes, bien qu'encore voisines de leur source ? Un brillant troupeau de brebis à la toison dorée y paît, sans gardien, à l'aventure : il me faut à l'instant un flocon de leur laine précieuse. Va, et fais en sorte de me le rapporter sans délai.

Psyché court, vole ; non pour accomplir l'ordre de la déesse, mais pour mettre un terme à ses maux dans les eaux du fleuve. Or, voici que, de son lit même, un vert roseau, doux organe d'harmonie, inspiré tout à coup par le vent qui l'agite et qui murmure, se met à prophétiser en ces termes : Pauvre Psyché, déjà si rudement éprouvée, garde-toi de souiller par ta mort la sainteté de mes ondes, et n'approche pas du formidable troupeau qui paît sur ce rivage. Tant que le soleil de midi darde ses rayons, ces brebis sont possédées d'une espèce de rage. Tout mortel alors doit redouter les blessures de leurs cornes acérées, le choc de leur front de pierre, et la morsure de leurs dents venimeuses ; mais une fois que le méridien aura tempéré l'ardeur de l'astre du jour, que les brises de la rivière auront rafraîchi le sang de ces furieux animaux, tu pourras sans crainte gagner ce haut platane nourri des mêmes eaux que moi, et trouver sous son feuillage un sûr abri. Alors tu n'auras, pour te procurer de la laine d'or, qu'à secouer les branches des arbres voisins, où elle s'attache par flocons. Ainsi le bon roseau faisait entendre à Psyché de salutaires conseils. Elle y prêta une oreille attentive, et n'eut pas lieu de s'en repentir ; car, en suivant ses instructions, elle eut bientôt fait sa collecte furtive, et retourna vers Vénus, le sein rempli de cet or amolli en toison.

Psyché ne se vit pas mieux accueillie après le succès de cette seconde épreuve. Vénus, fronçant le le sourcil, dit avec un sourire amer : Toujours la même protection frauduleuse ! Mais je vais faire un essai décisif de ce courage si ferme et de cette conduite si prudente. Vois-tu ce rocher qui se dresse au sommet de cette montagne escarpée ? Là jaillit une source dont les eaux noirâtres, recueillies d'abord

dans le creux d'un vallon voisin, se répandent ensuite dans les marais du Styx, et vont grossir les rauques ondes du Cocyte. Tu iras au jet même de la source puiser de son onde glaciale, et tu me la rapporteras dans cette petite bouteille. Elle dit, et lui remet un flacon de cristal poli, en accompagnant l'injonction des plus terribles menaces.

Psyché hâte le pas pour gagner le sommet du mont, croyant bien cette fois y trouver le terme de sa misérable existence. Arrivée au haut, elle voit toute l'étendue et la mortelle difficulté de sa tâche, et quels périls il lui faut surmonter. En effet, le rocher s'élevait à une hauteur effroyable, et c'était à travers ses flancs abrupts, d'un escarpement inaccessible, que l'onde formidable trouvait passage. Elle s'échappait par une foule de crevasses, d'où elle glissait perpendiculairement, et s'encaissait ensuite dans une rigole étroite et profonde, qui la conduisait inaperçue jusqu'au fond du vallon. Du creux des rocs qui enfermaient ses deux rives, on voyait s'allonger de droite et de gauche d'affreuses têtes de dragons aux paupières immobiles, aux yeux constamment ouverts ; gardiens terribles et qui ne s'endorment ni ne se laissent gagner. De plus, ces eaux étaient parlantes et savaient se défendre elles-mêmes : Arrière ! Que fais-tu ? où vas-tu ? Prends garde ! fuis ! Tu mourras ! Tels étaient les avertissements qu'elles ne cessaient de faire entendre.

Psyché resta pétrifiée en voyant l'impossibilité de sa tâche. Présente de corps, elle est absente par ses sens. Accablée par la conscience de son danger, elle n'a pas même la triste ressource des larmes ; mais une providence tutélaire veillait sur cette âme innocente. Le royal oiseau de Jupiter, l'aigle aux serres ravissantes, parut tout à coup, déployant ses grandes ailes. Il n'a pas oublié combien il fit autrefois sa cour au souverain des dieux par le rapt de ce jeune Phrygien qui lui sert à boire, et que ce fut Cupidon lui-même qui l'inspira. Des hauteurs de l'Olympe, il vient offrir bien à propos son assistance, jaloux de se rendre agréable au mari en secourant sa jeune épouse. Le voilà donc qui voltige autour de Psyché, et lui dit : Eh quoi ! pauvre innocente, croyez-vous que vos mains novices puissent dérober une seule goutte de l'eau de cette fontaine ? Vous flattez-vous d'approcher seulement de ses bords sacrés et terribles ? Ne savez-vous pas que les dieux, que Jupiter lui-même, ne les nomment qu'en tremblant ? qu'ils jurent par la majesté du Styx, comme vous autres mortels vous jurez par la puissance des dieux ? Mais confiez-moi ce flacon. Il dit, s'en empare, et ne tarde pas à le rapporter plein, passant et repassant, majestueusement soutenu par le balancement de ses puissantes ailes, entre ces deux rangs de gueules béantes, qui ne peuvent que montrer leurs dents terribles et darder sans effet leur triple langue. L'onde s'irrite, et lui crie : Loin d'ici, sacrilège ! Mais il disait : C'est par l'ordre de Vénus ; et ce mensonge adroit lui servit aussi de passeport.

Psyché reçoit avec joie le flacon si heureusement rempli, et le rapporte en toute hâte à Vénus ; mais rien n'apaise l'implacable déesse. Avec un sourire sinistre, et qui présage de nouvelles et plus périlleuses exigences, elle l'apostrophe en ces mots : il faut que tu sois magicienne, et magicienne des plus expertes, pour avoir mis si lestement de telles commissions à fin ; mais voici, ma poulette, ce qu'il te faut encore faire pour moi. Prends cette boîte (elle lui en remit une au même instant), et va de ce pas aux enfers, au sombre ménage de Pluton. Tu présenteras la boîte à Proserpine, et tu lui diras : Vénus demande un peu de votre beauté, ce qu'il en faut pour un jour seulement ; car toute sa provision s'est épuisée par la consommation qu'elle en a faite en servant de garde-malade à son fils. Va, et ne tarde pas à retourner ; car je veux m'en servir avant de paraître au théâtre de l'Olympe.

Psyché crut recevoir le coup de grâce. Cette fois l'ordre était clair : c'était tout simplement l'envoyer à la mort. Comment en douter ? On voulait que d'elle-même elle descendît au Tartare et visitât les Mânes. Sans plus tarder, elle court vers une tour élevée, avec l'intention de se précipiter du sommet. C'était, suivant elle, le meilleur et le plus court chemin pour aller aux enfers ; mais de la tour s'échappe tout à coup une voix : Quelle est, pauvre enfant, cette idée de se jeter ainsi la tête la première ? Pourquoi reculer devant cette épreuve et vous sacrifier sans but ? Votre âme une fois séparée du corps ira bien en effet au fond du Tartare, mais pour n'en plus revenir. Écoutez-moi : Lacédémone, cette noble cité de l'Achaïe, n'est pas loin ; elle touche au Ténare, où l'on n'arrive que par des sentiers peu connus ; c'est un soupirail du sombre séjour de Pluton. Osez vous engager dans sa bouche béante : devant vous s'ouvrira une route où nul pas n'a laissé sa trace, et qui va vous conduire en ligne directe au palais de l'Orcus ; mais il ne faut pas s'aventurer dans ces ténèbres les mains vides. Ayez à chaque main un gâteau de farine d'orge pétri avec du miel, et à la bouche deux petites pièces de monnaie. Vers la moitié du chemin infernal, vous rencontrerez un âne boiteux, chargé de fagots. L'ânier, boiteux aussi, vous demandera de lui ramasser quelques brins de bois tombés de sa charge ; passez outre, et ne répondez mot. Bientôt vous arriverez au fleuve de l'Érèbe. Charon est là, exigeant son péage ; car ce n'est qu'à prix d'argent qu'il passe les arrivants sur l'autre rive. Ainsi l'avarice vit encore chez les morts ! Ni Charon, ni Pluton même, ce dieu si grand, ne font rien pour rien. Le pauvre en mourant doit se mettre en fonds pour le voyage : nul n'a droit de rendre l'âme que l'argent à la main. Vous donnerez à ce hideux vieillard, à titre de péage, une de vos deux pièces de monnaie. Il faut qu'il la prenne de sa main à votre bouche. En traversant cette onde stagnante, vous verrez flotter le corps d'un vieillard, qui vous tendra ses mains cadavéreuses, vous priant de le tirer à vous dans la barque. La compassion ne vous est pas permise ; n'en faites rien. Le fleuve franchi, vous rencontrerez à

quelques pas de vieilles femmes occupées à faire de la toile, et qui vous demanderont d'y mettre la main : ne vous avisez pas d'y toucher, autant de pièges tendus par Vénus, et elle vous en réserve bien d'autres pour vous amener à vous dessaisir de l'un au moins de vos gâteaux : n'en croyez pas la perte indifférente, il vous en coûterait la vie. Un énorme chien à trois têtes, monstre formidable, épouvantable, sans cesse aboyant aux mânes qu'il effraye sans leur pouvoir faire d'autre mal, jour et nuit fait sentinelle au noir vestibule de Proserpine ; c'est le gardien du manoir infernal. Vous le ferez taire aisément en lui jetant un de vos gâteaux, et vous passerez outre. Vous pénétrerez ainsi jusqu'à Proserpine, qui vous fera le plus aimable accueil, vous engagera à vous asseoir et à prendre part à un somptueux festin ; mais ne vous asseyez que par terre, et n'acceptez d'autre aliment que du pain noir. Vous exposerez ensuite l'objet de votre mission, et vous prendrez ce qu'elle vous donnera. Cela fait, retournez sur vos pas. Vous vous rachèterez encore de la gueule du chien au prix de votre second gâteau. Vous repasserez le fleuve, en livrant à l'avare nautonier votre autre pièce de monnaie ; vous reprendrez le chemin que vous aurez suivi en venant, et vous reverrez ainsi la voûte céleste : mais, sur toutes choses, ne vous avisez pas d'ouvrir la boite qui vous aura été confiée, et de porter les yeux sur ce qu'elle renferme. Point de regard curieux sur ce trésor secret de la beauté divine. Ainsi parla cette tour prévoyante en véritable oracle.

Psyché dirige aussitôt ses pas vers le Ténare. Munie de ses deux oboles et de ses deux gâteaux, elle descend rapidement le sentier souterrain ; passe, sans mot dire, devant l'ânier boiteux ; donne le péage au nocher, reste sourde aux instances du mort qui surnage ; ne tient compte de l'appel insidieux des tisseuses ; et, après avoir endormi, en lui abandonnant son gâteau, la rage du gardien infernal, elle pénètre dans la demeure de Proserpine. En vain son hôtesse lui offre un siège douillet, des mets délicats ; elle persiste à s'asseoir à ses pieds sur la terre, et à n'accepter qu'un morceau de pain grossier. C'est en cette posture qu'elle s'acquitte du message de Vénus. La boîte au contenu mystérieux lui est remise hermétiquement close ; et, après avoir de nouveau fermé la gueule de l'aboyeur avec le second gâteau, désintéressé le nocher avec la seconde obole, elle quitte les enfers plus gaillardement qu'elle n'y était descendue, et elle revoit et adore la blanche lumière des cieux ; mais, tout empressée qu'elle est de terminer sa mission, une curiosité téméraire s'empare de son esprit. En vérité, se dit-elle, je serais bien simple, moi qui porte la beauté des déesses, de n'en pas retenir un peu pour mon usage, quand ce serait peut-être le moyen de ramener le charmant objet que j'adore. En disant ces mots, elle ouvre la boîte. De beauté point ; objet quelconque ne s'y montre : mais à peine le couvercle est-il soulevé, qu'une vapeur léthargique, enfant de l'Érèbe, s'empare des sens de Psyché, se répand comme un voile épais sur tous ses

membres, et la terrasse au milieu du chemin, où elle reste étendue dans l'immobilité du sommeil ou plutôt de la mort.

Cependant la blessure de Cupidon s'était cicatrisée. La force lui était revenue, et avec elle l'impatience de revoir sa Psyché. Il s'échappe à travers l'étroite fenêtre de sa prison. Ses ailes rafraîchies et reposées le transportent en un clin d'œil près de son amante. Il la dégage avec soin du sommeil qui l'oppresse, et qu'il replace dans sa boîte. Puis, de la pointe d'une de ses flèches, il touche légèrement Psyché et la réveille : Eh quoi ! malheureuse enfant, encore cette curiosité qui te perd ! Allons, hâte-toi de t'acquitter de la commission de ma mère ; moi, j'aviserai au reste. À ces mots, l'amant ailé reprend son vol, et Psyché se dépêche de porter à Vénus le présent de Proserpine.

Cependant Cupidon, que sa passion dévore et qui craint, à l'air courroucé de sa mère, que la Sagesse ne vienne à se mettre de la partie, se résout à tenter les grands moyens. De son aile rapide il perce la voûte des cieux, va présenter requête à Jupiter, et plaide sa cause devant lui. Le maître des dieux pince doucement ses petites joues, les attire près de ses lèvres, les baise, et lui dit : Monsieur mon fils, vous n'avez guère respecté en moi la suprématie déférée par le consentement des dieux : de moi le régulateur des éléments, le moteur des révolutions célestes, vous avez fait le point de mire ordinaire de vos flèches. Vous m'avez compromis dans je ne sais combien d'intrigues amoureuses avec des mortelles. En dépit des lois, notamment de la loi Julia et de toute morale publique, vous avez chargé ma conscience, aussi bien que ma réputation, d'assez scandaleux adultères. Flamme, serpent, oiseau, bête des bois, bête d'étable ; il n'est métamorphose ignoble où vous n'ayez ravalé la majesté de mes traits ; mais je veux être débonnaire, et me rappeler seulement que vous avez grandi entre mes bras. J'accède à votre requête ; mais arrangez-vous pour qu'elle ne se renouvelle pas. D'autre part, en revanche, s'il se montre là-bas quelques minois hors de ligne, souvenez-vous que vous me devez une compensation.

Il dit, et ordonne à Mercure de convoquer à l'instant tout le conseil des dieux, sous peine pour chaque immortel absent d'une amende de dix mille écus. Grâce à la menace, on fut exact à la céleste conférence. Alors le grand Jupiter, assis sur un trône élevé, adresse ce discours à l'assemblée : Dieux conscrits du rôle des Muses, vous savez que c'est moi-même qui ai fait l'éducation de ce jouvenceau. Or, j'ai décidé de mettre un frein aux emportements de sa jeunesse ardente. Il n'a que trop fait parler de lui pour des adultères et des désordres de tous genres. Je veux ôter à cette fougue tout prétexte, et la contenir par les chaînes de l'hymen. Il a fait choix d'une jeune fille, et lui a ravi sa fleur. Elle est sa possession, qu'il la garde : heureux

dans ses embrassements, qu'il en jouisse à toujours. Se tournant alors du côté de Vénus : Vous, ma fille, dit-il, ne vous affligez pas ; ne craignez pour votre rang ni pour votre maison l'injure d'une mésalliance. Il s'agit de nœuds assortis, légitimes, et contractés selon les formes du droit. Il ordonne aussitôt à Mercure d'enlever Psyché, et de l'introduire devant les dieux. Jupiter présente à la jeune fille une coupe d'ambroisie : Prends, Psyché, lui dit-il, et sois immortelle. Cupidon et toi, qu'un nœud indestructible vous unisse à jamais.

Soudain se déploie le splendide appareil des noces. Sur le lit d'honneur, on voyait l'époux tenant dans ses bras sa Psyché ; et, dans la même attitude, Jupiter avec sa Junon. Venaient ensuite tous les dieux, chacun selon son rang. Le nectar circule (c'est le vin des immortels) ; Jupiter a son jeune berger pour échanson ; Bacchus verse rasade au reste de l'assemblée. Vulcain s'était chargé de la cuisine. Les Heures semaient partout les fleurs et les roses, les Grâces répandaient les parfums, les Muses faisaient entendre leurs voix mélodieuses. Apollon chanta en s'accompagnant de la lyre, et les jolis pieds de Vénus dessinèrent un pas gracieux, en le réglant sur ces accords divins. Elle-même avait ainsi complété son orchestre : les Muses chantaient en chœur, un Satyre jouait de la flûte, un Faune du chalumeau. C'est ainsi que Psyché fut unie à Cupidon dans les formes. Une fille naquit de leurs amours : on l'appelle la Volupté.

Voilà ce que cette vieille radoteuse contait entre deux vins à la belle captive. Et moi qui écoutais à quelques pas de là, je regrettais amèrement de n'avoir ni stylet, ni tablettes, pour coucher par écrit cette charmante fiction. En ce moment, les voleurs rentrent chargés de butin. Ils paraissaient avoir soutenu un rude combat ; ce qui n'empêcha pas quelques-uns des plus résolus de se montrer impatients de repartir. Ils avaient à rapporter, disaient-ils, un reste de leur prise qui était resté caché dans une caverne. Les blessés pouvaient demeurer au logis et panser leurs plaies. Là-dessus, ils dévorent à la hâte leur dîner, et les voilà qui repartent, nous emmenant mon cheval et moi, et ne nous épargnant point le bâton. Après avoir tourné, viré, monté, descendu cent et cent fois, nous arrivons vers le soir à une caverne. On nous charge de quantité de paquets, et, sans nous laisser souffler, on nous fait retourner sur nos pas en toute hâte. Leur précipitation était telle, qu'à force de me rouer de coups, ils me firent donner contre une pierre placée le long du chemin, et je m'abattis. Une grêle de coups me fit relever à grand-peine, tout éclopé de la jambe droite et du sabot gauche. L'un d'eux se mit à dire : À quoi bon nourrir plus longtemps ce baudet éreinté, et que voilà boiteux par-dessus le marché ? Sur ma parole, reprit un autre, depuis que cette malencontreuse rosse a mis le pied chez nous, rien ne nous a réussi. Nous avons gagné force horions et perdu les meilleurs de notre monde. Ce dont je puis répondre, ajoute un troisième, c'est

qu'aussitôt qu'il aura tant bien que mal rapporté son bagage à notre montagne, je l'en ferai dégringoler la tête la première, pour faire fête aux vautours. Mes doux maîtres discouraient encore sur l'espèce de mort qu'ils me réservaient, que déjà nous arrivions à la caverne ; car la peur m'avait donné des ailes. En un clin d'œil les fardeaux sont à bas, et, sans plus s'inquiéter que je vive ou que je meure, ils s'adjoignent leurs camarades blessés et terminent le transport à bras, ennuyés, disaient-ils, de la lenteur de leurs bêtes de somme.

Cependant mon inquiétude n'était pas médiocre en songeant aux menaces dont j'avais été l'objet. Eh bien ! Lucius, me disais-je, qu'attends-tu ? ces brigands ont décidé ta mort, une mort affreuse, et les préparatifs en seront bientôt faits. Tu vois ces angles saillants, ces pointes de rochers. Tes membres vont être en pièces avant de toucher le sol ; car, avec toute ta magie, tu as bien su prendre de l'âne sa forme et ses misères, mais non son cuir épais ; ton épiderme est toujours aussi mince que celui d'une sangsue. Que ne prends-tu quelque parti énergique pour ta délivrance, tandis qu'elle est possible ? L'occasion est des plus belles. Cette vieille n'a que le souffle : est-ce une surveillante comme elle qui t'arrête ? Une ruade de ton pied boiteux va t'en faire raison. Mais où fuir ? où trouver asile ? Sotte appréhension ! voilà bien raisonner en âne. Est-ce que le premier passant ne va pas se trouver heureux de t'avoir pour monture ? Cela dit, d'un effort vigoureux je romps mon licou, et je me mets à jouer des quatre jambes.

Mais mon mouvement n'avait pas échappé aux yeux d'épervier de la maudite vieille. Avec une résolution qu'on n'aurait attendu ni de son sexe ni de son âge, elle saisit mon licou, dès qu'elle me voit en liberté, et s'efforce de me retenir et de me rattacher. La perspective du traitement que me gardaient les voleurs me rendit impitoyable. Je lui appliquai une ruade qui l'étendit sur le carreau ; mais la malheureuse, toute renversée qu'elle était, se cramponne obstinément à la longe, et se fait traîner quelques pas tout en hurlant, pour obtenir main-forte ; mais elle s'égosillait en pure perte : nul n'était à portée, excepté la jeune prisonnière. Celle-ci accourt au bruit, et voit (spectacle mémorable) une Dircé en cheveux blancs, que tirait un baudet en guise de taureau. D'une énergie toute virile, elle tente aussitôt le coup le plus hardi. Elle arrache la courroie des mains de la vieille, me flatte de la voix pour me faire arrêter, saute lestement sur mon dos, et me fait détaler à toute bride.

Moi qui n'aspirais qu'à m'échapper, qui brûlais de sauver la jeune fille, et qui, de plus, recevais d'elle quelque avertissement manuel de temps à autre, je me lançai au galop en vrai cheval de course, non sans essayer de donner de mon gosier pour répondre à sa douce voix. Quelquefois même tournant la tête, comme pour me gratter le dos, je me hasardais à baiser ses pieds charmants. Enfin, poussant un

profond soupir, et s'adressant au ciel avec l'expression la plus fervente : Grands dieux ! s'écria-t-elle, secourez-moi dans cet affreux péril. Et toi, Fortune cruelle, cesse enfin de me persécuter ! Ne suffit-il pas à tes autels des tourments que j'ai subis ? Et toi, mon libérateur, mon sauveur, si par ton aide je puis revoir le foyer paternel, si tu me rends à mon père, à ma mère, au jeune homme charmant à qui je fus promise, quels remerciements ne te devrai-je pas ? Combien je te choierai ! quelle chère je te ferai faire ! Cette crinière sera peignée, parée de mes mains ; je partagerai en belles touffes le bouquet de ton front ; les soies de ta queue, que je vois si mêlées et si rudes parce qu'on ne les lave jamais, je veux, à force de soin, les rendre nettes et luisantes : tu auras des colliers d'or, un harnais relevé en bossettes d'or ; tu brilleras de tous les feux du firmament ; tu ne marcheras qu'en triomphe, au milieu des acclamations publiques ; chaque jour tu t'engraisseras d'amandes et de friandises, offertes de ma propre main dans un tablier de soie. C'est peu d'une nourriture exquise, d'un complet repos, de toutes les douceurs de l'existence : je veux que ta vie soit embellie encore par les honneurs et la gloire. Je veux, par un durable monument, perpétuer le souvenir de cette aventure, et de ma gratitude pour la bonté des dieux. Dans le vestibule de ma demeure, un tableau votif retracera l'image de notre fuite. On verra figurée, on entendra raconter, on lira dans les beaux livres, jusqu'à la postérité la plus reculée, la naïve histoire de La jeune princesse délivrée de captivité par un âne. L'antiquité te comptera au nombre de ses merveilles ; ton exemple rendra croyable, et le transport de Phryxus à dos de bélier, et le dauphin discipliné par Arion, et le taureau s'offrant pour monture à Europe. Jupiter a bien pu mugir sous la forme d'un bœuf : qui sait si sous cette figure d'âne ne se cachent pas les traits d'un homme, d'un dieu peut-être ?

Tandis que la jeune fille exprimait ainsi des vœux entremêlés de fréquents soupirs, nous arrivons à un carrefour. Là, s'emparant de la bride, elle s'efforce de me faire tourner à droite, parce que c'était le chemin qui conduisait chez ses parents. Moi qui savais que c'était dans cette direction que les voleurs étaient allés chercher le reste de leur butin, je résistais de toutes mes forces, en lui adressant cette supplication muette : Que fais-tu, malheureuse enfant ? que fais-tu ? c'est te précipiter dans un abîme. Où veux-tu me conduire ? Tu vas consommer du même coup ta perte et la mienne.

Pendant que nous étions là, chacun tirant à soi, comme dans une question de propriété ou de bornage, bien qu'il ne s'agît au fond que de prendre à droite ou à gauche, nous voilà tout à coup face à face avec les voleurs qui revenaient chargés de leur butin. Ils nous avaient reconnus de loin au clair de la lune, et salués de leurs risées. L'un d'eux nous apostrophe en ces termes : Où donc allez-vous si vite à pareille heure ? Vous ne craignez pas les Larves ni les Mânes dans vos excursions noc-

turnes ? L'honnête fille va sans doute voir ses chers parents en cachette ? Eh bien ! nous allons lui donner bonne compagnie, lui montrer le plus court chemin. Le geste suit ; et, d'une main saisissant mon licou, le voleur m'oblige à rebrousser chemin, non sans me faire renouveler connaissance avec le bâton noueux qu'il tenait de l'autre. Ainsi piteusement revenu à la perspective d'une mort certaine, je me rappelle tout à coup mon mal de pied, et je recommence à boiter en hochant de la tête. Oh ! oh ! dit celui qui venait de me faire faire volte-face, te voilà clopinant et chopant de nouveau. Ces pieds pourris, qui savent si bien fuir, ne sauraient marcher, Tout à l'heure tu aurais défié les ailes de Pégase.

Pendant cette aimable plaisanterie, qu'accompagnait le jeu de son bâton, nous arrivons à la palissade extérieure de la caverne. Là nous vîmes la vieille pendue à la branche élevée d'un haut cyprès. Ils la détachent, et, sans se donner la peine d'ôter la corde qui lui serrait le cou, la jettent au fond d'un précipice. Ensuite, après avoir garrotté la jeune fille, ils se jettent en loups affamés sur le repas que le zèle posthume de la malheureuse vieille avait préparé pour eux. Tout en le dévorant, mes gloutons se mettent à délibérer sur notre châtiment et leur vengeance. Comme dans toute assemblée turbulente, chacun eut son avis. Celui-ci opinait pour que la patiente fût brûlée vive, celui-là conseillait de la livrer aux bêtes féroces, un troisième voulait qu'elle fût mise en croix. Un quatrième proposait de la démembrer par la torture. Du reste, le scrutin fut unanime pour la peine de mort. Alors un de la bande requiert le silence, et s'exprime posément comme il suit :

Nos principes, notre mansuétude à tous, ma modération personnelle, répugnent à la cruauté, à l'exagération des supplices. Point de bêtes féroces, point de gibet, point de bûcher, point de tenailles. Je ne voudrais même d'aucun de ces moyens violents qui précipitent la mort. Si vous m'en croyez, vous laisserez vivre cette jeune fille, mais de la vie qu'elle mérite. Vous n'avez pas sans doute oublié votre résolution bien prise à l'égard de ce baudet, si paresseux à l'ouvrage, si diligent au râtelier, qui maintenant fait l'éclopé, après avoir été l'agent et le complice de cette malheureuse. Que demain donc sans plus tarder on lui coupe le cou, qu'on lui ouvre le ventre, et qu'après en avoir retiré les entrailles, on y enferme cette créature qu'il nous a préférée ; qu'on l'y couse comme dans un sac, de manière à l'emprisonner tout entière, et ne laisser passer que la tête. Puis exposez-moi cet âne, farci de la sorte et bien recousu, sur quelque pointe de rocher, aux rayons d'un soleil ardent. Ce procédé réunit en substance toutes les judicieuses propositions qui ont été faites contre les deux coupables L'âne y trouve une mort dès longtemps méritée ; la fille sera de fait livrée aux bêtes, quand les vers rongeront ses membres : elle subira le supplice du feu, quand l'ardeur du soleil aura échauffé le cuir de l'animal ; les tortures du gibet, quand les chiens et les vautours viendront lui arracher les en-

trailles. Mais énumérons un peu ce qu'elle aura à souffrir en outre. Vivante, habiter le ventre d'une bête morte, être suffoquée par cette infection cadavéreuse, se sentir miner par la faim, et ne pouvoir faire usage de ses bras pour se donner la mort. À ces mots, tous, sans déplacement de personne, mais d'une commune voix, accèdent avec transport à cette proposition. Mes longues oreilles n'en avaient pas perdu un mot, et je pleurais sur moi-même, qui le lendemain ne devais plus être qu'un cadavre.

VII

L'aube avait dissipé les ténèbres, et déjà le char étincelant du soleil commençait à illuminer la face de la terre, quand je vis arriver un homme de la bande ; ce que je reconnus facilement à la manière dont on s'aborda. Le nouveau venu s'assit à l'entrée de la caverne, et, après avoir repris haleine, communiqua les détails suivants à ses camarades :

Tout va bien en ce qui concerne Milon, ce bourgeois d'Hypate que nous avons dernièrement dévalisé. Vous savez, braves compagnons, que je restai en arrière au moment où vous regagniez notre forteresse, après avoir fait chez lui maison nette. Je me mêlai donc aux groupes agités qui se formaient sur les lieux, faisant semblant tantôt de m'apitoyer, tantôt de m'indigner de l'aventure. Je voulais savoir comment on informerait sur notre exploit et quelle direction prendraient les recherches, le tout afin de vous en faire mon rapport, ainsi que vous me l'aviez prescrit. Des indices nombreux, et qui avaient tous les caractères de l'évidence, avaient fait réunir les soupçons sur un certain Lucius ; et c'était lui qu'on désignait universellement comme ayant dirigé le coup. Cet individu, qui, peu de jours avant, s'était donné à Milon pour homme de bien, à l'aide de fausses lettres de recommandation, avait, disait-on, réussi à s'introduire fort avant dans ses bonnes grâces. On l'avait traité en hôte, admis dans l'intimité de la famille et retenu plusieurs jours ; ce dont le gaillard avait profité pour jouer l'amoureux près de la servante et la séduire, examiner de près les serrures, et s'assurer de la position des cachettes à argent du maître du logis. On citait une particularité significative. La nuit même du vol, ce Lucius avait décampé, et on ne l'avait pas revu. De plus, et sans doute pour assurer sa retraite et se mettre plus tôt hors de la portée des poursuites, il avait emmené un cheval blanc, sa monture ordinaire. On s'était bien saisi de son domestique, qu'il avait laissé au logis ; et, dans l'espoir de quelque révélation, les magistrats l'avaient fait jeter dans les prisons de la ville ; mais le lendemain on avait appliqué à la ques-

tion et torturé cet homme presque jusqu'à la mort, sans tirer de lui aucun aveu. Plusieurs émissaires avaient été dépêchés au pays de Lucius pour rechercher le coupable et le livrer à la justice.

Pendant ce récit, je gémissais au fond de mon âme, en comparant ma condition antérieure à mon abjection présente, le brillant Lucius d'autrefois au pauvre baudet d'aujourd'hui. Je m'avisai alors, pour la première fois, de tout ce qu'il y a de justesse dans cette allégorie des vieux moralistes, la Fortune privée d'yeux. Ne la voit-on pas toujours, en effet, prodiguer ses biens aux méchants et aux indignes ? La raison est-elle jamais consultée dans ses choix ? Et qui visite-t-elle de préférence ? Ceux-là précisément dont, clairvoyante, elle se tiendrait le plus loin. Par elle, enfin, quelle diversité ou plutôt quelle aberration dans les jugements des hommes ! Elle environne le pervers d'une auréole de probité, et met l'innocence même à la merci des bouches les plus coupables. Moi, dont, par un jeu cruel, elle avait fait une bête, un quadrupède, qu'elle avait traité de façon à me rendre un objet de pitié pour les cœurs les plus endurcis, je me voyais pour comble accusé de vol, au préjudice d'un hôte que je chérissais. Que dis-je ? de pis encore, de parricide. Et je ne pouvais me détendre, ni même ouvrir la bouche pour dire : Non.

Il ne me fut pas possible cependant d'acquiescer tout à fait par mon silence à cette accusation horrible, et, dans l'excès de mon irritation, je tâchai de crier : Non, je n'en ai rien fait. Je réussis bien à braire le premier mot à plusieurs reprises ; mais il n'y eut pas moyen, quoi que je fisse, d'articuler le second. J'en restai donc à cette première syllabe bien et dûment vociférée : Non, non. Le tout avec une ouverture désespérée de mâchoire, et un écartement non moins démesuré de mes lèvres pendantes. Mais que sert de gémir en particulier sur chacune de mes disgrâces, quand la Fortune avait bien pu me ravaler à la condition et m'associer au travail de l'animal qui me servait de monture ?

Cependant, au milieu de l'agitation de mon esprit, une pensée prenait toujours le dessus. Le décret des voleurs qui m'immolait aux mânes de la jeune fille me revenait en mémoire, et je regardais piteusement au-dessous de moi, comme si mon pauvre ventre subissait déjà cette fatale grossesse. Cependant le bandit qui venait de débiter tant de calomnies sur mon compte tira mille écus d'or, cachés dans la doublure de ses habits. C'était le produit de contributions levées sur différents voyageurs, et que sa probité, disait-il, lui faisait un devoir de verser à l'épargne commune. Il s'enquit ensuite avec intérêt de la santé de ses camarades. Apprenant qu'un certain nombre d'entre eux, et les plus braves, avaient diversement succombé, tous en gens de cœur, il ouvrit l'avis de laisser momentanément la paix aux grands chemins, et, toute expédition ajournée, de ne s'occuper qu'à remplir les

vides par voie d'enrôlement ou de contrainte, afin de remettre la belliqueuse compagnie sur son ancien pied. Il faut, disait-il, agir sur les récalcitrants par la terreur, sur les hommes de bonne volonté par l'appât des récompenses. Pour combien de gens, esclaves ou pauvres hères, notre condition n'est-elle pas préférable au régime que leur impose le despotisme ou le besoin ? Pour ma part, j'ai déjà fait une recrue. C'est un grand jeune homme taillé en force, et qui sait jouer des mains. Je lui ai remontré, et j'ai fini par l'en convaincre, qu'il se rouillait dans l'oisiveté ; que, jouissant d'une si belle santé, il devait s'empresser d'en tirer parti par quelque honnête occupation ; qu'avec un bras aussi vigoureux on ne tend pas la main pour recevoir l'aumône, mais qu'on s'en sert activement pour amasser des trésors.

Une approbation unanime accueillit ces paroles. On décide l'admission au préalable d'un candidat qui paraît si méritant, et subsidiairement l'adjonction de nouvelles recrues pour compléter la troupe. Mon homme sort un moment et revient, introduisant un jeune gaillard aux proportions vraiment colossales, et avec lequel je crois qu'aucun homme de notre temps ne pourrait entrer en comparaison ; car, sans parler du développement extraordinaire de ses muscles, il passait les assistants de toute la tête : et cependant un poil follet commençait à peine à se dessiner sur sa face. Il n'était qu'à demi vêtu de haillons chamarrés de pièces et de morceaux ; et le tout assez mal cousu semblait tenir à l'étroit l'osseuse charpente de sa vaste poitrine et les massifs contours de ses flancs.

Le candidat étant introduit dans cet équipage : Salut, dit-il, ô vous compagnons du vaillant dieu de la guerre, et, à dater de ce jour, mes fidèles camarades ! Recevez dans vos rangs un homme de courage et d'action, plus empressé à prendre sa part des coups que des dépouilles ; un homme à qui la présence de la mort, si redoutée des autres, ne fait que redonner du cœur. N'allez pas me prendre pour un mendiant, pour un homme de rien, ni juger ce que je vaux par les guenilles que je porte. Tel que vous me voyez, j'ai commandé une troupe des plus intrépides, et mis la Macédoine entière à feu et à sang. En un mot, je suis le fameux Hémus de Thrace, dont le nom seul fait frémir les provinces. Mon père est l'illustre Théron qui m'a nourri de sang humain, et élevé dans les rangs de sa troupe. Il m'a légué sa vaillance, et l'héritage n'a pas dépéri entre mes mains. Mais cette noble association d'antique prouesse, et, avec elle, tout ce que je possédais de fortune, tout cela a péri dans un moment. Dans une attaque nocturne contre un intendant des finances impériales, depuis tombé en disgrâce… Mais il est bon de reprendre les choses d'un peu plus haut.

Il y avait à la cour de César un personnage éminent par ses services, et dont l'empereur faisait personnellement le plus grand cas. Il eut des envieux, et leurs

manœuvres parvinrent à élever contre lui une accusation qui aboutit à l'exil. Son épouse Plotine, femme d'un mérite rare, d'une fidélité exemplaire, et dont l'heureuse fécondité avait grossi sa famille d'un dixième gage de leur union, prit l'héroïque résolution de renoncer aux fastueuses délices de la vie romaine, pour suivre un époux banni et s'associer à son infortune. Elle rasa ses cheveux, prit un habit d'homme, rassembla tout ce qu'elle possédait d'argent monnayé, et le renferma avec ses plus précieux bijoux dans sa ceinture. On la voyait à la tête de l'escorte, intrépide au milieu des armes, partager tous les périls de son mari, et supporter, pour l'amour de lui, les veilles et les fatigues avec une force et une constance au-dessus de son sexe.

Enfin, après avoir surmonté les difficultés sans nombre d'un voyage par terre et les terreurs d'une traversée maritime, ils se dirigeaient sur l'île de Zacinthe, que le fatal décret leur avait assignée pour résidence temporaire. Ils touchaient à Actium au moment où notre troupe, qui, alors, exploitait la Macédoine, battait le pays dans les environs. La nuit était fort avancée, et l'équipage, pour ne pas coucher à bord, s'était établi dans une petite auberge sur le rivage, à proximité du navire. Nous profitâmes de l'occasion pour fondre sur eux ; et, après avoir fait main basse sur ce qu'ils possédaient, nous disparûmes, non sans avoir couru nous-mêmes un grand danger ; car la dame, au premier bruit qu'elle entendit à la porte, se mit à courir dans sa chambre, s'efforçant par des cris répétés de donner l'alarme. Soldats et domestiques, elle appelait chacun par son nom, et réclamait en même temps le secours de tout le voisinage. Par bonheur chacun resta blotti dans son coin, et craignant pour sa peau : autrement nous n'eussions pas effectué impunément notre retraite.

Cependant cette admirable (car il faut dire la vérité), cette incomparable épouse, profitant de l'intérêt excité par sa noble conduite, obtint de l'empereur par ses sollicitations que son mari serait rappelé, et que justice serait faite de notre agression. César, un beau jour, voulut qu'il n'existât plus de bande du brigand Hémus, et la bande fut anéantie. Un grand prince n'a qu'à vouloir. Cernée par une force supérieure, ma troupe fut accablée et taillée en pièces. Seul j'échappai aux gouffres de l'Érèbe, et voici par quel moyen. Je m'affublai d'une robe de femme à grand ramage, à plis flottants ; et, coiffé d'un chapeau d'étoffe, les pieds passés dans des mules blanches et fines, comme en portent les femmes, je me juchai sur un âne qui portait des gerbes d'orge, et, grâce à mon accoutrement féminin, je passai sans encombre au beau milieu des ennemis. On me prit pour la femme de quelque ânier, et les rangs s'ouvrirent pour me faire place. Vous saurez que mes joues, alors imberbes, conservaient encore l'éclat et le poli du teint d'un enfant.

Malgré cet échec, on ne dira pas que j'aie dérogé à la gloire de ma famille, ou manqué à ma propre réputation. Bien que sous le couteau de l'ennemi pour ainsi dire, et peu rassuré par un tel voisinage, j'ai su, à la faveur de mon déguisement, exploiter mainte ferme, et me ramasser une escarcelle de voyage, comme vous le voyez, assez rondelette. Déboutonnant alors ses guenilles, il fait briller à leurs yeux une somme de deux mille pièces d'or. Voici, dit-il, ma bienvenue, ou, si vous aimez mieux, ma dot. Je vous en fais hommage ; et, si vous me voulez pour chef, je m'offre à vous de bon cœur. Laissez-moi faire, et je ne serai pas longtemps à changer en or chaque pierre de ce logis.

On ne fut pas longtemps à l'élire : un suffrage unanime lui décerna le commandement. On apporta des habits un peu plus propres, dont on l'invita à se revêtir. Débarrassé de sa souquenille qui cachait tant de richesses, le nouveau chef en costume donne à tous l'accolade, et, prenant place sur un lit plus élevé que le reste, inaugure son installation par un festin largement arrosé.

On causa beaucoup de la tentative d'évasion de la jeune fille, et le chef apprit quel monstrueux supplice nous était réservé. Il demanda alors en quel lieu on gardait la prisonnière, s'y fit conduire ; et quand il l'eut vue chargée de chaînes, sa figure prit une expression marquée de mécontentement. Je ne veux pas, dit-il à son retour, m'interposer brutalement et à l'étourdie pour empêcher l'exécution de votre décret : cependant ma conscience me reprocherait de ne pas vous faire entendre ce que je crois être une vérité utile. Avant tout, soyez persuadés que ma sollicitude seule pour vos intérêts me fait ouvrir la bouche. Vous serez, d'ailleurs, les maîtres d'en revenir plus tard à votre âne ; mais moi, je pense que des voleurs qui savent leur métier songent au profit avant tout, même avant la vengeance ; il en coûte souvent de s'y livrer. Quand vous aurez donné à cette jeune fille un âne pour tombeau, vous aurez satisfait votre haine eu pure perte. Mon avis est donc qu'il faut mener notre prisonnière à quelque ville, et l'y vendre bel et bien. Fille à cet âge est de bonne défaite. J'ai moi-même parmi les agents de ce négoce telle vieille connaissance qui, si je ne me trompe, achèterait à très haut prix, pour la louer aux amateurs, une poulette de si bonne couvée. Une fois mise en cage, il faudra bien qu'elle renonce à prendre son vol de nouveau ; et, dans le métier qu'elle fera, votre juste colère trouvera satisfaction. Voilà, suivant ma manière de voir, le parti le plus utile ; mais à vous le droit de juger dans vos affaires et de disposer de ce qui vous appartient. C'est ainsi qu'en se constituant l'avocat fiscal des voleurs, ce digne homme plaidait notre cause, et sauvait du même coup fille et baudet.

Longue fut la délibération ; et moi je languissais et mourais à petit feu, attendant l'issue du débat. Enfin le conseil se range à l'avis du nouveau venu. Sur-le-

champ on débarrasse la captive de ses liens ; mais celle-ci, au premier coup d'œil jeté sur le jeune chef, et à la simple mention d'agents et de lieux de prostitution, se laissa aller aux plus vives démonstrations d'allégresse ; et moi d'en tirer un texte d'accusation contre son sexe en général : Eh quoi ! une jeune fille, naguère inconsolable de la perte d'un chaste amour, d'un hymen légitime, montrer ce scandaleux transport au seul nom du vice et de ses immondes repaires ! Et toute l'espèce féminine en masse de passer sur la sellette, devant un juge à longues oreilles.

Le jeune homme reprit alors la parole : Allons, dit-il, offrir un sacrifice au dieu Mars ; demandons-lui la vente de la jeune fille ainsi que des recrues ; mais, à ce que je puis voir, nous n'avons pas ici une seule bête à sacrifier, ni même assez de vin pour en boire à discrétion : confiez-moi dix de nos hommes ; il ne m'en faut pas plus pour tomber sur la première bourgade que je rencontrerai, et je vous rapporte de quoi faire un repas de Saliens. Les voilà bientôt en campagne, tandis que le reste allume au logis un vaste brasier, et construit en gazon un autel au dieu de la guerre. L'expédition ne tarda pas à revenir avec une charge d'outres pleines de vin, et chassant en avant un troupeau de bétail. On choisit un bouc, le plus vieux et le plus barbu qu'on put trouver, et on l'immole à Mars bon Guide et bon Compagnon.

Un copieux festin s'apprête : Vous allez voir, dit alors l'étranger, si je ne sais être votre chef qu'en fait d'expéditions et de capture, et si j'y vas de main morte quand il s'agit de vos plaisirs. Voilà mon homme aussitôt à la besogne, et qui la dépêche avec une aisance merveilleuse : en moins de rien on voit le sol balayé et jonché, les mets rôtis ou fricassés de main de maître, dressés avec goût et servis à point ; mais surtout il a soin de multiplier les rasades et d'abreuver son monde largement. Tout en allant et venant, sous prétexte de vaquer au service, il visitait fréquemment la jeune fille, et lui glissait à la dérobée quelque bribe de festin ; ou, d'un œil brillant de plaisir, il lui offrait à boire dans une coupe où ses lèvres avaient d'abord trempé. Toutes ces prévenances étaient accueillies d'un air passionné. Une bouche caressante allait au-devant du baiser qui lui était destiné, et le rendait avec usure. Ces privautés me déplaisaient fort. Ah ! jeune fille, disais-je, as-tu donc oublié la foi promise et cette ardeur mutuelle ! À ce mari que je ne connais point, mais qu'ont choisi tes parents, peux-tu préférer un coureur de grands chemins, un coupe-jarrets ? Quoi ! sans remords, foulant aux pieds tout sentiment, tu te prostitues ainsi de gaieté de cœur au milieu des lances et des épées ? Et si le reste de la troupe avait le moindre soupçon de votre intelligence… ? derechef on aurait recours au pauvre âne, au risque de ce qui peut lui en revenir. Ah ! c'est trop se jouer de ma peau.

Tandis qu'un sentiment d'indignation m'entraînait ainsi aux suppositions les plus injustes, quelques demi-mots, faciles à interpréter pour un âne aussi intel-

ligent, m'eurent bientôt mis au fait. Je compris que le prétendu brigand Hémus n'était autre que Tlépolème, le propre fiancé de la jeune fille. En effet, de parole en parole, il finit par lui dire assez haut, sans plus s'inquiéter de ma présence que si j'eusse été défunt : Courage ! ma bien aimée Charité ! tes ennemis sous peu vont être en ton pouvoir. Et il revenait toujours plus pressant vers ses convives, leur versant le vin coup sur coup, sans y mêler une goutte d'eau, et après l'avoir fait tiédir. Déjà la tête leur tourne ; lui, toujours sur la réserve, ne cesse d'arroser leur ivresse. À vrai dire, j'eus quelque soupçon qu'il mêlait quelque drogue somnifère à la liqueur dont il les abreuvait.

Àla fin, depuis le premier jusqu'au dernier, tous gisaient ivres-morts à la disposition de qui voudrait s'en défaire. Alors, sans la moindre peine, mon homme se mit à les garrotter étroitement l'un après l'autre. Et quand ils furent tous accommodés à sa fantaisie, il plaça sa maîtresse sur mon dos, et prit avec elle le chemin de la ville où ils demeuraient. À notre approche, toute la population se porta au dehors, pour jouir de ce spectacle impatiemment attendu. Parents, alliés, clients, valets, serviteurs, se précipitaient à l'envi. Le contentement est dans tous les yeux, la joie dans tous les cœurs. Le cortège était de tout sexe, de tout âge ; mais quelle vue aussi ! le triomphe d'une vierge par le secours d'un âne. Moi aussi je voulus, à ma manière, contribuer à la représentation, et bien constater la part que j'y prenais. Je dressai l'oreille, dilatai mes naseaux, et me mis à braire intrépidement, d'un ton à rivaliser avec le tonnerre.

Voilà la jeune fille rendue à ses foyers et aux caresses des auteurs de ses jours. Tlépolème aussitôt me fait tourner bride, avec grand renfort de bêtes de somme et suivi d'une multitude de ses concitoyens. Je ne demandais pas mieux. Pour un curieux quelle occasion ! on allait mettre la main sur tous ces brigands. Nous retrouvons nos captifs, dont les mouvements étaient enchaînés par l'ivresse plus encore que par les liens. La caverne fut fouillée et vidée de tout ce qu'elle contenait ; on nous chargea d'or, d'argent et d'objets précieux. Quant aux voleurs, ils furent les uns roulés, tout garrottés, jusqu'au bord des précipices voisins, dont on leur fit faire le saut ; les autres, décapités sur place avec leurs propres épées.

Après cette exécution, nous reprîmes en triomphe le chemin de la ville. On déposa au trésor public les richesses reprises, et l'hymen mit Tlépolème en possession légitime de sa conquête. De ce jour, la jeune mariée ne m'appela plus que son sauveur, et ne cessa de montrer la sollicitude la plus tendre pour mon bien-être. Le jour même de ses noces, ce fut elle qui fit remplir d'orge mon râtelier ; par son ordre on me donna en foin la ration d'un chameau de Bactriane. Mais que je maudissais de grand cœur cette Photis de ne m'avoir pas changé en chien plutôt qu'en

âne, en voyant la gent canine du logis, moitié rapine, moitié largesse, s'empiffrer des reliefs d'un somptueux dîner !

La jeune épouse n'eut pas plutôt donné une première nuit à l'amour, que sa reconnaissance ne laissa plus de repos ni à mari, ni à parents, qu'elle n'eut obtenu la promesse pour moi du traitement le plus honorable. Un conseil d'amis fut convoqué, et gravement délibéra sur un moyen de me récompenser dignement. On fit la motion de me tenir clos, sans rien faire, et de m'engraisser d'orge choisie, de vesce et de féveroles ; mais un autre opinant fit prévaloir son avis. Il voulait qu'on me laissât la liberté ; que je pusse courir et folâtrer dans les prairies avec les chevaux ; la monte des cavales par un étalon comme moi devant donner pour produit à mes maîtres une race généreuse de mulets.

En conséquence, l'intendant du haras fut mandé, et l'on me remit à ses soins, avec recommandation. La joie me faisait courir en avant. Plus de fardeaux, plus de corvées ; la liberté m'était rendue. Le printemps commençait. Au milieu des prés fleuris, je ne pouvais manquer de rencontrer quelque rose. Je faisais en outre cette réflexion : si l'âne est l'objet de tant de gratitude, que ne fera-t-on pas pour l'homme, quand il aura repris sa véritable figure ?

Mais une fois que cet agent m'eut emmené loin de la ville, il ne fut plus question pour moi de délices, ni même de liberté. Sa femme, la plus avare, la plus méchante des créatures, débuta par me mettre sous le joug pour servir de moteur à un moulin. Me fustigeant sans relâche avec une branche encore garnie de ses feuilles, elle fabriquait aux dépens de ma peau le pain de sa famille et le sien. Et c'était peu de fournir par mes sueurs à sa subsistance, il me fallait moudre encore pour les voisins, dont elle recevait le blé moyennant salaire. Et après tout ce labeur, je ne pouvais (pauvre animal !) compter même sur la pitance de droit : ma portion d'orge passait avec le reste du grain sous la meule ; et quand, toujours tournant, je m'étais bien fatigué à la moudre et bluter, la voleuse vendait le tout en détail aux paysans du voisinage. Seulement, après m'avoir imposé cette pénible occupation toute une journée, vers le soir elle me gratifiait d'une mesure de son, non criblé, plein d'ordures et de pierres, et qui me restait au gosier.

Telles étaient les misères de ma condition, quand l'impitoyable Fortune me fit changer de supplice, sans doute afin que la mesure fût comble, et que je fusse, comme on dit, glorifié au dehors comme au dedans. À la fin, le brave intendant s'avisa, quoique un peu tard, d'exécuter l'ordre de ses maîtres, et me donna la clef des champs au milieu du haras. Voilà maître baudet libre enfin ; j'en trépignais d'aise, et déjà je faisais mon choix des croupes les plus à mon gré parmi les cavales ; mais ce doux commencement faillit encore aboutir à une dernière catas-

trophe. Tous ces étalons bien repus et engraissés pour les luttes de Vénus étaient de terribles rivaux dans mes amours. Quel âne eût été de force à lutter contre eux ? Les voilà qui s'avisent d'être jaloux, ne veulent pas souffrir de mésalliance adultère, et, au mépris des lois de Jupiter Hospitalier, s'acharnent avec fureur sur l'intrus usurpateur de leurs droits.

L'un, élevant son large poitrail, droit de tête et roide d'encolure, me martèle avec ses pieds de devant ; l'autre, tournant une croupe musculeuse et charnue, escarmouche de ses ruades contre moi ; un autre, avec ce hennissement qui n'annonce rien de bon, accourt l'oreille couchée, et, montrant deux rangs de dents blanches et formidables, m'en déchire tout le corps impitoyablement. Je me rappelai alors certain roi de Thrace dont j'avais lu l'histoire, et qui livrait ses hôtes à la rage dévorante de ses coursiers furieux. Singulière économie chez ce despote, qui repaissant ses chevaux de chair humaine, trouvait là le moyen de ménager son orge ! Ainsi meurtri et lacéré par les assauts de ces maudits quadrupèdes, j'en étais à regretter le manège tournant du moulin.

Mais la Fortune, qui ne se lassait pas de me persécuter, me suscita un bien autre fléau. Il y avait du bois à aller chercher sur une montagne. On m'employa à ce transport, en me donnant pour conducteur un jeune garçon, le pire garnement de la terre. C'était peu d'avoir à gravir péniblement jusqu'au sommet la plus rude des côtes, d'user jusqu'au vif la corne de mes pieds sur les souches et les cailloux dont ma route était hérissée ; il me fallait encore essuyer une grêle incessante de coups de bâton dont le drôle me labourait l'échine, et dont je ressentais la douleur jusqu'à la moelle des os. Il avait la méchanceté d'adresser les siens constamment à la cuisse droite ; si bien que, frappant toujours à la même place, il avait fini par entamer le cuir. Puis le mal était devenu d'écorchure plaie, de plaie trou, et de trou fenêtre. Et cependant le bourreau ne cessait de frapper sur la déchirure toute saignante. Ajoutez qu'il exagérait ma charge à faire croire que cette masse de fagots était destinée non pas à un âne, mais à un éléphant. Un excès de poids d'un côté faisait-il pencher la charge ? au lieu de la diminuer de ce qui menaçait ruine et de me soulager d'autant, ou de faire passer du moins quelque morceau de l'autre côté, il ajoutait des pierres pour rétablir l'équilibre. Ce n'est pas tout : après m'avoir si impitoyablement écrasé sous le faix, s'il arrivait que nous eussions un cours d'eau à traverser, l'enfant soigneux n'avait garde de mouiller ses guêtres ; il se campait sur mes reins de plein saut. Faible addition, me direz-vous, eu égard à l'énormité de la charge. Oui ; mais si, rencontrant à l'autre bord une rampe tant soit peu roide, ou rendue glissante par le limon, je venais à m'abattre en essayant vainement de la franchir avec mon fardeau, croyez-vous que mon excellent guide prît la peine de me relever la tête avec la bride, de me soulever par la queue, ou enfin de soulager mon dos,

pour m'aider à me remettre sur pieds ? Non ; je n'avais aucun secours à attendre ; mais armé d'un énorme bâton, il me rondinait de tête en queue, en commençant par les oreilles, tant et si bien qu'aucun cordial ne m'eût plus vite ranimé.

Voici encore un de ses tours. Il se procura un jour des épines très piquantes à pointes vénéneuses, qu'il tortilla en faisceau en forme de boule ; et il m'attacha à la queue cet appendice aiguillonnant, que chaque pas mettait en mouvement pour mon supplice. Le mécanisme était à double fin ; car dès que je prenais ma course pour échapper à mon persécuteur, cette allure accélérée redoublait l'énergie des piqûres, et dès que je m'arrêtais pour faire trêve à mon tourment, le bâton me forçait à reprendre ma course. En somme, ce petit scélérat n'avait d'autre idée que de me faire périr de façon ou d'autre. Il me le jura plus d'une fois, et, dans une circonstance, sa détestable malice alla encore plus loin.

Un jour où la persécution avait triomphé de ma patience, je lui détachai une ruade des plus vigoureuses Or, voici de quelle vengeance il alla s'aviser : il me met sur le dos un fort paquet d'étoupes, solidement assujetti avec des ficelles, et me chasse devant lui ; puis il entre dans la première ferme, y dérobe un charbon, qu'il fourre tout allumé au milieu de ma charge. Le feu couve quelque temps dans ce foyer combustible, et bientôt la flamme éclate, et m'enveloppe tout entier du plus formidable incendie. Où fuir ? quelle chance de salut ? Avec un tel ennemi à ses trousses, a-t-on le temps de la réflexion ? Dans cette extrémité extrémité toutefois, la Fortune daigna me sourire. Peut-être avait-elle pour moi d'autres épreuves en réserve : du moins m'enleva-t-elle cette fois à une mort imminente et calculée de sang-froid. Il avait plu la veille dans les environs, et il s'y était formé une mare fangeuse La voir, y courir, m'y plonger tout entier, fut l'affaire d'un moment. Cette immersion éteignit le feu et me délivra de ma charge, aussi bien que d'un affreux trépas.

Mais, ô l'effronté petit monstre ! n'alla-t-il pas tourner son méfait contre moi ? Il jura ses grands dieux, à ses camarades de service, que, passant près d'un feu que des voisins avaient allumé, je m'étais volontairement laissé choir, de manière à mettre ma charge en contact avec les charbons. Puis, éclatant de rire à mon nez, il ajouta : On est bien bon de nourrir chez soi un pareil boute-feu !

Quelques jours ne se passèrent pas sans qu'il ourdît contre moi une machination bien autrement perfide. Il vendit le bois que je portais à la première chaumière qu'il rencontra, et, me ramenant à vide, il se met à crier, à qui veut l'entendre, qu'il ne peut plus venir à bout d'un aussi méchant animal, et qu'il renonce à un métier comme celui de me conduire. Or, voici quel tour il donnait à son accusation. Vous voyez cette bête paresseuse, cette lâche bourrique ; je ne parle pas de tous les tours

qu'il me joue à moi directement, mais apprenez un peu à quels dangers il m'expose. D'aussi loin qu'il aperçoit femme bien tournée, fillette en âge ou jeune garçon, zeste ! la charge est de côté, et quelquefois le bât. Et voilà ce galant de nouvelle façon qui s'attaque tout en rut à des créatures humaines, qui les renverse, et qui, la gueule béante, essaye sur leurs personnes d'étranges et monstrueuses voluptés. Il vous prend une femme à revers, et brutalement la sollicite en dépit de Vénus. Ce grotesque museau veut parodier les baisers ; il barbouille, il blesse avec ses grandes dents. Les querelles vont nous pleuvoir, et peut être de bons procès. Qui sait ? quelque action criminelle peut-être. Tout à l'heure une jeune dame passait. En un clin d'œil mon furieux jette son bois à bas, et le disperse de tous côtés. Il se rue sur la pauvre femme, la roule dans la boue, et veut, amant discret, lui monter sur le corps en pleine rue. Par bonheur quelques passants, accourus aux pleurs et aux cris de la victime, l'ont arrachée aux étreintes du monstre ; sans quoi, c'était fait de la malheureuse, elle était étouffée, écartelée, elle périssait d'une mort affreuse, et nous restions sous le poids d'une affaire capitale.

Cette insigne calomnie, assaisonnée d'autres propos du même genre que mon pudique silence rendait plus accablants, excita au plus haut degré l'animadversion de ces bonnes gens contre moi. L'un d'eux finit par s'écrier : Qu'est-ce à dire ? aurons-nous ici un mari de toutes nos femmes ? un adultère banal ? Qu'on l'immole bien vite, en expiation de ses monstrueuses amours. Allons, mon garçon, coupe-lui le cou sur-le-champ, jette ses entrailles aux chiens ; le reste de sa chair servira à nourrir nos ouvriers. Quant à sa peau, nous la rapporterons à nos maîtres. Nous saurons bien mettre sa mort sur le compte des loups.

Aussitôt mon pernicieux accusateur, ravi d'être l'exécuteur de la sentence, fait ses dispositions d'un air de triomphe insultant. Il n'a pas oublié cette ruade, hélas ! de trop peu d'effet, et il se presse déjà de donner le fil à son couteau, en l'aiguisant sur la pierre : mais un membre de la rustique assemblée prend alors la parole : Il y aurait conscience, dit-il, de mettre à mort un si bel âne et de nous priver de ses services, pour quelques escapades amoureuses. Pourquoi ne pas le châtrer de préférence ? Le tempérament cesserait alors de lui parler si haut, et dès lors plus de ces fâcheuses conséquences ; ajoutez qu'il y gagnera d'encolure. En chaleur, l'âne est plus mou, et le cheval plus fringant. J'en ai vu plus d'un devenir tout à fait rétif et intraitable. Eh bien ! en un tour de main on vous le rendait habile aux transports à dos, et docile à toute espèce de service. À moins de résolution contraire de votre part, je me charge de l'opération. Laissez-moi seulement le temps de faire un tour à la foire voisine ; je reviens chez moi reprendre mes instruments, je vous taille ensuite cet incommode amoureux quelque part entre les cuisses, et vous le rends doux comme un agneau.

Cette proposition m'arrachait au royaume de l'Orcus, mais pour me faire subir le plus dur des traitements ; et je me lamentais de périr dans la plus noble partie de moi-même. Déjà je cherchais quelque moyen de destruction, la faim ou quelque précipice. C'était encore mourir ; mais du moins c'était mourir entier. Pendant que je délibérais sur le choix d'un trépas, mon bourreau d'enfant vint me prendre pour notre voyage quotidien à la montagne. Là, m'ayant attaché à la branche pendante d'un gros chêne, il se met, quelques pas en avant, à tailler avec sa hache le bois qu'il devait rapporter, quand d'une caverne voisine s'allonge soudain une formidable tête d'ours. Je n'eus pas plutôt vu l'animal s'avancer d'un pas lent, qu'épouvanté de cette apparition, je me rejette de tout mon poids sur mes jarrets de derrière, et romps, en me cabrant, la courroie qui me retenait. Alors je me mets à détaler ventre à terre, galopant, culbutant à travers les pentes les plus rapides. Je fus bien vite en bas de la montée, également empressé d'échapper aux griffes de l'ours et à celles de l'enfant, qui ne valait pas mieux.

Un passant qui me vit sans maître s'empara de moi, et, m'ayant enfourché lestement, me fit prendre à coups de bâton un chemin de traverse qui m'était inconnu. Je n'avais garde toutefois de mettre obstacle à sa marche, car elle m'éloignait du lieu fatal où devait se consommer le sacrifice de ma masculinité. Du reste, je n'étais pas grandement sensible aux coups de mon nouveau propriétaire, tant j'avais su faire connaissance avec le bâton ; mais l'acharnement de la Fortune fit tourner tout à coup cette chance d'évasion si favorable : elle me gardait encore un de ses tours.

Les pâtres du logis avaient perdu une génisse, et couraient la campagne en tous sens pour la retrouver. Le hasard fit que nous nous rencontrâmes face à face. Ils m'eurent bientôt reconnu et, saisissant mon licou, ils s'efforcent de m'emmener. Mon cavalier, hardi et vigoureux compagnon, leur opposait une vive résistance, tout en prenant ciel et terre à témoin. D'où vient cette agression ? pourquoi cette violence ? Qu'est-ce à dire ? répondaient mes gens ; attends, nous allons te faire des politesses, quand nous te surprenons volant notre âne. Tu ferais mieux de nous dire ce que tu as fait de l'enfant qui le conduisait, et que tu as tué sans doute et caché quelque part. Et là-dessus, après l'avoir désarçonné, ils le renversent, et l'accablent de coups de pied et de poing. Le malheureux, tout meurtri, jurait ses grands dieux qu'il n'avait vu âme qui vive, et que, trouvant l'âne sans cavalier et sans guide, il l'avait arrêté dans sa course, uniquement pour le rendre à qui de droit, dans l'espoir d'une récompense. Plût aux dieux, s'écria-t-il, que cet âne, que je me serais bien passé de rencontrer, eût lui-même le don de la parole ! il attesterait mon innocence, et vous auriez regret du traitement que vous me faites essuyer.

Mais il eut beau protester, ces brutaux lui mirent une corde au cou et nous ramenèrent ensemble vers cette montagne boisée où l'enfant avait coutume d'aller chercher des fagots. Du reste, les recherches qu'on fit de sa personne n'aboutirent qu'à retrouver pièce à pièce les lambeaux dispersés de son corps. Pour moi, il était hors de doute que c'étaient les dents de l'ours qui avaient fait cette besogne, et j'aurais dit ce que j'en savais, si parler m'eût été possible ; mais je me félicitai intérieurement (c'était tout ce que je pouvais faire) de ce que, bien qu'un peu tard, l'heure de la vengeance eût enfin sonné.

Quand les divers lambeaux du cadavre eurent été réunis et rajustés à grand-peine, on l'enterra sur les lieux mêmes. Pour mon Bellérophon, voleur convaincu, meurtrier présumé, il fut conduit au logis garrotté de la bonne manière. Leur intention était de le livrer le lendemain aux magistrats, qui sauraient bien, disaient-ils, en obtenir raison.

Cependant le père et la mère du jeune garçon en étaient à sangloter, à se lamenter, quand, fidèle à sa promesse, arrive l'homme à l'opération, insistant pour qu'il y fût procédé sans plus attendre ; mais l'un d'eux lui dit : Nous avons aujourd'hui bien autre chose qui nous occupe. Demain, soit ; que l'on coupe à cet âne maudit les génitoires, et la tête par-dessus le marché : nous ne demandons pas mieux, et chacun ici vous prêtera la main.

Mon supplice fut donc ainsi renvoyé au lendemain, et j'en adressai des actions de grâces à l'honnête garçon, qui, du moins par sa mort, retardait, ne fût-ce que d'un jour, ma dissection. Mais on ne me laissa pas même jouir en paix de ce court ajournement ; car la mère au désespoir du funeste trépas de son fils, la mère gémissante et éplorée, vêtue de deuil et arrachant à deux mains ses cheveux blancs couverts de cendre, se précipite vers mon écurie, et, se meurtrissant le sein avec violence, elle m'apostrophe en ces mots : Ce glouton se dorlote ici dans sa litière ; le voilà qui s'empiffre à pleine mangeoire, et jusqu'à en crever. Il se soucie, bien de ma misère et de la catastrophe de son jeune maître ! Sans doute il compte sur mes infirmités, sur ma vieillesse, pour échapper au châtiment qui lui est dû. On dirait à le voir que c'est l'innocence même ; c'est tout simple : le crime compte toujours sur l'impunité, en dépit de la conscience ; mais, au nom de tous les dieux, exécrable bête, à quel niais feras-tu croire que tu ne sois pour rien dans cette horrible catastrophe ? Ne pouvais-tu protéger ce malheureux enfant par tes ruades ? écarter l'ennemi par tes morsures ? Toi, si prompt à lever la croupe contre lui, que ne te montrais-tu aussi dispos pour te défendre ? Du moins pouvais-tu le prendre sur ton dos, et l'enlever à des mains sanguinaires. Tu n'aurais pas fui seul, en désertant ton compagnon, ton guide, ton maître. Ne sais-tu pas bien que qui dénie son secours à

un mourant, outrage la morale et encourt la vindicte publique ? Infâme assassin, tu n'auras pas longtemps à te réjouir de mon malheur ; tu vas sentir quelle force peut donner la nature au bras d'une mère au désespoir.

Elle dit ; et, dénouant sa ceinture, elle m'attache les pieds deux à deux, en serrant de toutes ses forces, afin de paralyser en moi la résistance. Puis saisissant la barre qui fermait l'étable, elle m'en frappe à coups redoublés, jusqu'à ce que ses forces la trahissent et que l'instrument du supplice échappe à ses mains par son propre poids. Déplorant alors la faiblesse de son bras qui se lasse si vite, elle court à son foyer, en rapporte un tison ardent qu'elle me fourre entre les cuisses. J'eus recours alors au seul moyen de défense qui me restât. Je dardai au visage et aux yeux de cette mégère certaine déjection liquide qui la mit en fuite, aveuglée et presque asphyxiée. Il était temps. Sans cette ressource extrême, je périssais, Méléagre baudet, victime de cette nouvelle Althée.

VIII

Le lendemain, au chant du coq, arriva de la ville un jeune homme qui me parut être au service de Charité, ma jeune compagne d'infortune dans la caverne des voleurs. Sa maîtresse était morte, et d'étranges malheurs étaient venus fondre sur cette maison. Voici en quels termes il en fit le récit au coin du feu, devant un cercle de ses camarades. Palefreniers, bouviers et pâtres, leur dit-il, l'infortunée Charité n'est plus : sa fin a été tragique, mais elle n'est pas descendue seule chez les Mânes. Afin de me faire mieux comprendre, je vais remonter à l'origine des faits : pour un plus habile et doué du talent d'écrire, il y aurait un livre à faire de l'aventure que je vais vous conter.

Il y avait à la ville un jeune homme de très bonne famille, d'un rang distingué, et jouissant d'une fortune considérable ; mais gâté par la fréquentation des tavernes, le commerce des filles de joie et l'usage immodéré du vin. Conduit par ces déplorables habitudes à faire société avec des voleurs, il avait pris part à leurs actes de violence, jusqu'à tremper ses mains dans le sang ; on le nommait Thrasylle. Tel était le caractère de l'homme ; sa réputation était à l'avenant. À l'époque où Charité était devenue nubile, il fut des premiers à prétendre à sa main, et il montra dans sa poursuite une ardeur extrême ; mais, bien qu'il éclipsât tous ses rivaux par ses avantages, et qu'il eût cherché par de riches cadeaux à se faire bien venir des parents, on s'effraya de ses mœurs, et il essuya l'affront d'un refus : notre jeune maîtresse passa dans les bras du vertueux Tlépolème ; mais la passion de Thrasylle ne

fit que s'accroître par la préférence accordée à un autre, et le dépit de se voir éconduit lui inspira la pensée d'un crime.

Son plan fut médité de longue main ; mais il lui fallait un prétexte pour reparaître dans la famille. L'occasion s'en présenta le jour où la jeune fille, grâce à l'adresse et au courage de son fiancé, se vit tirée des mains des brigands. Thrasylle vint se mêler à la foule joyeuse, s'y fit remarquer par l'empressement de ses félicitations ; il complimenta les heureux époux sur leur délivrance, et leur tira l'horoscope d'une longue lignée. Par honneur pour sa noble maison, on le mit au premier rang des personnes qui étaient reçues chez nous : le traître sut dissimuler ses affreux desseins, et jouer à merveille le personnage d'ami dévoué.

Il multiplia ses visites, prit part à leurs entretiens, à leurs plaisirs, et même à leurs repas. De jour en jour l'intimité devenait plus étroite. C'était en aveugle se précipiter dans l'abîme. Que voulez-vous ? telle est la flamme de l'amour. Au premier abord ce n'est qu'une douce chaleur dont la sensation est délicieuse ; mais à la longue le feu devient fournaise, et son ardeur dévorante consume l'homme tout entier.

Thrasylle chercha longtemps l'occasion d'un tête-à-tête ; mais une armée de surveillants excluait de plus en plus toute chance de commerce adultère. Pouvait-il lutter avec succès contre une affection récente, et qui chaque jour prenait de nouvelles forces ? D'ailleurs, eût-il trouvé Charité aussi disposée qu'elle l'était peu à frauder le devoir conjugal, l'inexpérience de la jeune femme eût suffi pour lui faire obstacle. Thrasylle voit bien qu'il se perd ; mais la fatalité le pousse, en dépit de lui-même, à se prendre à l'impossible. La difficulté dont l'amour s'effraye d'abord, si la passion va croissant, bientôt semblera peu de chose. Or, écoutez de toutes vos oreilles ; vous allez savoir à quels excès l'emporta cette délirante frénésie.

Tlépolème un jour mena Thrasylle avec lui chasser la bête fauve, c'est-à-dire le chevreuil bête fauve très innocente ; Charité ne permettait pas à son mari de courir aucun gibier à cornes ou armé de dents. Les chasseurs arrivent à un tertre boisé, où l'épaisseur du fourré formait rideau devant eux. On découple alors les chiens, tous de bonne race, pour relancer la bête dans son fort. La meute bien dressée se montre intelligente à se partager les quartiers, à fermer toute issue. Elle ne faisait entendre d'abord qu'un grognement sourd. Au signal donné, l'air retentit de ses aboiements sauvages : quel gibier va se lever ? un chevreuil ? un daim timide ? une biche, la plus douce des bêtes ? Non, mais bien un sanglier énorme, que jamais chasseur n'avait lancé, masse de chair formidable, au cuir souillé et hérissé, dont les soies se dressent sur son dos en forme d'arête. Le monstre part, écumant de rage, faisant claquer ses redoutables dents ; l'œil en feu, terrible et prompt comme la foudre. A

droite, à gauche, il éventre à coups de boutoir les chiens assez hardis pour le joindre, culbute du premier choc nos toiles impuissantes, et pousse au loin une percée. Nous restâmes terrifiés ; nous n'avions, tous tant que nous étions, vu que des chasses innocentes, et nul de nous n'avait arme ni défense quelconque. Aussi ce fut à qui se blottirait dans le taillis, ou grimperait au haut des arbres.

Le sort servait Thrasylle à souhait. Il pouvait enfin prendre son homme au piège. Voici quel insidieux langage il tint à Tlépolème : Quelle peur nous a saisis ? Allons-nous aussi nous jeter à plat ventre, à l'exemple de cette canaille ? Laisserons-nous en vraies femmelettes une si belle proie s'échapper de nos mains ? Montons à cheval, suivons la trace. Armez-vous d'un épieu ; je prends une lance. Sans plus tarder, les voilà en selle, et suivant l'animal de tout le train de leur monture. Celui-ci, fidèle à son instinct de férocité, tourne et fait tête ; il semble par le mouvement de ses défenses interroger quel ennemi il assaillira d'abord. Tlépolème le premier enfonce son arme dans le dos du monstre ; mais Thrasylle, laissant le sanglier de côté, dirige son coup sur le cheval de son ami, et lui coupe les jarrets de derrière. Le coursier ploie sur ses cuisses en perdant tout son sang, se renverse en arrière, et, malgré lui, désarçonne son cavalier. Le sanglier furieux se rue sur son ennemi abattu, déchire ses vêtements, et l'atteint lui-même d'une blessure profonde au moment où il essaye de se relever. L'excellent ami n'éprouve aucun remords à cette vue sa rage féroce ne sera pas satisfaite à si bon marché. Tandis que le blessé, appelant son compagnon au secours, s'efforce d'étancher ses larges plaies, le traître lui traverse la cuisse droite de sa lance, d'autant plus résolument qu'il compte mettre les coups de sa main sur le compte des dents du sanglier. En attendant, il achève sans peine l'animal.

Ainsi expira notre jeune maître. Nous osons enfin quitter nos retraites, et nous accourons, la mort dans le cœur. Le perfide, au comble de ses vœux et débarrassé d'un rival, dissimule cependant son triomphe. Il compose ses traits, joue le désespoir ; il embrasse le cadavre, triste ouvrage de ses mains, et enfin n'omet aucun des signes d'une profonde douleur, aux larmes près qui ne voulurent pas couler. Il réussit, par ses grimaces, à singer assez bien notre deuil, hélas ! trop réel, et à rejeter sur le sanglier le crime du chasseur.

Le forfait à peine accompli, déjà la Renommée est en marche. Elle frappe d'abord à la maison de Tlépolème, et arrive aux oreilles de sa veuve infortunée. Charité, à cette nouvelle, dont rien pour elle ne peut égaler l'horreur, tombe dans un désespoir frénétique. Comme une bacchante en délire, elle s'élance éperdue sur la place publique, traverse la foule agitée, court au milieu des champs, remplissant l'air de plaintes et de cris inarticulés. Une foule immense la suit, se grossissant de

tous ceux qu'elle rencontre. C'est toute la cité qui s'ébranle et qui veut voir. On rapportait le cadavre. Charité le voit ; elle accourt, et tombe sans mouvement sur le corps de son époux, exhalant, peu s'en faut, l'âme qu'elle lui avait dévouée. On la relève, non sans effort, et, malgré elle, on la rend à la vie.

Le convoi funèbre, escorté de tout un peuple, s'achemine vers la sépulture. Thrasylle poussait des cris lamentables. Les larmes qu'il n'avait pu commander à la première explosion de sa feinte douleur coulaient alors par l'excès de sa joie. Pour rendre la comédie complète, tantôt il prononçait le nom du défunt d'une voix lugubre, l'appelant son ami, son compagnon, son frère ; tantôt il s'emparait des mains de Charité qui se meurtrissait le sein. Il cherchait à apaiser sa douleur, à calmer ses cris, prenait les inflexions les plus caressantes, pour opposer à cette poignante affliction tous les exemples d'infortune qui lui revenaient à la mémoire. Sous ce masque d'officieuse pitié, il tâchait de s'insinuer dans le cœur de la veuve, et ces soins dangereux exaltaient de plus en plus son odieuse passion.

Les devoirs funèbres accomplis, la jeune femme ne songe plus qu'à rejoindre son époux. Elle a vainement tenté divers moyens de quitter la vie ; un seul lui reste : le moyen qui opère sans effort, sans apprêt, sans déchirure, et qui fait arriver le trépas comme un sommeil. Elle se prive de tout aliment, abandonne le soin de sa personne, et se séquestre au fond d'un réduit ténébreux, disant adieu à la lumière du jour : mais Thrasylle, par une persistance opiniâtre, et faisant intervenir amis, parents, et jusqu'au père et à la mère de Charité, parvint à l'arracher à cet oubli de son être. Elle consent à se laisser mettre au bain, puis à prendre quelque nourriture. Peu à peu le respect filial triomphant de sa résolution, l'infortunée se fit violence par devoir, et se remit comme on l'exigeait au courant de la vie. La sérénité, sinon la paix, semblait lui être revenue ; mais le noir chagrin vivait au fond de son cœur, et la dévorait jour et nuit ; elle se consumait en regrets interminables. Elle fit représenter le défunt avec les attributs du dieu Bacchus. Vouée au culte de cette image, elle passait les jours et les nuits à lui rendre les honneurs divins ; c'était sa consolation et son tourment.

Cependant Thrasylle, emporté par la fougue présomptueuse que son nom indique, ne sait pas attendre que ce désespoir se soit rassasié de larmes, affaissé sous son propre excès, usé par sa violence même. Charité n'a pas encore cessé de pleurer, de déchirer ses vêtements, de s'arracher les cheveux, que déjà il a risqué une proposition de mariage. Le traître s'oublia, dans l'excès de son impudence, jusqu'à mettre à nu son cœur, et y laisser lire ce qu'il eût dû taire à jamais. À ce seul mot, Charité, frappée d'horreur, tombe à la renverse, comme une personne atteinte d'un éclat de tonnerre, accablée par l'influence d'un astre, ou foudroyée par la main de

Jupiter même. Ses yeux se couvrent d'un épais nuage. Reprenant ses esprits, elle rugit comme une lionne blessée. Son œil a percé toute la noirceur de l'âme de Thrasylle ; mais il lui faut le temps de la réflexion : elle se contente d'opposer des délais à l'impatience du prétendant.

Cependant l'ombre de la victime, de l'infortuné Tlépolème apparaît livide et sanglante, et s'adresse à son épouse pendant son pudique sommeil. Chère moitié de moi-même, dit-il, si ma mémoire vit encore dans ton cœur, ah ! n'accorde à à personne le droit de te donner ce nom ! mais si tu regardes nos biens comme rompus par mon funeste trépas, forme, j'y consens, une union plus heureuse ; mais, du moins, ne te livre pas aux mains sacrilèges de Thrasylle : qu'il ne soit pas dit qu'il ait pu jouir de ton entretien, partager ta table ou ta couche. Que ta main ne touche pas l'homicide main de mon meurtrier. Point d'hymen sous les auspices du parricide. Parmi ces plaies, dont tes larmes ont lavé le sang, il en est que la dent du sanglier n'a pas faites. Le fer de Thrasylle a seul porté le coup qui nous sépare. Le fantôme ne se borne point à ces mots, l'horrible drame fut déroulé tout entier.

Charité s'était couchée la face tournée contre son lit ; et, tout en dormant, elle inondait ses joues de larmes. La secousse qu'elle reçut de cette vision l'arrache à ce pénible sommeil, et ses cris, ses lamentations redoublent. Elle déchire ses vêtements, et porte sur ses beaux bras des mains impitoyables. Cependant elle tait l'apparition, garde en son sein les sanglantes révélations de la nuit : sa résolution est prise. Elle punira le meurtrier, et sortira ensuite d'une vie désormais insupportable.

Cependant, aveuglé par ses désirs, l'odieux amant revient à la charge et ne cesse de fatiguer des oreilles sourdes à jamais pour lui. Avec une tranquillité qu'elle sut jouer à merveille, Charité se borne à le gronder doucement de son importunité. Je vois encore, dit-elle, là devant mes yeux la noble figure de votre frère, de mon époux chéri. Je savoure encore le parfum d'ambroisie qu'exhalait sa personne divine. Enfin le charmant Tlépomène est encore vivant dans mon cœur. Il serait généreux à vous, il serait méritoire d'accorder à mon amère douleur un temps de deuil légitime. Laissez écouler quelques mois encore, laissez l'année s'accomplir. C'est au nom de la pudeur, c'est dans votre intérêt que je vous le demande. Craignons, par un hymen prématuré, d'exciter à votre perte les mânes indignés d'un époux.

L'impatient Thrasylle ne tient compte de ces paroles, ni de la perspective assurée de son bonheur : toujours sa langue profane assiège l'oreille de Charité de coupables insinuations. Charité feint de se rendre. Eh bien, mon cher Thrasylle, lui dit-elle, je ne vous demande qu'une grâce. Couvrons pour un temps nos privautés de mystère : que le soupçon n'en puisse même venir à aucun de mes domestiques, tant

que l'année n'aura vu son cours accompli. Thrasylle se laissa prendre à cette insidieuse proposition : leurs amours seront furtifs. Il invoque la nuit, la nuit et ses épaisses ténèbres. Qu'il tienne Charité dans ses bras, le reste n'est rien pour lui. Écoutez, lui dit-elle, ayez soin de vous envelopper de manière à bien cacher vos traits, et, à la première veille, présentez-vous devant ma porte sans vous faire accompagner de personne. Sifflez une fois, et attendez. Ma nourrice que voici sera là, postée en sentinelle et guettant votre arrivée ; c'est elle qui vous ouvrira la porte : elle vous introduira sans lumière, et vous conduira jusqu'à ma chambre à coucher.

Thrasylle sourit à ce sinistre cérémonial d'hyménée. Nul soupçon n'effleure son esprit ; l'attente seule le trouble. Le jour lui semble bien long à passer la nuit bien lente à venir. Aussi la lun'a pas plutôt fait place à l'ombre, qu'il arrive déguisé, suivant les instructions de Charité ; trouve au rendez-vous la nourrice, et, sur les pas de son guide insidieux, se glisse, le cœur palpitant, dans le mystérieux réduit. La vieille, fidèle aux ordres de sa maîtresse, se montre aux petits soins. Elle apporte, d'un air discret, une amphore et des coupes. On avait mêlé au vin une drogue soporifique. Tandis qu'il boit à longs traits, la rusée parle de soins donnés par sa maîtresse à son père malade : c'est la cause qui la retient. La sécurité de Thrasylle est entière, et bientôt il tombe en un sommeil profond.

Voilà Thrasylle étendu sans mouvement, et sa personne livrée à toutes les entreprises. Charité avertie accourt. Ce n'est plus une femme. Elle s'empare de sa proie, en frémissant de rage. Debout près du corps de l'assassin : Le voilà donc, dit-elle, ce fidèle ami ! le voilà cet honnête chasseur ! le voilà ce précieux époux ! c'est là cette main qui répandit mon sang ! ce cœur où tant de trames s'ourdirent pour ma perte ! Ces yeux à qui j'ai eu le malheur de plaire, les voilà faisant connaissance avec les ténèbres, avant-goût de ce qui les attend. Dors bien, berce-toi d'heureux songes ; ce n'est ni le glaive ni le fer qui me feront raison de toi. Aux dieux ne plaise que je t'assimile en rien à mon mari, même par le genre de mort ! Tu vivras, tes yeux mourront ; tu ne verras plus rien, si ce n'est en songe. Douce te semblera la mort de ta victime, auprès de la vie que je t'aurai faite. Dis adieu au jour. Plus un pas pour toi sans une main qui te guide ; plus de Charité, plus d'hymen. La mort, moins le repos ; la vie, sans ses jouissances ; voilà ton lot. Va-t'en errer, douteux simulacre, entre la lumière du soleil et la nuit de l'Érèbe. Vainement chercheras-tu la main qui a détruit ta prunelle ; et, pour combler la mesure de tes maux, tu ne sauras à qui t'en prendre. Moi, du sang de tes yeux, j'irai faire une libation sur le tombeau de mon Tlépolème, et je les offrirai à ses mânes sacrés comme victime expiatoire. Mais chaque instant qui s'écoule me fait tort d'une de tes souffrances. Et peut-être en ce moment rêves-tu le plaisir dans mes bras : elles sont mortelles, mes faveurs ! Allons, passe de la nuit du sommeil à la nuit de ton châtiment. Lève ta

face vide de lumière, sens ma vengeance, comprends ton infortune, compte tes souffrances. Voilà tes yeux comme ma pudeur les aime ; ils seront les flambeaux de ta couche nuptiale. Ajoutez-y les Furies pour témoins, et, pour assistants de noces, la cité et l'incessante torture de ta conscience.

Après cette imprécation, elle tire une aiguille à coiffer de sa chevelure, perce de mille coups les yeux de Thrasylle, et ne cesse pas qu'elle ne les ait anéantis. Une incompréhensible douleur dissipe à l'instant chez lui le sommeil et l'ivresse. Charité saisit alors et tire du fourreau l'épée que portait habituellement Tlépolème, et se précipite à travers la ville d'une course furibonde. Sans doute elle médite encore quelque exécution sanglante. Elle va droit au tombeau de son époux. Nous quittons le logis pour la suivre, et toute la ville en fait autant. On s'exhortait l'un l'autre à arracher le fer de ses mains forcenées.

Charité est debout près du cercueil de Tlépolème. De son glaive étincelant elle écarte tout le monde, et voyant la foule qui pleure et se lamente : Assez, dit-elle, de ce deuil déplacé ! ma vertu n'a que faire de vos larmes. Je suis vengée du meurtrier de mon époux ; mes mains ont puni le détestable ravisseur de ma félicité domestique. Il est temps de rejoindre là-bas mon Tlépolème, et ce fer va m'ouvrir le chemin. Elle raconte alors tout ce que son mari lui avait révélé en songe, et dans quel piège Thrasylle vient de tomber. Puis elle se plonge le fer sous la mamelle droite, se renverse baignée dans son sang, et, proférant encore quelques mots inarticulés, exhale son âme héroïque. Aussitôt le corps de l'infortunée est soigneusement lavé par sa famille, et religieusement confié au même tombeau qui rejoint pour toujours ces malheureux époux. Quant à Thrasylle, quand il fut instruit de cette fin tragique, il comprit qu'il n'y avait pas de châtiment proportionné au mal dont il était la cause, et que le glaive ne pouvait expier suffisamment son forfait. Il se fait transporter à leur tombeau. Mânes irrités, s'écria-t-il à plusieurs reprises, la victime s'offre à vous. Puis, refermant sur lui les portes du monument, il se condamne à y périr de faim.

Tel fut le récit du jeune homme, récit fréquemment interrompu par ses soupirs, et dont son rustique auditoire se montra très affecté. Leurs cœurs se serrent à ce désastre de la famille de leurs maîtres. Mais comme la propriété va passer dans d'autres mains, et qu'ils appréhendent pour eux les suites d'un tel changement, ils se préparent à prendre la fuite. Le chef du haras, l'honnête homme à qui l'on m'avait tant recommandé, fut le plus habile. Il fit rafle de tout ce qui avait quelque valeur dans le logis confié à sa garde, en chargea mon dos et celui des autres bêtes de somme, et déménagea sans tarder. Les femmes, les enfants, les poules, les oies, les chevreaux, et jusqu'à de petits chiens, en un mot tout ce qui eût pu retarder le

convoi par une allure peu expéditive, cheminait par la voiture de nos jambes. Quant à moi, bien que chargé outre mesure, je ne m'en plaignais pas autrement : je ne pensais qu'au bonheur de laisser loin derrière moi le bourreau de ma virilité.

Après avoir gravi un coteau boisé d'un passage difficile, nous traversâmes une plaine unie, et le crépuscule rendait déjà le chemin fort obscur, quand nous atteignîmes un bourg très riche et très peuplé. Les habitants nous engagèrent à ne pas aller plus loin avant le jour, et même à attendre qu'il fût très avancé. Une multitude de loups de la grande espèce, et non moins redoutables par leur férocité que par leur taille, battait le pas, portant partout leurs ravages. Les routes en étaient infestées, et ils se réunissaient, comme les voleurs, pour fondre sur les passants. On disait même que la faim avait poussé ces animaux furieux à des attaques de vive force contre des métairies écartées. Leur rage, d'abord assouvie sur les timides troupeaux, cherchait maintenant des victimes humaines. On ajoutait que sur le chemin qu'il nous fallait suivre nous ne trouverions que cadavres d'hommes à demi dévorés, et dont les squelettes blanchissaient déjà le sol à la ronde ; que les plus grandes précautions étaient à prendre pour nous remettre en route ; qu'au jour seulement, au grand jour, quand le soleil donne en plein, les bêtes vivant de proie perdent de leur férocité ; que nous aurions même encore à nous défier à chaque pas de quelque embuscade, à prendre garde de nous disséminer, à marcher constamment en colonne serrée, jusqu'à ce qu'enfin nous eussions franchi les endroits dangereux.

Mais ces coquins de fugitifs qui composaient la caravane, soit précipitation aveugle, soit crainte d'être poursuivis, ce qui n'était guère probable, ne tinrent aucun compte de ces salutaires conseils. Et, sans attendre le jour déjà proche, les voilà, vers la troisième veille, qui nous rechargent et nous poussent devant eux. Moi, qui n'avais rien perdu de l'avertissement formidable, je gardais autant que possible le centre du convoi, me cachant de mon mieux dans le gros de mes compagnons de charge, pour couvrir mes parties postérieures de l'agression des dents carnassières. On s'émerveillait de me voir prendre le pas sur toute la cavalcade. Ce n'était pas par légèreté, c'était par peur. Sur quoi je fis cette réflexion : Il se pourrait que le fameux Pégase n'ait dû qu'à semblable cause les attributs d'oiseau qu'on lui a prêtés, et que la tradition de ses ailes, et de son essor prodigieux jusqu'à la voûte éthérée, n'exprimât autre chose que la crainte des morsures enflammées de la Chimère.

Mes conducteurs, au surplus, s'étaient armés, dans l'attente d'un combat. L'un tenait une lance, l'autre une épée, celui-ci des javelots, celui-là un bâton. Tous avaient fait provision de cailloux, que nous fournissait en abondance le sentier pierreux où nous marchions. On voyait dans quelques mains des morceaux de bois pointus par un bout ; mais on comptait principalement sur des torches allumées,

dont on s'était pourvu pour tenir les loups à distance. Enfin, nous étions, à une trompette près, en complet équipage de bataille. Nous en fûmes cependant quittes pour la peur ; mais nous n'évitâmes ce danger que pour tomber dans un autre bien autrement redoutable. Les loups, intimidés par ce vacarme de gens armés, ou écartés par la lumière des flambeaux, ou peut-être occupés sur un autre point, ne tentèrent pas d'incursion contre nous. Aucun ne se montra même de loin. Mais comme nous passions devant une grosse ferme, les gens qui l'exploitaient nous prirent pour une troupe de voleurs. Inquiets pour leur propriété, et aussi peu rassurés pour leurs personnes, les voilà qui lancent contre nous, avec les cris et excitations d'usage en pareil cas, une bande furieuse d'énormes chiens, dressés par eux à faire bonne garde, et bien autrement acharnés que loups ni ours ne furent jamais. Les éclats de voix de leurs maîtres irritant leur férocité naturelle, ils se ruent sur nous en bondissant de tous côtés à la fois, déchirent sans distinction bêtes et gens, et finissent par mettre par terre une bonne partie de notre monde. C'était vraiment une curieuse et non moins lamentable scène, de voir ces dogues monstrueux, ici happant un fuyard avec fureur, là luttant avec rage contre qui résiste, plus loin s'acharnant sur les corps gisants, et bouleversant tout notre pauvre convoi par leur rage et leurs morsures.

Au milieu de ce désarroi, un mal encore plus terrible vient fondre sur nos têtes. Grimpés sur leurs toits ou sur les hauteurs voisines, les paysans nous accablent tout à coup d'une grêle de pierres ; si bien qu'il n'y avait plus pour nous que l'alternative d'être déchirés de près ou lapidés de loin. Un de ces projectiles vint frapper à la tête une femme qui était assise sur mon dos ; c'était précisément celle du chef de la caravane. Aux cris et aux sanglots que lui arrache la douleur, son mari accourt à son aide. Et voilà cet homme qui, tout en essuyant le sang dont sa femme est couverte, prend tous les dieux à témoins, et se met à crier plus haut qu'elle. Pourquoi cette barbare agression, ces atroces violences, contre de pauvres voyageurs accablés de fatigues ? quelles déprédations avez-vous à repousser ? Quelles représailles à exercer ? Vous n'habitez pas les repaires des bêtes fauves ou les rocs inhospitaliers des peuplades sauvages, pour verser ainsi le sang de gaieté de cœur. Ce peu de mots arrêta soudain la grêle de pierres, et mit fin aux incursions forcenées des chiens, qui furent rappelés. L'un des habitants parla ainsi du haut d'un cyprès : Nous ne sommes pas des brigands, nous n'en voulons pas à vos dépouilles. Nous ne songions qu'à repousser de votre part l'espèce d'agression dont vous vous plaignez. La paix est faite ; vous pouvez tranquillement continuer votre voyage. Il dit, et nous nous remettons en route, les uns se plaignant de coups de pierre, les autres de coups de dents ; et tous plus ou moins éclopés.

Après avoir cheminé quelque temps, nous atteignîmes un bois de haute futaie, entremêlé de riantes clairières tapissées de gazon. Là nos conducteurs jugèrent à propos de faire halte pour prendre quelque repos et donner les soins nécessaires à leurs membres diversement maléficiés. Chacun, de son côté, s'étend sur l'herbe, et, après avoir repris haleine, procède à la hâte à diverses sortes de pansements. Celui-ci se sert, pour étancher son sang, de l'eau d'un ruisseau voisin ; celui-là bassine ses contusions avec des compresses mouillées ; un autre rapproche avec des bandes les lèvres de ses plaies béantes. En un mot, chacun se fait lui-même son médecin.

Cependant, du haut d'un monticule voisin, un vieillard suivait des yeux cette scène. Un troupeau de chèvres paissant autour de lui indiquait assez sa profession. Un des nôtres lui demande s'il avait du lait ou des fromages à vendre ; mais cet homme se met à branler la tête, et dit : Ah ! vous pensez à boire et à manger, vous autres, et à vous donner du bon temps. Vous ne savez donc, personne de vous ; en quel lieu vous êtes ? Cela dit, il rassemble son troupeau et se hâte de décamper. Ce propos, cette brusque retraite n'inquiétèrent pas médiocrement nos pâtres, très empressés de savoir à quoi s'en tenir, et ne trouvant là personne à qui demander explication, quand survint un autre vieillard chargé d'années, et de grande taille, mais plié en deux sur un bâton, et semblant se traîner avec peine. Il pleurait à chaudes larmes, et sanglota de plus belle en nous voyant. Touchant tour à tour les genoux de chaque homme de la troupe : Au nom de la Fortune secourable, leur dit-il, au nom de votre bon génie (et puissiez-vous arriver tous en santé, comme en joie, à l'âge où vous me voyez !), secourez un vieillard au désespoir ; arrachez mon enfant au trépas, et rendez-le à mes cheveux blancs. Je me promenais avec mon petit-fils, doux compagnon de ma vieillesse. Il a vu un oiseau qui chantait sur une haie, et, en cherchant à s'en emparer, il a soudain disparu dans le fossé qui la borde, et dont les broussailles nous cachaient la vue. Il y a de quoi le tuer. Il n'est pas mort cependant, car je l'ai entendu se plaindre, et crier : Au secours, grand-père ! mais, faible et décrépit comme vous me voyez, que puis-je faire pour lui ? À vous qui êtes jeunes et vigoureux, il est si facile de prêter assistance à un pauvre vieillard ! Cet enfant est fils unique ; c'est le dernier espoir de ma famille. Ah ! rendez-le-moi. Ses instantes prières, ses cheveux blancs qu'il arrachait, tout cela émut de compassion la troupe. Un jeune gaillard plus hardi, plus dispos que le reste, et qui seul était sorti sans blessure de l'assaut que nous venions d'essuyer, saute à l'instant sur ses pieds, demande où est tombé l'enfant, et suit résolument le vieillard vers un buisson qu'il lui désigne assez près de là.

Dans l'intervalle, bêtes et gens s'étaient rafraîchis, celles-ci en broutant l'herbe, ceux-là en soignant leurs blessures : on songe à recharger les bagages, on appelle le jeune homme par son nom ; on crie plus fort : point de nouvelles. Ce retard in-

quiète : on lui dépêche un exprès pour l'avertir du départ et le ramener. L'exprès ne tarde pas à revenir tout pâle, tout effaré, et il fait sur son camarade le plus merveilleux des récits. Il l'a vu étendu sur le dos, plus qu'à moitié dévoré par un énorme dragon qui se tenait sur son corps, achevant sa curée. Quant au misérable vieillard, il avait disparu. À ce récit, qu'ils rapprochèrent bien vite du langage du gardeur de chèvres, nos gens comprirent, à n'en pas douter, que c'était là l'habitant des lieux désigné par cette allusion menaçante. Et vite ils s'éloignent de cette contrée meurtrière, nous chassant devant eux à grands coups de bâton. En moins de rien nous eûmes franchi une distance considérable, et arrivâmes à une bourgade où nous nous reposâmes toute la nuit. Elle venait d'être le théâtre d'une étrange aventure, que je ne résiste pas au désir de vous raconter.

Il y avait un esclave en qui son maître se reposait de la gestion universelle de ses biens, et qui affermait pour son propre compte un domaine considérable, où précisément nous venions de prendre nos quartiers. Cet individu avait pris femme parmi les domestiques de la famille ; mais il avait conçu au dehors une passion violente pour une personne de condition libre. Sa femme, exaspérée de cette intrigue, brûla, pour s'en venger, les registres de son mari, et mit le feu à ses magasins, dont tout le contenu devint la proie des flammes. Mais n'estimant pas que l'outrage fait à la couche nuptiale fût suffisamment puni par un tel désastre, elle s'en prend à son propre sang : se passant une corde au cou, elle y attache un enfant qu'elle avait eu de ce même homme, et se précipite dans un puits très profond, entraînant avec elle l'innocente créature. Le maître, vivement touché de la catastrophe, fit saisir l'esclave qui avait, par sa conduite, poussé sa femme à cette horrible extrémité. Il ordonna de le lier nu à un figuier, enduit de miel des pieds à la tête. Le tronc vermoulu de cet arbre était exploité par toute une population de fourmis qui le minaient dessus et dessous, et faisaient éruption de toutes parts. Les fourmis n'eurent pas plutôt senti l'odeur du miel, que les voilà qui s'acharnent par myriades sur le corps de ce malheureux, et le déchiquettent à l'envi d'imperceptibles, mais innombrables, mais incessantes morsures. Il se sentit ainsi, dans une longue agonie, ronger petit à petit jusqu'au fond des entrailles. Ses chairs disparurent, ses os furent mis à nu ; et finalement de l'homme il ne resta que le squelette, étalant sa hideuse blancheur au pied de l'arbre funeste où il demeurait attaché.

Nous nous éloignâmes au plus vite de ce détestable séjour, laissant les habitants plongés dans une profonde tristesse ; et, après avoir cheminé tout un jour à travers un pays de plaines, nous arrivâmes rendus de fatigue à une cité notable et populeuse : ce fut là que nos pâtres résolurent de prendre domicile et de fixer leurs pénates. Ils comptaient y trouver de sûres retraites, au cas où les recherches eussent été poussées si loin ; et l'affluence des denrées dans cet heureux pays fut pour eux

un attrait de plus. On nous laissa à nous autres bêtes de somme trois jours de repos pour nous rendre de meilleure défaite, après quoi l'on nous conduisit au marché. Sur l'enchère ouverte par le crieur, les chevaux et les autres ânes furent adjugés à très haut prix : il n'y eut que moi de rebuté généralement ; le premier coup d'œil donné, on passait avec dédain. Quelques-uns cependant maniaient et remaniaient mon râtelier, pour s'assurer de mon âge. Cette manœuvre m'excéda, et, au moment où un connaisseur, aux mains sales, me grattait pour la vingtième fois la gencive de ses doigts infects, je les lui mordis à les broyer sous mes dents. Cet échantillon de ma férocité ne contribua pas peu à dégoûter les amateurs qui en furent témoins.

Cependant le crieur, las de s'enrouer et de s'époumoner avec si peu de chance, se mit à exercer son esprit à mes dépens. Quand finirons-nous de chercher marchand pour une pareille rosse, vieille à ne pas se tenir sur ses jambes, sans corne aux pieds, dont le poil a perdu couleur, qui n'a de force que pour faire rage, qui n'a de bon que la peau, et encore pour servir de crible à passer des pierres, vrai cadeau à faire au premier qui aura du fourrage à perdre ? Ces plaisanteries du crieur égayaient beaucoup l'assistance ; mais cette Fortune impitoyable, que je ne pouvais éviter, où que j'allasse pour la fuir, ni adoucir en ma faveur, quoique j'eusse déjà souffert de ses coups, détourna encore sur moi ses yeux d'aveugle, et me suscita un acheteur de son choix. Sa malice vraiment ne pouvait mieux rencontrer. Jugez-en par ce portrait.

C'était un vieil infâme à tête chauve, mais qui ne laissait pas d'adoniser avec soin quelques mèches pendantes de cheveux grisonnants ; un échappé de cette canaille de carrefour, qu'on voit courir les rues et les places publiques, armés de cistres et de cymbales, et promenant la déesse syrienne, qu'ils font mendier à leur profit. Ce personnage parut tenté de moi au dernier point. Il demande au crieur de quel pays je venais. De Cappadoce, répondit l'autre. Bonne petite bête, sur ma parole. Vint la question de l'âge. Le crieur, toujours du même ton : Son thème de nativité, dit-il, a été établi par un astrologue, qui lui a donné cinq ans. Quant à la condition du sujet, l'homme des astres en sait plus que moi là-dessus. Je sais bien que je risque d'avoir affaire à la loi Cornélia, si je vends comme esclave un citoyen romain ; mais, bat ! achetez toujours : c'est sobre, c'est vigoureux ; à la ville comme au champ vous en tirerez bon service. Avec cet acheteur maudit, toujours une demande en amenait une autre. Est-il bien doux ? dit-il, en appuyant sur la question. Un vrai mouton plutôt qu'une âne, répondit l'autre. Jamais rétif, ne mord, ni ne rue ; on dirait une personne raisonnable cachée sous cette peau d'âne : voulez-vous en faire l'essai ? Mettez un peu votre tête entre ses cuisses, et vous allez voir comme il est patient.

Le crieur continuait son persiflage ; mais le vieux roquentin, s'apercevant qu'on le bafouait, sentit s'échauffer la bile. Vieille carcasse, s'écria-t-il, crieur maudit, puissent l'omnipotente et omnicréatrice déesse de Syrie, puisse le dieu Saba, Bellone et Cybèle, et la reine Vénus avec son Adonis, te rendre muet et aveugle, pour prix des sots quolibets dont tu m'étourdis depuis une heure ! Crois-tu, bâtard, que j'irai compromettre la déesse avec une monture indocile, pour voir au premier instant culbuter cette divine image, tandis que moi, misérable, il me faudra courir les cheveux épars, cherchant partout un médecin pour la divine estropiée ? En entendant ces mots, je me disposais à faire quelque gambade bien frénétique, afin que mon homme, sur cet essai de ma mansuétude, abandonnât l'acquisition. Mais son impatience de conclure le marché ne m'en laissa pas le temps. Il paya comptant dix-sept deniers, prix que mon maître, enchanté d'être débarrassé de moi, accepta sur-le-champ. Il me passe au cou une petite corde de jonc, et me livre à Philèbe (c'était le nom de mon nouveau maître), qui, s'emparant de ma personne, se hâte de me conduire à son logis. Il n'en eut pas plutôt touché le seuil, qu'il s'écria : Mesdemoiselles, je vous amène un charmant petit sujet dont je viens de faire emplette. Les demoiselles en question, qui n'étaient autres qu'une troupe d'efféminés voués au plus infâme libertinage, se mettent à danser de joie, et font entendre un charivari de voix cassées, rauques et discordantes, croyant trouver dans le nouveau venu quelque jouvenceau qui allait les relayer dans leur sale ministère. Quand ils eurent vu qu'il s'agissait non pas d'une biche en guise de fille, mais d'un baudet en guise de garçon, voilà tous les nez qui se froncent par ironie, et les sarcasmes qui pleuvent sur le patron. Il s'était, disaient-ils, procuré ce luron-là, non pour le service du logis, mais pour son usage personnel. Ah ! n'allez pas l'absorber à vous tout seul, ajoutaient-ils : il faut bien que vos petites colombes puissent parfois en tâter à leur tour. Tout en débitant ces sornettes, on m'attache à un râtelier près de là.

Il y avait dans ce taudis un jeune gars de forte encolure, excellent joueur de flûte, que la communauté avait acquis du produit de ses quêtes. Son office était d'accompagner de son instrument les promenades de la déesse, et de servir à double fin aux plaisirs des maîtres du logis. Le pauvre garçon salua cordialement ma bien venue, et mettant une large provende devant moi : Enfin, disait-il, tu vas me remplacer dans mon malheureux service. Puisses-tu vivre longtemps, être à leur goût longtemps, afin que je trouve, moi, le temps de me refaire un peu ! Je n'en puis plus. Ainsi parla ce jeune homme. Et moi, de ruminer piteusement sur les épreuves d'un nouveau genre que l'avenir semblait me garder.

Le lendemain, voilà tous mes gens qui sortent du logis dans le plus hideux travestissement, chamarrés de toutes couleurs, le visage barbouillé de glaise, et le tour des yeux peints s'étaient affublés de mitres, et de robes jaunes en lin ou en soie.

Quelques-uns portaient des tuniques blanches, bariolées de languettes flottantes d'étoffe rouge, et serrées avec une ceinture. Tous étaient chaussés de mules jaunâtres. On me charge de porter la déesse, soigneusement enveloppée dans un voile de soie ; mes gens retroussent leurs manches jusqu'à l'épaule, brandissent des coutelas et des haches, et s'élancent bondissant, vociférant au son de la flûte, qui exalte encore leurs frénétiques trépignements. La bande passe sans s'arrêter devant quelques pauvres demeures, et arrive devant la maison de campagne d'un seigneur opulent. Dès l'entrée, ils débutent par une explosion de hurlements. Puis ce sont des évolutions fanatiques, des renversements de tête, des contorsions du cou, qui impriment à leur chevelure un mouvement de rotation désordonnée. Leurs dents, par intervalle, vont chercher leurs membres, et avec leurs couteaux à deux tranchants ils se font aux bras mainte incision.

L'un d'eux l'emporta sur tout le reste par l'extravagance de ses transports. Tirant avec effort sa respiration du fond de sa poitrine, en homme que le souffle divin oppresse, il semblait en proie aux accès d'une sainte manie : comme si la présence d'un dieu ne devait pas fortifier l'homme, au lieu de lui apporter la souffrance et le délire ! Or, voyez comment le récompensa la céleste providence. Au milieu de son rôle d'inspiré, voilà qu'il s'accuse, qu'il invective contre lui-même comme coupable d'une révélation sacrilège, et veut, qui plus est, punir le forfait de ses propres mains. Il s'arme d'un fouet d'une espèce particulière à cette race d'équivoques débauchés, et qui se composait de plusieurs cordelettes de laine avec des nœuds multipliés. Le bout était garni d'osselets de mouton. Il s'en frappe à coups redoublés, cuirassé contre la douleur de si rudes atteintes par une force de volonté incroyable.

Vous eussiez vu, sous le tranchant des couteaux et les flagellations de ces misérables, le sol se souiller, se détremper de leur sang. Pour moi, témoin de tout ce sang répandu, je sentis naître dans mon esprit une supposition assez alarmante : s'il allait prendre fantaisie à cette déesse étrangère de goûter du sang d'âne, comme certaines personnes ont un caprice pour le lait d'ânesse ?

Enfin, soit lassitude ou satiété, ils firent trêve un moment à cette boucherie, et tendirent les plis de leurs robes à la monnaie de cuivre et même d'argent dont chacun s'empressa de leur faire largesse. On y joignit un tonneau de vin, du lait, des fromages, du blé et de la fleur de farine, de l'orge enfin, donnée par quelques bonnes âmes à l'intention de la monture de la déesse. Les drôles raflèrent le tout, en farcirent des sacs dont ils s'étaient pourvus pour cette aubaine, et qu'ils empilèrent sur mon dos. Grâce à ce surcroît de charge, j'étais à la fois temple et garde-manger ambulant. Voilà de quelle manière ces vagabonds exploitaient la contrée à la ronde.

Arrivés à certain hameau, comme une collecte aussi copieuse les avait mis en belle humeur, ils se préparèrent à faire bombance. Ils extorquent d'un habitant, sous je ne sais quel prétexte de cérémonie religieuse, le plus gras de ses béliers. La déesse syrienne avait faim, disaient-ils ; il ne fallait pas une moindre offrande à son appétit. Leurs préparatifs terminés, mes gens se rendent aux bains, après quoi ils reviennent souper, amenant avec eux, comme convive, un robuste villageois, râblu, et outillé d'en bas comme il leur fallait. Ils ont à peine goûté de quelques légumes, que cette canaille en rut s'abandonne là devant la table à toute la frénésie de ses monstrueux désirs. On entoure le paysan, on le renverse tout nu sur le dos, et des bouches exécrables provoquent à l'envi sa lubricité par leurs immondes caresses. Mes yeux ne purent tenir à ce spectacle d'abomination. Et je voulus crier : O citoyens ! mais la voyelle O put seule franchir mon gosier, laissant tout son cortège de lettres et de syllabes en arrière. Ce fut, à la vérité, un O des plus sonores et des mieux conditionnés, qui certes n'avait rien que de naturel de la part d'un âne, mais qui ne pouvait se faire entendre plus mal à propos ; car la nuit d'avant, un âne avait été volé dans un hameau voisin ; et plusieurs jeunes villageois, pour le retrouver, battaient le pays avec un soin extrême. Ils entendent braire dans notre maison, et, persuadés qu'elle recèle en quelque coin le larcin qu'on leur a fait, ils veulent mettre la main sur leur propriété, et font irruption dans l'intérieur en nombre et à l'improviste. La tourbe détestable fut ainsi prise en flagrant délit d'infamie. Les voisins furent appelés ; on leur expose en détail cette scène de turpitude ; le tout assaisonné de malins compliments sur la pureté, la chasteté exemplaire des dignes ministres du culte divin.

Consternés d'un tel scandale, dont le prompt retentissement allait les mettre en horreur et en exécration aux yeux de la population tout entière, mes coquins se hâtent de rassembler leurs effets, et vers minuit décampent sans bruit de la bourgade. Ils étaient loin avant le lever du soleil, et quand il eut paru sur l'horizon, la troupe avait déjà gagné une solitude écartée. Là, après avoir longtemps conféré entre eux, ils se disposent à me mettre à mort. Ils me dépouillent de tout harnois, m'attachent à un arbre, et me sanglent de leurs fouets à mollettes d'os de mouton, presque jusqu'à me laisser sur la place. Il y en eut un qui fit mine de me trancher sans pitié les jarrets de sa hache, en réparation, disait-il, de l'esclandre où j'avais exposé sa pudeur ; mais le reste, moins par égard pour ma peau que par considération pour l'image gisante à terre, préféra me laisser la vie. On replace donc l'image sur mon dos, et, me menaçant du glaive, on arrive à certaine ville de renom. L'un de ses plus notables habitants, grand dévot d'ailleurs et zélateur du culte des dieux, averti de notre approche par le bruit des tambours et le cliquetis des cymbales, qui contrastait avec la mollesse du mode phrygien, accourt à notre rencontre, et ré-

clame l'honneur d'héberger la déesse. C'est, dit-il, l'accomplissement d'un vœu. Sa maison était très spacieuse ; il s'empresse de nous y installer. Et le voilà prodiguant les adorations et les grasses offrandes, pour se rendre la divinité propice.

Dans cette maison, il m'en souvient, je courus le plus grand danger qui ait jamais menacé ma vie. Un fermier de notre hôte lui avait envoyé, comme hommage de sa chasse, un magnifique quartier de chevreuil. On avait accroché cette venaison derrière la porte de la cuisine, mais sans prendre la précaution de l'élever hors de de portée. Il arriva qu'un chien, chasseur aussi de son métier, s'en saisit furtivement et l'emporta, pour faire curée bien loin de l'œil des surveillants. Quand le cuisinier s'aperçut de la soustraction, ce furent des lamentations aussi interminables que superflues. Déjà le patron avait demandé son souper. O désespoir ! ô terreur ! Le pauvre homme embrasse son fils au berceau, s'empare d'une corde, et va terminer ses jours par un nœud coulant ; mais sa femme a surpris le secret de sa résolution. De ses deux mains à la fois elle arrête d'autorité l'instrument du trépas. Eh quoi ! dit-elle, pour un pareil accident, tu te troubles au point d'en perdre la tête, et tu ne vois pas que précisément la Providence t'envoie un moyen d'y remédier. Voyons : pour peu que ce malheur t'ait laissé de présence d'esprit, écoute bien ce que je te vais dire. Mène-moi cet âne étranger dans quelque coin à l'écart, et coupe-lui le cou. Tu lui enlèveras une cuisse, qui passera aisément pour celle qui nous manque. Tu n'as qu'à la farcir, y mettre une sauce un peu relevée, et la servir au maître en guise de chevreuil. Le pendard sourit à l'idée de sauver sa peau aux dépens de la mienne ; et, tout en complimentant sa moitié sur son invention, il aiguise ses couteaux pour cette boucherie.

IX

Le bourreau armait donc contre moi ses mains impitoyables. Le péril était trop grand, trop imminent, pour délibérer : il fallait agir. Je résolus d'échapper à la dissection par la fuite. En un clin d'œil ma longe est rompue, et je prends mes jambes à mon cou, non sans m'escrimer prudemment des pieds de derrière, pour protéger ma retraite. Je traverse un portique, et, prompt comme l'éclair, je me lance intrépidement dans une salle où le maître du logis se régalait des viandes d'un sacrifice avec les prêtres de la déesse, culbutant par mon irruption soudaine une partie du buffet et des tables, et bouleversant toute l'économie du service. Le patron, courroucé de cette hideuse débâcle, me remit à l'un de ses gens, avec injonction d'avoir l'œil sur l'incommode et fougueux animal, et de le tenir enfermé de manière à ce

qu'il ne pût à l'avenir troubler les repas par de semblables incartades. Grâce à cette diversion assez adroitement combinée, mes membres furent sauvés du couteau, et je bénis une captivité qui devenait ma sauvegarde.

Mais il est trop vrai, rien ne tourne à bien pour l'homme né sous une mauvaise étoile. Où la divine Providence a disposé, il n'est prudence humaine ou dextérité qui serve. L'expédient même qui semblait mon ancre de salut me compromit de la manière la plus grave, que dis-je ! me mit à deux doigts de ma perte.

On causait tranquillement dans la salle du festin, quand un jeune esclave entre précipitamment, l'œil effaré, les traits bouleversés, et annonce qu'un chien enragé est entré de la rue, comme un trait, par la porte de derrière ; que sa fureur s'est jetée d'abord sur les chiens de chasse ; qu'il a gagné de là l'écurie, où il a également assailli la plupart des bêtes de somme ; qu'enfin les gens eux-mêmes ne sont pas épargnés ; que Myrtile le muletier, Héphestion le cuisinier, Hypnophile le valet de chambre, Apollonius le médecin, et d'autres officiers de service de la maison, en essayant de le chasser, ont tous été plus ou moins mordus ; que l'animal sans doute a communiqué son venin à plusieurs des bêtes de l'écurie, chez lesquelles on remarque déjà des symptômes de rage.

Cette nouvelle jette l'effroi dans tous les esprits. On se persuade que la contagion m'a gagné ; et l'on explique ainsi ma férocité récente. Aussitôt chacun de s'armer de ce qui se trouve sous sa main ; et tous, à coup sûr, non moins enragés que moi, s'exhortent mutuellement à se prêter main-forte contre le péril commun. Avec leurs lances, leurs épieux, et surtout avec leurs haches, car les gens de la maison en distribuaient à tout venant, ces furieux allaient me mettre en pièces, si, voyant se former l'orage, je ne me fusse soudain lancé dans la chambre même où mes maîtres étaient logés. À l'instant la porte est fermée, barricadée ; et l'on en forme le blocus, pour laisser l'ennemi se consumer peu à peu, et succomber sans danger pour les assiégeants, par le seul effet de l'incurable maladie. Je gagnais à ce parti une sorte de liberté, et l'avantage précieux d'être livré à moi-même. Aussi, trouvant un lit tout fait, je m'y jetai, et goûtai la douceur, depuis longtemps inconnue, de dormir à la mode des humains.

Il était grand jour, quand, bien refait par cette bonne nuit passée sur le duvet, je me levai frais et dispos. J'entendis alors mes gens, qui avaient fait faction toute la nuit, s'entretenir ainsi sur mon compte : Ce misérable animal est-il encore dans ses accès ? La force du venin ne s'est-elle pas épuisée plutôt par son intensité même ? On hésite ; on ne sait que croire. Enfin on se décide à vérifier le fait. Par une fente de la porte on me vit mollement étendu, et ne donnant signe quelconque d'inquié-

tude ou de maladie. On ouvre alors, pour s'assurer de plus près de ma parfaite tranquillité.

En ce moment, l'un des curieux, vrai sauveur que le ciel m'envoyait, indiqua un moyen de vérification infaillible ; c'était de me présenter un seau d'eau fraîche : si j'en approchais sans hésitation, si je buvais comme à l'ordinaire, j'étais bien portant, et n'avais nulle atteinte de ce mal funeste. Si, au contraire, la vue de l'eau me faisait frissonner, montrer de l'horreur, il fallait bien se garder de moi ; indubitablement j'étais enragé. C'était une pratique recommandée par d'anciens auteurs, et dont l'expérience chaque jour confirmait l'efficacité. L'avis est trouvé bon : on se procure un baquet d'eau fraîche à la fontaine voisine, puis on le pose devant moi. Je m'avance avec empressement, en âne fort altéré ; et, plongeant la tête entière dans le vase, je m'abreuve à longs traits de l'onde salutaire ; salutaire est bien le mot. On me passe la main sur le cou, sur les oreilles, on me tire par mon licol ; je me laisse faire : si bien que mes gens restent convaincus par l'évidence que leur frayeur était absurde, et qu'il n'y a pas animal au monde plus bénin que moi.

Échappé à ce double péril, il me fallut le jour suivant, toute la sainte défroque sur le dos, avec clochettes et cymbales, recommencer ma course mendiante et vagabonde. Après avoir bien rôdé de cabane en cabane, de maison en maison, nous rencontrâmes une bourgade bâtie, suivant la tradition du lieu, sur les ruines d'une opulente cité. Nous prîmes gîte à la première auberge, où l'on nous conta une historiette assez drôle arrivée dans un petit ménage. Je veux vous en faire part.

Un pauvre hère, forgeron de son métier, et vivotant de son mince salaire, avait pris une femme non moins pauvre que lui, mais à qui sa galanterie fit bientôt une sorte de célébrité. Un jour que le mari était allé de grand matin à l'ouvrage, un certain amoureux prit son temps pour se glisser chez lui : et les joyeux ébats d'aller leur train en toute sécurité. Tout à coup le mari rentre à l'improviste. Jamais soupçon ne lui était venu à l'esprit, loin qu'il se doutât de la chose. Porte close, verrous tirés ; mon homme est ravi de la vertu de sa femme. Il frappe, il siffle, pour annoncer qu'il est là. L'amant ne se dérangeait pas ; mais la rusée, experte s'il en fut en cette pratique, se dégage de ses bras. Un cuvier se trouvait là, presque enterré dans un coin : elle y fait tapir le galant, et va ensuite ouvrir la porte. Son mari n'avait pas franchi le seuil, qu'elle l'apostrophe aigrement. Hé bien ! dit-elle, c'est ainsi que tu vas musardant, les bras croisés et les mains vides, plantant là ta besogne, sans te soucier du ménage, sans rapporter de quoi mettre sous la dent ! et il faut que ta pauvre femme jour et nuit se torde les bras à filer de la laine pour entretenir du moins une lampe dans notre taudis ! Que la voisine Daphné est heureuse ! elle boit et mange tout son soûl, et se donne encore du bon temps avec ses amoureux.

Àcet accueil, le mari reprend tout penaud : Allons, quelle mouche te pique ? Le patron est en procès, et l'ouvrier chôme ; hé ! au moins, nous aurons de quoi dîner aujourd'hui. Tu vois bien ce cuvier toujours vide, qui tient tant de place ici, et ne fait qu'embarras dans notre logis ? je l'ai vendu cinq deniers, et l'acheteur me suit avec son argent pour emporter son meuble. Ainsi à l'ouvrage ! donne-moi un coup de main pour le mettre sur pied et en état. La gaillarde avait trouvé son thème. Elle part d'un grand éclat de rire. Le joli mari que j'ai là, dit-elle, et l'habile homme en affaires ! ce que moi, simple femme, sans bouger du logis, j'ai vendu sept deniers, le nigaud va le laisser pour cinq.

Ravi de cette surenchère, le mari demande qui est l'acheteur. Mais elle : Hé ! je te dis, benêt, qu'il est entré dans le cuvier pour s'assurer s'il est solide. L'autre prit la balle au bond et se relevant alerte : Tout franc, bonne femme, dit-il, votre cuvier n'est guère eu bon état ; il est tout à jour et ne tient à rien. Puis se tournant du côté du mari, sans avoir l'air de le connaître : Et toi, l'ami, qui que tu sois, apporte-moi vite une lumière. Quand j'aurai gratté les ordures à l'intérieur, je verrai s'il peut faire encore du service. Ah ! c'est que je ne paye pas en argent volé. Tout aussitôt, et sans ombre de soupçon, le subtil mari, l'aigle des maris, allume sa lantterne. Otez-vous de là, camarade, dit-il, et laissez-moi faire. Vous l'allez avoir tout à l'heure nettoyé comme il faut. Mon homme met habit bas, et le voilà dans le cuvier, lanterne en main, raclant de son mieux l'épaisse moisissure dont le temps l'avait comme incrusté. De son côté, le jeune drôle, qui n'est pas endormi, tandis que la dame se penche en avant, met à profit cette posture déclive, pour travailler à sa façon. L'effrontée coquine s'amusait à prolonger l'ouvrage aux dépens du pauvre homme, lui montrant du doigt une place à gratter, puis une autre, puis encore une autre. La double besogne mise à fin, et les sept deniers comptés, le chanceux forgeron eut encore le plaisir de porter le cuvier sur ses épaules jusqu'au logis de son substitut.

La très-sainte compagnie passa là quelques jours à s'engraisser de la dévotion publique, sans compter ce qu'ils empochèrent à dire à tout venant la bonne aventure. La bande, à ce propos, s'avisa d'un curieux procédé pour attraper l'argent des pratiques. Mes gens avaient combiné un sort unique s'adaptant à presque tous les cas, et qu'ils vous débitaient gravement, sur quoi que l'on vînt les consulter. L'oracle était ainsi conçu :

Qui, ses bœufs sous le joug, sillonne au loin la plaine,
Voit joyeuse moisson le payer de sa peine.

Venait-on interroger le sort à propos de mariage ? la réponse, disaient-ils, cadrait à merveille. Le joug désignait l'union projetée, et les moissons la progéniture qui devait en sortir. Le consultant voulait-il acquérir une propriété ? les bœufs, la

plaine, les moissons, tout cela parlait de soi-même. Avait-on un voyage à faire, dont l'issue inquiétait ? les bœufs étaient là pour toute bête à quatre pieds. On aurait le plus doux des attelages ; et les moissons présageaient profit. S'agissait-il de combat à livrer, de voleurs à poursuivre ? la victoire, d'après l'oracle, était infaillible. Le joug menaçait les bêtes ennemies ; on allait s'enrichir d'un immense butin.

Le tour leur réussit. Ils exploitèrent assez longtemps avec profit cette captieuse prophétie. Toutefois, les questions se multipliant, on finit par se trouver à bout de commentaires. Il fallut alors quitter le pays : nous nous remîmes en route ; et quelle route ! Pire cent fois que toutes celles que nous avions parcourues. À chaque pas des rigoles, des crevasses, des fondrières. Tantôt plongeant dans un marais d'eau stagnante, tantôt glissant sur un bourbier fangeux, je commençais enfin, non sans mainte chute fatale à mes pauvres jambes, à gagner un terrain uni, quand tout à coup nous sommes assaillis en queue par un gros de cavaliers armés, qui, maîtrisant à grand-peine l'élan de leurs montures, se précipitent sur Philèbe et les siens, les saisissent à la gorge, les traitent d'infâmes et de sacrilèges, entremêlant ces épithètes par de fréquents coups de poing. On leur passe à tous les menottes, en leur adressant cette sommation : Çà, qu'on nous rende cette coupe d'or qui tenta votre cupidité profane. Oui, sous couleur d'un rite sacré, dont la célébration voulait du mystère, vous l'avez volée jusque sous les coussins de la mère des dieux ; et, comme si pareil crime pouvait rester impuni, vous vous êtes esquivés de nos murs avant le jour. Là-dessus, l'un des assaillants me mit la main sur la croupe, et fouillant sans façon jusque dans le giron de la déesse syrienne, en tira la coupe au vu de tous.

Les misérables, loin d'être confondus par l'évidence, osent d'un ris forcé tourner la chose en plaisanterie. Quelle indigne violence ! que l'innocence court de dangers ! Une accusation capitale à des ministres du culte des dieux ! Et cela, pour un mince gobelet, cadeau d'hospitalité, fait par la mère des dieux à sa sœur de Syrie ! Mais ils eurent beau débiter ces sornettes, les paysans leur firent rebrousser chemin. On les jeta, chargés de chaînes, dans le Tullianum du pays. La coupe et même la statue dont j'étais porteur furent, comme objets sacrés, portés au temple et déposés dans le trésor des offrandes. Quant à moi, le lendemain je fus mené au marché et vendu à la criée. Le boulanger d'un village voisin m'acheta sept deniers plus cher que Philèbe ne m'avait naguère payé.

Tout aussitôt mon nouveau maître, qui venait de faire provision de grain, m'en mit sur le dos ma charge, et me mena, par un chemin plein de cailloux et de racines, au moulin qu'il exploitait. Là se trouvaient bon nombre de meules à mécanique, que mainte bête de somme faisait tourner en tous sens. Tant que durait le jour, même la nuit, nul relâche au mouvement de ces machines, et la farine se fa-

briquait au prix du sommeil. Le patron, pour rendre mon noviciat moins rude, commença par me loger et traiter splendidement, et me laissa chômer le premier jour devant un râtelier copieusement garni ; mais cette heureuse faculté de bien manger et ne rien faire ne dura pas plus d'un jour. Le lendemain de grand matin, je fus attelé à la meule qui semblait la plus grande. On me couvre la face, et je me trouve poussé en avant dans une étroite rainure circulaire, contraint de décrire infiniment le même tour, passant et repassant sur mes propres traces, sans dévier ni arriver.

Je n'oubliai pas en cette occasion ma prudence et ma circonspection habituelles, et n'eus garde de montrer trop de docilité dans ce nouvel apprentissage. Je n'étais pas sans avoir vu fonctionner de ces machines, quand je faisais partie de l'espèce humaine. Mais, tenant à passer pour gauche et pour neuf autant que possible, je demeurais en place, feignant un étonnement stupide. Je me flattais qu'une fois mon inaptitude reconnue en ce genre d'exercice, on me trouverait ailleurs une besogne plus facile, ou qu'on me laisserait tranquille au râtelier ; je fus détrompé à mes dépens : un rang de bras armés de bâtons s'établit autour de moi ; et au moment où j'y pensais le moins, car je n'y voyais goutte, un cri donne le signal, et les coups de tomber comme grêle sur mon échine. Cette évolution déconcerta mes calculs au point qu'à l'instant j'étendis la corde de toute ma force comme si je n'eusse fait autre chose, et je fis lestement plusieurs tours de manège, aux grands éclats de rire des assistants que ce brusque changement d'allure ne divertit pas peu.

Le jour était presque écoulé, et je n'en pouvais plus, quand on me dételа pour me ramener à l'écurie. Bien que je fusse sur les dents et que je sentisse au dernier degré le besoin de me reposer ; bien que la faim me dévorât, ma curiosité naturelle prit le dessus. Et, avant de toucher à l'abondante ration qu'on avait placée devant moi, je me mis à étudier avec intérêt la discipline intérieure de cette fatale usine. Dieux ! quelle population rachitique d'êtres humains, à la peau livide et marquetée de coups de fouet ! quels misérables haillons couvrant, sans les cacher, des dos tout noirs de meurtrissures ! Quelques-uns n'avaient pour tout voile qu'un bout de tablier jeté autour des reins. Tous, à travers leurs vêtements, montraient le nu de toutes parts. Tous étaient marqués d'une lettre au front, avaient les cheveux rasés d'un côté, et portaient au pied un anneau. Rien de plus hideux à voir que ces spectres aux paupières rongées par la vapeur brûlante et la fumée, aux yeux presque privés de lumière. Ajoutez à cela une teinte blafarde et sale qu'ils devaient à la farine dont ils étaient saupoudrés, comme les athlètes qui s'inondent de poussière avant d'engager le combat.

Que dire des animaux, mes compagnons d'infortune ? Par où m'y prendre pour en tracer le tableau ? Quel assortiment de vieux mulets et de chevaux éreintés, plongeant la tête à plein dans leurs mangeoires, et triturant péniblement des monceaux de paille pour toute nourriture ! Quelle collection de cous rongés d'ulcères purulents, de naseaux essoufflés, de flancs épuisés et battus par la toux, de poitrails excoriés par le tirage du manège, de côtes mises à nu par les coups, de sabots démesurément élargis par un piétinement continuel, de cuirs tout raboteux, couverts de croûtes invétérées !

Je fis alors un triste retour sur moi-même. Je me rappelai mon état de Lucius, et, me voyant descendu à cette condition désespérée, je baissai la tête et versai des larmes amères. Un attrait cependant m'attachait encore à la vie, en dépit de mes souffrances : ma curiosité trouvait à s'exercer au milieu de ce monde agissant et parlant devant moi sans tenir compte de ma présence. Ce n'est pas sans raison que le père de l'antique poésie chez les Grecs, voulant mettre en scène un homme de grande prudence, nous dit que ce mérite lui venait d'avoir vu beaucoup de villes, et fait connaissance avec beaucoup de peuples. Moi-même je ne me rappelle pas mon existence de baudet sans un sentiment de gratitude. J'ai, sous la peau d'âne, sinon beaucoup profité, du moins beaucoup appris. Je veux, à ce propos, vous conter une bonne histoire plus piquante encore que les autres, et, sans préambule, j'entre en matière.

Àce boulanger qui, pour son argent, était devenu mon maître, bon homme d'ailleurs et des plus rangés, le sort avait donné pour moitié la pire assurément de toutes les femelles. Elle ne lui épargnait rien de ce qui peut affliger un mari dans son honneur et dans son ménage : c'était au point que moi-même j'en gémissais intérieurement pour lui. Pas un vice qui ne se trouvât chez cette détestable créature, véritable sentine d'impureté. Humeur envieuse, querelleuse, bachique, lubrique, opiniâtre, acariâtre, avare jusqu'à la rapine en matière d'intérêts, prodigue dans ses jouissances, dénuée de toute bonne foi, ennemie de toute pudeur, foulant aux pieds toute religion, elle prétendait avoir un autel à elle, pour un dieu unique ; et, par de vaines pratiques extérieures, elle imposait au public et à son mari, tandis que du matin au soir l'hypocrite s'en donnait à boire ou à faire pis.

Cette digne personne m'avait pris tout particulièrement en aversion. Dès avant le jour, je l'entendais crier de son lit : À la meule l'âne nouveau venu ! Elle était à peine sortie de sa chambre, qu'elle me faisait appliquer en sa présence une volée de coups de bâton. Quand l'heure du repas était arrivée, tandis qu'on dételait les autres bêtes, elle prescrivait de ne me laisser approcher du râtelier qu'après tous les autres. Ces persécutions excitèrent d'autant plus en moi l'instinct de la curiosi-

té. J'étais certain que journellement un jeune homme s'introduisait dans sa chambre, et je mourais d'envie de voir sa figure ; mais mes regards ne pouvaient percer au travers de mon capuchon. Autrement, de façon ou d'autre, je serais parvenu à n'ignorer aucun des déportements de l'odieuse créature.

Certaine vieille ne la quittait pas de tout le jour. C'était sa courtière de vice, l'entremetteuse de ses relations de galanterie. On débutait par bien déjeuner ensemble, et puis, tout en sablant le vin sans eau à qui mieux mieux, on ourdissait quelque trame bien noire au préjudice de l'infortuné mari. Quant à moi, malgré ma trop juste rancune contre cette maladroite Fotis qui m'avait fait âne en voulant me faire oiseau, je me trouvais en un point dédommagé de l'extrême mortification de paraître sous cette grotesque figure ; car avec cette grandissime paire d'oreilles dont elle m'avait doté, je pouvais entendre le mieux du monde ce qu'on disait même assez loin de moi. Voici ce que je pus recueillir un jour du caquet de la vieille drôlesse. Triste galant que le vôtre ! À vous, ma chère maîtresse, et à vous seule de voir quel parti en tirer. Je ne me suis pas mêlée d'un pareil choix. Une poule mouillée ! un poltron ! que votre butor de mari fait trembler comme la feuille rien qu'en fronçant le sourcil, et dont les languissantes ardeurs vous mettent chaque jour au supplice. Parlez-moi de Philésitère ; c'est là un joli cavalier, et qui est généreux, et qui est brave, et qui n'est jamais en défaut contre les vaines précautions des maris. Voilà l'homme à qui les faveurs de toutes nos belles devraient être dévolues par privilège ; l'homme dont il faudrait orner le front d'une couronne d'or, ne fût-ce que pour le tour sans pareil qu'il vient de jouer à un jaloux. Écoutez, et voyez combien il est vrai de dire qu'il y a galant et galant.

Vous connaissez Barbarus, le décurion de la ville, que son humeur acrimonieuse a fait surnommer le Scorpion. Il a pris une femme de bonne famille et d'une beauté rare, qu'il surveille avec un soin extrême, sans lui laisser mettre le pied dehors. Oui, certes, je le connais, reprit vivement la boulangère. C'est Arété, ma camarade d'école. En ce cas, dit la vieille, vous connaissez tout au long l'aventure de Philésitère ? Je n'en sais pas un mot, dit l'autre, et je désire vivement la connaître. Voyons, la mère, contez-moi, je vous prie, le tout de point en point. Sans se faire presser, l'éternelle jaseuse reprit ainsi :

Ce Barbarus, à la veille d'un voyage indispensable voulut s'assurer le plus possible de la chasteté de sa femme, en son absence. Il avait un petit esclave nommé Myrmex, d'une fidélité reconnue. Il lui donna en secret ses instructions, avec plein pouvoir pour la garde de sa maîtresse. De plus, il le menaça des fers et du cachot, jurant par toutes les divinités de l'y faire mourir de faim, au cas où il laisserait qui que ce fût toucher la belle, même en passant, ne fût-ce que du bout du doigt. Cela

fait, le mari part, certain d'avoir près de sa femme un gardien que la terreur attacherait à tous ses pas. Myrmex, en effet, n'a plus de repas, ne peut plus laisser sortir sa maîtresse ; il s'assied près d'elle quand elle file ; le soir, quand il faut aller au bain, il suit ses pas, se colle à ses côtés, tient un pan de sa robe ; en un mot, il s'acquitte de sa mission avec la vigilance la plus inquiète.

Mais une aussi éclatante beauté ne put échapper longtemps à l'œil d'Argus d'un amateur comme Philésitère. Le grand bruit qu'on faisait de la chasteté de la dame, de la surveillance extraordinaire dont elle était l'objet, ne servit qu'à le piquer et à irriter ses désirs. Il se fit un point d'honneur d'emporter coûte que coûte une place aussi bien gardée. Il sait quelle est l'humaine fragilité, que l'argent aplanit bien des obstacles, et que les portes de diamant même ne résistent pas à l'or. Il profite d'un moment où il rencontre Myrmex seul ; il lui déclare son amour, le suppliant de prendre en pitié ses tourments. C'est un point résolu, il se donnera la mort, si bientôt il ne possède l'objet de tous ses vœux. Rien de plus facile d'ailleurs : il se glissera seul, sur le soir, ne restera qu'un moment, et les ténèbres couvriront sa venue et sa retraite.

Pour aider la persuasion, le séducteur fit jouer une machine contre laquelle le cœur de l'esclave se fût en vain cuirassé. Ouvrant la main toute grande, il la montre pleine de pièces d'or frappées à neuf, et de l'éclat le plus tentant. En voilà vingt pour ta jeune maîtresse, dit-il, et dix que je te donne pour toi de grand cœur. Myrmex, à cette proposition inouïe, frissonne des pieds à la tête, et s'enfuit en se bouchant les oreilles. Vains efforts ! le brillant du métal lui avait donné dans l'œil. Il a beau se sauver, gagner la maison à toutes jambes, il a toujours devant lui ces espèces resplendissantes, il en rêve la possession ; et voilà sa pauvre tête livrée à un flux et reflux d'images et de sentiments les plus opposés, les plus contradictoires. Il hésite entre le devoir, l'intérêt, l'effroi des tortures, l'appât des jouissances. Enfin l'amour de l'or l'emporte sur la peur de mourir. Pour s'exercer de loin, la séduction ne perdait rien de sa force. Même pendant la nuit, l'aiguillon de la cupidité allait son train. En dépit des menaces qui devaient le clouer au logis, l'irrésistible attrait de l'or l'entraînait à franchir la porte.

Enfin, toute honte bue, il prend son parti de risquer l'ouverture près de sa maîtresse. Celle-ci, en vraie femme, n'eut garde de se montrer plus inaccessible au vil métal, et le marché de sa pudeur fut bientôt conclu. Myrmex, au comble de la joie, précipite sa trahison. Il veut tenir, palper cet or qu'une fois il a vu pour son malheur. Il court chez Philésitère, et lui annonce avec transport qu'à la fin il a, non sans peine, obtenu pour lui l'objet de ses désirs. Aussitôt il réclame la récompense ;

et l'or sonne dans cette main qu'à peine jusqu'alors monnaie de cuivre avait touchée.

Quand la nuit fut assez sombre, Myrmex introduisit le hardi galant, seul et les yeux bandés, jusqu'à la chambre à coucher de sa maîtresse. À peine les deux amants avaient-ils goûté les prémices d'un amour de fraîche date, et fait essai de leurs forces dans l'amoureux conflit, tous deux dans le déshabillé convenable à ce genre d'exercice ; voilà le mari qui revient contre toute attente, ayant avec intention choisi le retour de la nuit. Mon homme frappe, crie, heurte à la porte avec une pierre. Cette lenteur à lui ouvrir accroît ses soupçons, et déjà il menace Myrmex du dernier supplice. Le malheureux, dans l'excès de son trouble et ne sachant où donner de la tête, s'excuse, en désespoir de cause, sur l'obscurité qui l'empêche de trouver la clef, tant il l'a bien cachée. Cependant Philésitère, devinant bien la cause du vacarme, se rhabille à la hâte et quitte sa maîtresse. Malheureusement, dans sa précipitation, il oublia de se chausser. Myrmex s'était enfin décidé à mettre la clef dans la serrure et à ouvrir. Le maître entre, jurant par tous les dieux, et va droit à la chambre à coucher. Le valet prend son temps, fait évader Philésitère ; et, rassuré sur son propre compte, une fois que l'amant a franchi le seuil, il ferme la maison et va tranquillement se recoucher.

Au point du jour Barbarus se lève, et que voit-il sous le lit ? des sandales inconnues, celles que Philésitère a laissées. Il devine tout ; mais, dévorant son chagrin, sans dire mot à sa femme, à ses amis, il cache les sandales dans son sein ; seulement il commande à ses gens de garrotter Myrmex et de le traîner vers la place. Lui-même, rugissant à part soi, les suit à pas pressés, bien convaincu que les sandales le mettront sur les traces du galant. Le voilà sur la place, se promenant en long et en large, le sourcil froncé, les traits gonflés par la rage. Derrière lui, Myrmex étroitement garrotté, Myrmex, qui, bien que non pris sur le fait, se sent condamné par sa conscience, et cherche vainement à exciter l'intérêt en fondant en larmes.

Philésitère vient à passer. Il allait à d'autres affaires. Ce spectacle l'émeut sans le déconcerter. Il ne songe qu'à réparer son étourderie, dont il voit toutes les conséquences ; et, avec cette présence d'esprit qui lui est habituelle, il écarte les esclaves, s'élance sur Myrmex et le soufflette à belles mains, tout en ayant soin de ne pas frapper trop fort. Ah ! drôle, disait-il, ah ! gibier de potence ! Puisse ton maître que voilà, puissent tous les dieux que tu as outragés par tes parjures, te traiter comme tu le mérites, pour m'avoir hier volé mes sandales au bain ! On devrait te laisser ces liens jusqu'à ce qu'ils tombent d'eux-mêmes ; te faire pourrir au fond d'un cachot. Cette diversion adroite, l'air d'assurance du jeune homme, en imposèrent à Barbarus, qui donna en plein dans le panneau. De retour chez lui, il fait appeler Myrmex,

lui remet ses sandales, et d'un ton radouci : Va, dit-il, les rendre à leur maître, à qui tu les as volées.

La vieille n'avait pas achevé ce bavardage, que la boulangère s'écria : Ah ! qu'une femme est heureuse d'avoir un amant si ferme et si sûr de lui ! Quant à celui qui m'est tombé pour mon malheur, tout l'effraye, rien que le bruit de la meule, et jusqu'à ce museau d'âne galeux là-bas. Eh bien ! dit la vieille, je me fais fort de vous arranger un rendez-vous avec l'autre. Il a du cœur et de la tête celui-là ! Et là-dessus elle se retire, promettant de revenir le soir. Tout aussitôt la pudique épouse prépare un vrai repas de Saliens, vins fins bien clarifiés, plats recherchés et bien relevés, en un mot chère exquise de tous points. Puis la voilà attendant son complice, comme elle eût fait quelque dieu. Ce jour-là, fort à propos, son mari soupait en ville chez un voisin, foulon de son métier. Quant à moi, vers midi on m'avait dételé, et laissé tranquillement discuter ma pitance. J'étais heureux, non pas tant de ce moment de relâche, que parce qu'on m'avait débandé les yeux, et que je pourrais enfin ne rien perdre des faits et gestes de ma scélérate de maîtresse.

Le soleil avait enfin disparu sous les flots pour éclairer les régions souterraines du globe, lorsqu'arrivent côte à côte la vieille et le blondin. C'était un tout jeune homme, à peine hors de l'enfance, et bien fait, par la fraîcheur et l'éclat de son teint, pour tenter lui-même les galants. On lui prodigue les baisers. Mais à peine la coupe de bienvenue a-t-elle effleuré ses lèvres, à peine a-t-il senti quel goût a le vin, que survient le mari, que l'on n'attendait guère. La chaste moitié se répand en imprécations, lui souhaite une jambe cassée. L'amant n'a pas une goutte de sang dans les veines. Il se trouvait là un van de bois servant à nettoyer le grain : elle le fait cacher dessous ; puis la madrée, de ce ton d'imperturbable assurance, qui était inné en elle, demande à son mari ce qui le ramène si tôt et d'où vient cette brusque désertion de la table d'un ami.

Ah ! dit le mari soupirant profondément à plusieurs reprises, en homme sérieusement affligé, c'est que la maîtresse du logis a une abominable conduite, et que je n'ai pu y tenir. Une mère de famille, si vertueuse naguère et si rangée, se déshonorer ainsi ! Je le jure par cette divine image de Cérès, j'ai tout vu, et j'ai peine à le croire. La curiosité de sa femme s'allume à ces mots, et l'effrontée n'a de cesse qu'elle ne sache tout le détail de l'affaire. L'époux se rend, et le voilà contant les disgrâces du ménage voisin, sans se douter de ce qui se passe chez lui.

Oui, dit-il, la femme de mon ami le foulon, avec sa vertu sans tache jusqu'à ce jour, et la réputation si bien établie de femme sage et bonne ménagère, n'a-t-elle pas été s'éprendre de je ne sais quel godelureau ? On avait journellement des rendez-vous en cachette. Aujourd'hui même, au moment où, après le bain, nous reve-

nions nous mettre à table, madame était à s'ébattre avec son amoureux. Grande confusion à notre arrivée ; mais elle eut bientôt pris son parti ; et, trouvant une cage d'osier cintrée par le haut, qui servait à étendre le linge pour le blanchir à la fumée du soufre elle fait blottir le godelureau dessous. Puis, le croyant bien caché, elle vient prendre sa place auprès de nous en toute sécurité. Cependant l'incommode vapeur prend mon gaillard à la gorge ; il respire à peine, il suffoque, et, par l'effet naturel de cette substance pénétrante, il éternue à chaque instant. Le mari, qui entend éternuer du coté de sa femme, car le son partait de derrière elle, la salue du souhait d'usage en pareil cas, et le répète, et le réitère à chaque éternuement ; tant qu'enfin cette fréquence insolite l'étonne ; il se doute de l'affaire. Repoussant aussitôt la table, il renverse la cage, et en tire le galant presque asphyxié. Son courroux s'enflamme à cette vue. Il demande à grands cris une épée, pour achever le traître. J'eus grand-peine à le contenir, en lui représentant à quel danger il nous exposait tous deux. La violence était d'ailleurs superflue ; infailliblement son homme allait périr, suffoqué par le soufre. La peur plus que mes raisons l'ont fait rentrer en lui-même, et il est allé déposer le moribond au premier coin de rue. J'ai alors insinué à sa femme, et j'ai fini par la persuader de quitter momentanément la boutique, et d'aller chez quelque amie attendre que la fureur du mari ait eu le temps de s'apaiser. Celui-ci était dans un transport de rage à faire trembler pour sa femme ou pour lui-même. Cette scène m'a ôté l'appétit. J'ai laissé le souper de mon hôte et regagné le logis.

Àce récit du boulanger, sa femme, passée maîtresse en fait d'impudence et d'effronterie, se répandait en exécrations contre sa voisine, la traita de déloyale, d'infâme, d'opprobre du sexe entier. Sacrifier ainsi son honneur ! Fouler aux pieds la foi jurée ! faire du toit conjugal un repaire de vice ! changer son noble nom de mère de famille pour celui de vile prostituée ! Oui, ajoutait-elle, on devrait brûler vives de pareilles créatures. Inquiète cependant, et la conscience bourrelée, impatiente d'ailleurs de tirer de gêne son complice, elle engage son mari à aller se coucher de bonne heure ; mais lui, qui s'était sauvé de cet esclandre l'estomac vide, insistait gaiement pour avoir à souper. On se dépêche donc de servir, tout en rechignant et pour cause ; ce n'était pas pour lui que la table était mise. Quant à moi, le cœur me saignait de voir la conduite de cette femme et son impudence ; et je me demandais comment venir en aide à mon maître pour démasquer sa perfide moitié ; s'il n'y avait pas moyen d'écarter le van, et mettre à découvert l'enfant caché sous cette tortue de nouvelle fabrique. La Providence enfin daigna seconder ma fidèle sollicitude. C'était l'heure de faire boire les bêtes de l'écurie. Un vieux boiteux qui en avait la charge vint nous prendre pour nous mener pêle-mêle à l'abreuvoir voisin. Ce fut pour moi l'occasion d'une vengeance tant désirée. En longeant la cachette, j'aper-

çus le bout des pieds du galant qui passait dessous : j'y appuyai mon sabot en travers, et les lui aplatis sans miséricorde, tant et si bien qu'il ne put retenir un cri douloureux. Il culbute alors le van, se montre aux yeux profanes, et voilà l'infamie de la dame au grand jour. Le boulanger toutefois ne s'emut pas autrement de l'affront fait à son honneur. Au contraire, d'un front serein et d'un ton caressant, il rassure le pâle et tremblant jeune homme. Mon garçon, dit-il, tu n'as rien de fâcheux à redouter de moi : tu n'as pas affaire à un barbare, à un de ces hommes qui ne savent pas vivre. Je n'irai pas, comme ce brutal de foulon, t'asphyxier par la vapeur meurtrière du soufre, ni même, comme j'en aurais le droit, appeler sur la tête d'un si gentil mignon les sévérités de la loi d'adultère. Je veux être avec ma femme de compte à demi ; voilà tout. Et point de séparation de biens. J'entends que nous vivions sous le régime de communauté, et que, sans débat, sans tracasseries, nous n'ayons qu'un lit pour trois. Ma femme et moi, nous avons toujours vécu d'accord à ce point que rien ne lui plaît qui ne me plaît pas ; mais c'est raison que la femme ne soit pas mieux traitée que le mari. Tout en l'amadouant ainsi, le narquois menait à sa chambre le jouvenceau, qui ne s'en souciait pas trop, mais n'osait regimber. Il met ailleurs sous clef sa chaste épouse, et, se couchant seul avec son Ganymède, exerce d'assez douces représailles de l'affront fait à son lit.

Mais sitôt que le char brillant du soleil eut ramené le jour, le boulanger appela deux de ses plus robustes valets, et se faisant tenir en l'air le jeune homme en posture, il vous le fustigea vertement avec une férule. Ah ! disait-il, avec cette peau si fine et si jeune tu t'avises de frauder les amateurs, pour courir après les belles ! Et il t'en faut de condition libre encore ! Tu te mêles de troubler les ménages, et de faire des cocus, avant d'avoir barbe au menton ! Après ces propos et d'autres semblables, assaisonnés d'une fessée nouvelle, il fait jeter à la porte mon Adonis Callipyge. Ainsi s'en tira la fleur des galants, la vie sauve contre son attente ; mais tout contrit, et au grand détriment de son train de derrière, qui, tant de jour que de nuit, avait pâti de plus d'une façon. Ce qui n'empêcha pas le boulanger de faire au plus vite déguerpir du logis sa digne compagne.

C'était justice assurément ; mais la dame en fut outrée, et le ressentiment exalta sa perversité naturelle. La voilà qui s'ingénie, et, pour se venger, remue tout l'arsenal de la méchanceté féminine. Elle parvint, après bien des recherches, à déterrer certaine devineresse passant pour faire ce qu'elle voulait par ses sortilèges et ses maléfices. La dame, à force de prières et de cadeaux, l'amène à lui promettre de deux choses l'une : ou d'adoucir son mari, et de la faire rentrer en grâce ; ou, si elle ne peut y réussir, de détacher contre lui quelque spectre ou larve qui le mette à mort. La toute-puissante magicienne est bientôt à l'œuvre. Elle essaye d'abord les premiers secrets de sa détestable science, ceux qui excitent la passion de l'amour, et

elle s'efforce d'agir sur le cœur si violemment outragé de l'époux. Le résultat ne répond point à son attente ; alors elle se dépite et s'en prend à ses intelligences. Stimulée cependant par la récompense promise, et d'ailleurs piquée au vif par la résistance qu'elle rencontre, elle se résout à menacer la tête du malheureux mari, en suscitant contre lui l'ombre d'une femme morte du dernier supplice.

Mais j'entends d'ici quelque lecteur pointilleux m'arrêter tout court, et me dire : Comment donc as-tu fait, ô des bourriquets le plus subtil, confiné comme tu l'étais dans le fond de ton moulin, pour savoir ce qui se passait très mystérieusement, d'après ton dire, dans la confidence de ces deux femelles ? Écoutez, et vous allez comprendre comment moi, qui restais homme, et homme très curieux, sous cette figure de bête, j'ai pu arriver à la connaissance des manœuvres ourdies pour la perte de mon boulanger.

Il était midi environ, quand une femme, dans l'appareil lugubre des accusés, portant au front l'empreinte d'une tristesse profonde, apparut tout à coup au milieu du moulin. Comme pour faire appel à la pitié, des haillons la couvraient à peine. Elle marchait nu-pieds. Des mèches éparses de cheveux gris, souillés de cendre, voilaient en partie des traits déjà défigurés par une pâleur cadavéreuse. Cette étrange figure s'adresse au boulanger, lui met familièrement la main sur l'épaule, et l'emmenant dans sa chambre, comme pour lui communiquer un secret, s'y enferme avec lui. La conférence se prolongeait indéfiniment. Tout le grain livré aux ouvriers avait passé sous la meule, et un supplément devenait nécessaire. De petits esclaves sont dépêchés au maître pour lui demander de la mouture. Vainement viennent-ils crier à tue-tête à travers la porte ; point de réponse. On frappe plus fort. Les verrous étaient tirés au dedans. On s'inquiète, on s'alarme ; on a recours à la force. Les gonds cèdent, volent en éclats, et livrent enfin passage aux assaillants. La femme avait disparu ; mais ils trouvent pendu à une poutre le corps déjà sans vie de leur maître. Ils éclatent en sanglots et en lamentations, le détachent, ôtent la corde qui lui serrait le cou, et lavent le cadavre. Ce premier devoir accompli, un nombreux cortège suit le défunt à la sépulture.

Le jour suivant, sa fille, qui était mariée dans un bourg voisin, accourt tout éplorée, s'arrachant les cheveux, et, de ses deux mains, frappant sa poitrine. Aucun message n'était venu lui apprendre la catastrophe de sa famille, et l'infortunée savait tout. L'ombre lamentable de son père lui était apparue dans son sommeil, ayant encore au cou le lien funeste. Ainsi lui avaient été révélés tous les crimes de sa marâtre, ses adultères, ses maléfices ; et comment, tombé lui-même en la puissance d'un spectre, il était descendu aux sombres bords.

La fille du boulanger resta longtemps livrée aux angoisses du désespoir. Enfin, les représentations empressées de sa famille mirent un terme à son deuil extérieur. Le neuvième jour, elle accomplit les solennités d'usage auprès du tombeau, puis elle mit en vente les biens de la succession, mobilier, esclaves et bêtes de somme, et tout le ménage se dispersa de côté et d'autre, suivant les chances de l'adjudication.

Un pauvre jardinier m'acheta cinquante deniers. C'était bien cher, disait-il ; mais il comptait sur notre travail commun pour le faire vivre. Il est bon d'entrer ici dans les détails de ce nouveau service.

Dès le matin, mon maître me chargeait de légumes de toute espèce qu'il allait livrer aux revendeurs de la ville voisine. Quand il en avait reçu le prix, il montait sur mon dos et revenait à son jardin. Là, tandis que mon homme bêchait, arrosait, se livrait, le dos courbé, aux divers soins de son état, moi je prenais du bon temps, et me régalais de la douceur de ne rien faire : mais les astres n'en accomplissaient pas moins leur révolution ; et jour par jour, mois par mois, se pressant à la file, l'année passa de la délicieuse époque des vendanges aux âpres rigueurs du Capricorne. Plus de jour sans pluie, plus de nuit sans frimas. Il manquait un toit à mon étable ; et, constamment exposé à la belle étoile, j'étais sans cesse aux prises avec le froid. Mon maître, par pauvreté, était hors d'état d'avoir pour lui-même, à plus forte raison pour moi, un toit de chaume ou la plus mince couverture. Il n'avait pour abri qu'une méchante hutte de ramée. Chaque matin, il me fallait pétrir péniblement une fange glaciale, ou me briser les sabots contre les aspérités du sol durci par la gelée. Ajoutez que je n'avais plus comme auparavant de quoi me remplir le ventre. Mon maître et moi, nous n'avions plus qu'un seul et même ordinaire ; et il était des plus chétifs. Quelques laitues amères qu'on avait laissé monter en graine en formaient le menu. Pour la saveur et la tendreté, autant aurait valu mâcher une poignée de verges.

Il nous arriva un soir, par un ciel sans lune, un propriétaire d'un village des environs, qui avait perdu son chemin dans l'obscurité, et qu'une forte averse avait trempé jusqu'aux os. Il fut cordialement accueilli, et trouva chez nous, sinon bon gîte, au moins un repos dont il avait grand besoin. Aussi promit-il à son bon hôte, en témoignage de sa gratitude, du blé et de l'huile de sa récolte, et, de plus, deux barils de son vin. Mon maître n'eut rien de plus pressé que de se munir d'un sac et d'outres vides. Il monte à cru sur mon dos, et nous voilà tous deux en route. Nous franchissons la distance, qui était de soixante stades, et nous arrivons chez l'homme en question, qui reçoit au mieux mon maître, et l'invite à prendre sa part d'un excellent dîner.

Nos deux convives en étaient à se faire mutuellement raison le verre à la main, quand leur attention fut attirée par le plus étonnant phénomène. Une des poules de la basse-cour se mit à courir çà et là, caquetant comme si elle avait envie de pondre. Ce que voyant le patron : O ma cocotte, dit-il, que tu es de bon rapport ! combien m'en as-tu fait gober de tes œufs tous les jours de l'année ! Allons, je vois que tu nous prépares un bon petit plat de ta façon. Holà ! garçon, dit-il, vite la corbeille aux couveuses, et mets-la dans son coin ordinaire. Le valet fit ainsi qu'il était enjoint ; mais la poule ne veut pas de sa place accoutumée. Elle s'en vient déposer précisément aux pieds de son maître une ponte tant soit peu précoce, et de nature à lui mettre martel en tête. En effet, ce n'était pas un œuf, c'était un petit poulet tout formé, emplumé, ergoté, qui se mit à glousser et à suivre sa mère. Mais voici bien un autre prodige, un prodige à faire dresser les cheveux. Sous la table même où se trouvaient les restes du repas, la terre s'ouvre profondément, et livre passage à un énorme jet de sang qui retombe en larges gouttes sur tout le service. Tout à coup, au milieu de la stupeur et de l'effroi causés par ces événements surnaturels, un domestique arrive tout courant du cellier, annonçant que le vin qui s'y trouvait, et dont le dépôt était de longue date, bouillonnait dans les tonneaux, comme s il eût été soumis au feu le plus ardent. En même temps, on vit des belettes traînant avec leurs dents un serpent mort. De la gueule d'un chien de berger sortit en sautillant une petite grenouille verte. Enfin, un bélier saisit le chien à la gorge, et l'étrangla d'un coup de dent.

Àcette succession de sinistres présages, le maître du logis et ses gens furent frappés de stupeur. Que faire ? Par où commencer pour apaiser le courroux des dieux ? Quelle expiation sera plus efficace ? Combien de victimes ? Quelles victimes sacrifier ? On était encore sous l'impression d'effroi que cause le sentiment d'une catastrophe imminente, quand un jeune esclave vint annoncer au malheureux père de famille que les dernières calamités venaient de fondre sur sa maison.

Le bon homme avait trois fils, parvenus à l'âge de raison, et dont les talents et la conduite faisaient l'orgueil de sa vieillesse. Une ancienne amitié liait ces jeunes gens avec un pauvre homme possesseur d'un modeste manoir. Ce manoir touchait aux grands et magnifiques domaines d'un jeune seigneur riche et puissant, qui, héritier d'un nom antique et illustre, abusait de cet avantage pour se créer dans le pays une prépondérance factieuse, et y disposer de tout à son gré. Il agissait avec son humble voisin tout à fait en puissance ennemie. Il égorgeait ses moutons, enlevait ses bœufs, foulait aux pieds ses blés en herbe. Enfin, après l'avoir privé de son revenu, il voulut un beau jour le chasser de sa propriété ; et, soulevant une vaine dispute de bornage, il prétendit que tout le terrain était à lui. Le campagnard, homme tranquille du reste, dépouillé par l'avarice du riche, voulut du moins garder

du champ paternel la place de son tombeau, et, tout inquiet, fit prier plusieurs amis de venir rendre témoignage au sujet de ses limites. Dans le nombre se trouvaient les trois frères, venus pour aider, selon leurs forces, leur ami persécuté.

La présence de tant d'adversaires n'intimida point ce furieux, ni même ne lui imposa le moins du monde. Il ne rabattit rien de ses prétentions non plus que de son insolence. On voulut le prendre par la douceur, et tenter sur son esprit turbulent des moyens de conciliation ; mais il y coupa court, jurant, par sa tête et celle de tout ce qui lui était cher, qu'il se moquait de tous ces arpenteurs ; qu'il dirait à ces gens de prendre le voisin par les oreilles et de le jeter hors de sa baraque. Ce propos révolta tous les auditeurs. L'un des trois frères répliqua d'un ton ferme qu'il avait beau se prévaloir de son bien pour trancher ainsi du tyran et du superbe ; que les pauvres, sous l'impartiale protection de la loi, savaient bien avoir raison des riches. Jetez de l'huile sur un foyer, du soufre sur un incendie ; armez du fouet les Euménides, et vous concevrez à quel degré la brutalité du personnage fut excitée par de telles paroles. L'excès de sa fureur le fit extravaguer. Il les menaça de les faire pendre tous, et leurs lois avec eux.

Il avait chez lui des chiens de berger et de garde, d'une taille et d'une férocité extraordinaire, nourris des charognes qu'ils rencontraient dans la campagne, et qui étaient dressés à se jeter sur les passants. Il ordonne qu'on les lâche, en les excitant contre les gens qui se trouvaient là. Au son bien connu de la voix des bergers, la rage de ces animaux s'exalte, ils s'élancent sur les assistants, les mordent, les déchirent ; si l'on fuit, ils n'en sont que plus acharnés. Ce n'est bientôt plus qu'une boucherie de toute cette foule qui se presse. Au milieu de la mêlée, le plus jeune des trois frères heurte du pied contre une pierre, s'y meurtrit les doigts et tombe. Sa chute le livre en proie à ces monstres furieux. Ils ne l'ont pas plutôt vu à terre qu'ils le dépècent par lambeaux.

Aux cris déchirants qu'il jette dans son agonie, ses frères, le cœur navré, volent à son secours. Enveloppant leur bras gauche de leur manteau, ils essayent d'écarter les chiens de son corps à coups de pierres ; mais tous leurs efforts sont vains contre cette meute acharnée. Le malheureux jeune homme n'eut que le temps de leur crier : Vengez-moi de ce riche détestable. Et il expira tout déchiré. Les deux autres, poussés par le désespoir, et au mépris de leur propre danger, s'avancent contre leur ennemi et font voler sur lui une grêle de pierres ; mais cet homme de sang, dont la main n'était pas novice en fait de meurtre, frappe l'un d'eux d'un javelot au milieu de la poitrine, et le perce d'outre en outre. Déjà le sentiment et la vie ont abandonné la victime, et cependant le corps ne touche pas la terre ; car le trait qui l'avait traversé, ressortant presque en entier derrière son dos, s'était fixé au sol par la

force du coup, et les vibrations de la hampe se communiquaient au cadavre ainsi suspendu.

Un valet de l'assassin, homme grand et robuste, accourt alors au secours de son maître, et, d'une pierre lancée de fort loin, cherche à atteindre le bras du troisième frère. Mais, contre leur attente, la pierre, manquant le but, ne fit que raser l'extrémité des doigts, et tomba sans effet. Le jeune homme à l'instant fit, avec une présence d'esprit singulière, tourner l'incident au profit de sa vengeance. Il feignit d'avoir le poignet rompu, et s'adressant à son barbare adversaire : Jouis, lui dit-il, de la destruction de toute une famille ; repais du sang de trois frères ton insatiable cruauté ; triomphe à ton aise du massacre de tes concitoyens : mais sache-le bien, tu auras beau usurper l'héritage du pauvre, reculer les bornes de ton domaine en tous sens, tu auras toujours des voisins. Ah ! faut-il que cette main, dont j'aurais abattu ta tête coupable, soit mise si fatalement hors de combat ! Cette apostrophe exaspéra le brigand, qui saisit son glaive et se précipita avec furie sur le jeune homme pour l'égorger de sa propre main ; mais il avait affaire à forte partie. Avec une énergie qu'on était loin de lui supposer, le blessé prétendu arrête le bras de l'assaillant d'une étreinte vigoureuse, et, brandissant lui-même le fer d'une main assurée, frappe à coups pressés le riche odieux, et lui fait rendre son âme impure. Cette exécution terminée, et pour se soustraire aux mains des domestiques qui accouraient, le vainqueur tourne contre lui-même le fer teint de sang de son ennemi, et se l'enfonce dans la gorge.

Voilà ce qu'annonçaient tant de sinistres présages, dont il fallut au malheureux père essuyer le récit. Assailli de tant de coups à la fois, il ne proféra pas un mot, ne versa pas une larme ; mais saisissant le couteau dont il venait de se servir à table, pour faire les parts du repas, il s'en perce la gorge de plusieurs coups, à l'exemple de son infortuné fils. Son corps roule inanimé sous la table, et lave d'un sang nouveau les taches prophétiques dont elle était souillée. Ainsi, dans l'espace d'un moment, s'anéantit cette famille entière. Le jardinier, touché de tant de désastres, non sans retour sur ce qu'il y perdait lui-même, donne à son hôte des larmes pour son dîner, et, frappant itérativement l'une contre l'autre ses deux mains qu'il avait compté rapporter pleines, il monte sur mon dos, et s'en retourne comme il était venu ; mais il ne devait pas revenir lui-même sans malencontre.

En effet, nous vîmes venir à nous un quidam de haute stature, soldat d'une légion, à en juger par ses dehors et ses manières, qui, d'un ton d'arrogance, demande à mon maître où il menait cet âne à vide. Celui-ci, encore tout troublé, et d'ailleurs n'entendant pas le latin, ne répond point, et passe. L'autre prit sa taciturnité pour une insulte, et, avec toute l'insolence militaire, le jeta de mon dos à bas, d'un coup

de cep de vigne qu'il tenait à la main. Le pauvre jardinier lui expose humblement qu'il ignore sa langue. Eh bien ! dit alors en grec le soldat, où mènes-tu cet âne ? Le jardinier répond : À la ville voisine. Mais j'ai besoin, moi, de son service, reprend l'homme de guerre ; il faut qu'il vienne avec moi à la citadelle pour transporter, avec d'autres bêtes de somme, les effets du commandant. Cela dit, il met la main sur mon licou et me tire à lui. Le jardinier alors, essuyant le sang du coup qu'il avait reçu à la tête, le supplie d'en agir moins rudement et de façon plus humaine avec un homme qui a servi comme lui ; et cela, au nom de tout ce qu'il espère de mieux. Je vous jure, dit-il, que cet âne n'a pas la moindre vigueur, et que, de plus, il a le mal caduc. Rien que pour porter quelques bottes de légumes de mon jardin à deux pas, l'haleine lui manque. Jugez s'il est propre à un service plus fatigant.

Mais le jardinier s'aperçoit que, loin de s'adoucir, la férocité du soldat s'irrite encore de ses prières, et que même il en veut à sa vie ; car il avait retourné le cep, et, le frappant du gros bout, allait lui briser le crâne. Alors il a recours à un parti extrême. Feignant de vouloir toucher les genoux de son ennemi, par un geste de suppliant il s'incline et se baisse bien bas ; puis tirant soudain les deux pieds à lui, il fait perdre terre à son homme et le laisse retomber lourdement. Et tout aussitôt de lui labourer, de ses poings, de ses coudes, de ses dents, et même des pierres qu'il trouve sous sa main, le visage, les bras et les côtes. L'autre, étendu sur le dos, hors d'état de résister ou de se garantir des coups, n'épargne pas du moins les menaces. Une fois debout, il va hacher mon maître par morceaux avec sa bonne lame. L'avis ne fut pas perdu. Le jardinier s'empare aussitôt de l'épée, la jette le plus loin qu'il peut, et le voilà étrillant de plus belle son ennemi terrassé. Le soldat, roué de coups, ne voit qu'un moyen de salut : il fait le mort.

Alors le jardinier, emportant l'arme avec lui, remonte sur mon dos, et, grand train, se rend droit à la ville. Il ne se souciait pas de revenir chez lui. Il va donc trouver un ami, lui conte son aventure, et le prie de l'assister dans cette position critique. Il ne s'agit que de le cacher, son âne et lui, pour deux ou trois jours. C'est assez pour dérouter l'accusation et sauver sa tête. L'ami se montra vraiment ami, et ne se fit pas prier. On me fait plier les jambes, et l'on me hisse, à l'aide d'une échelle, dans une pièce au-dessus. Le jardinier reste en bas dans la boutique, et se blottit dans un panier dont on ferme le couvercle sur lui.

Cependant mon légionnaire, ainsi que je l'appris plus tard, avait fini par se mettre sur ses pieds. Mais en homme qui sort d'un long état d'ivresse, moulu, chancelant, et s'appuyant sur son bâton, il avait à grand-peine gagné la ville. Bien confus d'avoir eu le dessous, et de s'être ainsi laissé battre, il aimait mieux dévorer son dépit que de mettre aucun habitant dans la confidence de sa défaite ; mais

ayant rencontré quelques-uns de ses camarades, il leur conta son piteux cas. On convint qu'il resterait au quartier quelque temps sans se faire voir ; car, outre le déshonneur, il appréhendait, en raison de la perte de son épée, les peines sacramentelles de la loi militaire. Les autres, dans l'intervalle, devaient, munis de notre signalement, s'occuper activement de nous découvrir et de le venger. Un traître de voisin nous vendit, et indiqua notre cachette. La justice est appelée : fausse déposition des soldats, qui prétendent avoir perdu en route un petit vase d'argent appartenant à leur général. L'objet aurait été trouvé par un jardinier qui refusait de le rendre, et qui s'était allé cacher dans la maison d'un ami.

Les magistrats s'étant fait décliner et le nom du général et le prix de l'objet perdu, arrivent à la porte de la maison de refuge, et là somment notre hôte à haute voix de livrer ceux qu'il recélait, sous peine d'encourir personnellement une action capitale. Le maître du logis ne sourcilla pas. Occupé uniquement de sauver l'ami qui s'est confié à lui, il se renferme dans une dénégation absolue, et même il soutient qu'il n'a pas vu le jardinier depuis plusieurs jours. Les soldats, de leur côté, de jurer par le bon génie du prince que le voleur est bien là, et non ailleurs. Les magistrats ordonnent la perquisition. Des licteurs et autres officiers publics y procèdent, fouillent la maison dans tous les coins. Homme ni baudet n'est apparu, suivant leur dire. L'altercation s'échauffe. Les soldats soutiennent que l'homme et l'âne sont là cachés, et jurent par l'empereur. Le patron ne cesse de nier, et de prendre tout l'Olympe à témoin.

Pendant qu'on disputait et qu'on vociférait en bas, n'allai-je pas m'aviser, âne indiscret autant que curieux, de fourrer de côté mon museau par une lucarne, pour voir un peu ce que signifiait ce vacarme ? Or, le hasard voulut que l'œil d'un soldat, tourné de ce côté, saisit mon ombre au passage. Aussitôt il fait part aux autres de sa découverte. Grande rumeur. Vite on applique une échelle ; me voilà appréhendé au corps, et emmené prisonnier. Plus de doute. Les recherches sont reprises avec plus de soin. On finit par découvrir le panier, le jardinier est tiré de sa cachette et traduit devant les magistrats. On traîna en prison le pauvre homme, qui dut payer de sa tête les frais de cette aventure. Du reste, ce furent des éclats de rire et des plaisanteries sans fin sur mon apparition à la fenêtre. De là le proverbe si connu : Qui voit l'ombre, voit l'âne.

X

Ce qu'il advint le jour suivant au jardinier mon maître, je l'ignore. Quant à moi, le même soldat qui s'était attiré une si verte correction par son incartade vint me prendre à l'écurie, et m'emmena sans que personne y trouvât à redire. Mon nouveau patron prit à son quartier, à ce qu'il me parut du moins, les effets qui lui appartenaient, et les chargea sur mon dos. Me voilà donc cheminant, tout à fait en belliqueux appareil, portant un casque éclatant, un bouclier à éblouir les yeux au loin, une lance de dimension formidable ; arme qui n'est d'ordonnance qu'en temps de guerre, mais que le fanfaron, pour imposer aux pauvres passants, avait artistement disposée, en épouvantail, au point culminant de ma charge. Après une marche assez facile en plaine, nous arrivâmes à une petite ville où nous prîmes gîte, non pas à l'auberge, mais chez un décurion. Mon maître, après m'avoir confié aux soins d'un domestique, n'eut rien de plus pressé que de se rendre près de son chef, qui commandait un corps de mille hommes. Je me rappelle que, peu de jours après, il se commit dans ce lieu même un acte de scélératesse inouïe et révoltante. Dans l'intérêt de mes lecteurs, j'en consigne ici le récit.

Le maître du logis avait un fils parfaitement élevé, modèle conséquemment de piété filiale et de conduite, tel enfin que chacun eût voulu être son père, ou avoir un fils qui lui ressemblât. Il avait depuis longtemps perdu sa mère ; son père s'était remarié, et avait de sa seconde femme un autre fils qui venait d'atteindre sa douzième année. Il arriva que la belle-mère, qui avait la haute main dans la maison de son mari (ce qu'elle devait moins à ses vertus qu'à sa beauté), soit entraînement des sens, soit effet d'une fatalité qui la poussait au crime, jeta des regards de désir sur son beau-fils. Mon cher lecteur, ceci n'étant pas une anecdote, mais une belle et bonne tragédie, je vais quitter le brodequin et chausser le cothurne.

La dame, tant qu'un feu naissant ne fit que couver dans son sein, réussit à dominer cette ardeur encore faible, et à l'empêcher d'éclater au dehors ; mais quand le cœur tout entier fut en proie à l'incendie, dont le dieu lui-même attisait la violence désordonnée, il n'y eut plus à résister. Elle simule alors une maladie, et feint que le corps souffre, pour cacher la plaie de l'âme. Amoureux et malades (c'est un fait bien connu) offrent dans leur personne mêmes symptômes d'altération et de langueur. Pâleur des traits, abattement des yeux, lassitude des membres, privation de sommeil respiration pénible et de plus en plus laborieuse à mesure que l'état se prolonge. Ici, le mal, par ses fluctuations, accusait, à n'en pas douter, la marche de la fièvre ; n'eussent été les pleurs que l'on voyait couler. O ignorance des médecins ! que signifient ce pouls agité, cette chaleur déréglée, cette respiration intermittente,

ce corps qui cherche vainement une position qui lui convienne ? Bons dieux ! qu'il est facile de le dire, non pas peut-être pour un expert en médecine, mais pour le premier venu, tant soit peu familier avec les phénomènes de l'amour, en voyant une personne qui brûle dans un corps sans chaleur !

Enfin la violence de la passion prend le dessus. La dame sort de cette taciturnité prolongée, et ordonne qu'on fasse venir son beau-fils. Nom fatal, et qu'elle voudrait ôter à celui qui le porte ! elle en aurait moins à rougir. Le jeune homme ne tarde pas à se rendre aux ordres d'une belle-mère, et d'une belle-mère malade. Il vient, le front prématurément ridé par le chagrin, s'acquitter d'un double devoir envers la femme de son père et la mère de son frère. Celle-ci, prête à rompre un silence qui la tue, se perd dans un océan d'incertitudes. Il ne lui vient pas un mot à dire qu'elle ne rejette aussitôt. En elle un reste de pudeur combat encore. Au moment de commencer, la parole expire sur ses lèvres. Le jeune homme, qui ne se doute de rien, lui parle le premier, et lui demande timidement la cause de l'état de malaise où il la voit. La dame cède alors à la fatale tentation du tête-à-tête. Rien ne l'arrête plus ; elle verse un torrent de larmes, se couvre le visage d'un pan de sa robe, et, d'une voix tremblante, adresse au jeune homme ce peu de mots : Le principe, la cause de mon mal, et en même temps le médecin qui peut le guérir, me sauver, c'est vous. C'est dans vos yeux que les miens ont pris la flamme terrible qui, descendue jusqu'à mon cœur, le brûle dans ses derniers replis. Ayez pitié de votre victime. Qu'un scrupule filial ne vous arrête pas ; car autrement ma mort est certaine, et, par là, vous conservez à votre père sa femme. Retrouvant son image en vos traits, je puis vous aimer sans crime. Nous avons la sécurité du mystère et tout le temps nécessaire pour contenter nos désirs. Il le faut : chose ignorée est comme non avenue.

Cette brusque proposition jeta le jeune homme dans un trouble extrême. Son premier mouvement fut d'horreur ; mais il réfléchit, et ne voulut pas risquer en ce moment un refus dont la dureté pouvait pousser à bout une femme passionnée. Il promet donc, pour gagner du temps ; exhorte sa belle-mère à prendre courage, à se soigner, à se rétablir, en attendant qu'une absence de son père laisse le champ libre à leurs désirs. Puis il s'arrache à cet odieux entretien. Et sentant, en présence des maux qui menacent sa famille, le besoin des conseils d'une raison plus éclairée, il s'adresse à un vieillard chargé précédemment de son éducation, et dont la sagesse lui était connue. Tous deux pensèrent, après mûre délibération, que le meilleur parti était de se soustraire par une prompte fuite à l'orage dont les menaçait la Fortune ennemie : mais déjà la dame, impatiente de tout délai, avait su inventer un motif pour déterminer son mari à visiter une propriété lointaine. Elle n'est pas plutôt libre, que, dans un enivrement de jouissance anticipée, la voilà réclamant la satisfaction promise à sa coupable ardeur ; mais le jeune homme élude sans cesse,

tantôt pour une raison, tantôt pour une autre, la funeste entrevue, inventant chaque jour des prétextes nouveaux ; si bien que la marâtre vit clairement le refus qui se cachait sous ces ajournements multipliés, et soudain, par un de ces retours communs aux passions désordonnées, une affreuse haine prit la place de son amour.

Parmi les esclaves qu'elle avait eus en dot, il y en avait un qui était la méchanceté même, et n'avait pas son maître en fait de scélératesse. Elle lui fait part de ses criminelles intentions ; et tous deux ne trouvent rien de mieux à faire que de donner la mort au pauvre jeune homme. Sur l'ordre de sa maîtresse, l'esclave se procure un poison des plus actifs, et le délaye dans du vin qui doit être offert à l'innocente victime. Mais tandis que ces deux monstres délibèrent sur le moment propice, le hasard amène le plus jeune frère, le propre fils de la dame, qui rentrait au logis après ses exercices du matin. L'enfant venait de déjeuner, il avait soif : il trouve sous la main la coupe empoisonnée, et l'avale d'un trait. Il n'a pas plutôt pris le breuvage de mort, apprêté pour un autre, qu'il tombe sans vie.

Àcette subite catastrophe, le précepteur de l'enfant jette des cris lamentables qui attirent la mère et toute la maison. Les effets du poison sont visibles ; et chacun désigne celui qu'il croit l'auteur d'un tel forfait. Mais ni le cruel trépas d'un fils, ni le remords d'en être la cause, ni le désastre de sa maison, ni le cœur brisé d'un époux, ni l'aspect de telles funérailles, n'ont le pouvoir de faire impression sur cette furie. Vrai type de marâtre, elle ne songe qu'à assouvir sa vengeance, en mettant le comble au deuil de la famille. Un courrier est dépêché à son mari, qui, à cette funeste nouvelle, revient précipitamment sur ses pas. Aussitôt, avec une effroyable assurance, elle lui dénonce son beau-fils comme l'empoisonneur de son frère. Elle disait vrai en un sens : l'enfant lui avait presque ôté la coupe des mains pour la boire : mais elle prête au frère aîné l'atroce idée de se venger sur le fils du refus opposé par la mère à ses infâmes désirs ; et, non contente de cet affreux mensonge, elle ajoute qu'une telle révélation la met elle-même en butte au poignard. Le père infortuné, près de se voir privé de deux fils, se débat au milieu des plus terribles angoisses. Le plus jeune est devant lui, couché dans son cercueil ; l'autre, incestueux, parricide, va se trouver frappé d'une condamnation capitale. Une femme trop aimée est là qui l'excite, par des pleurs mensongers, à prendre en horreur son propre sang.

Àpeine les derniers rites des funérailles sont-ils accomplis, que, s'arrachant du bûcher les joues encore sillonnées de larmes, et dépouillant son front de ses cheveux blancs souillés de cendre, le malheureux vieillard se précipite vers la place où se rend la justice. Et là pleurant, suppliant, embrassant même, tant il est abusé, les

genoux des décurions, ce père appelle, avec l'insistance la plus passionnée, la mort sur la tête du seul fils qui lui reste, sur ce fils violateur incestueux du lit paternel, dont le poignard menace encore sa belle-mère. Cet accent du désespoir fit naître une telle sympathie, excita si puissamment l'indignation du tribunal et même de la foule assistante, que, pour couper court à une instruction trop lente, à des dépositions qui n'en finissent pas, aux captieux ajournements de la défense, tous s'écrient d'une commune voix : Qu'on le lapide ! C'est une peste publique : que le public se fasse justice. Alarmés cependant pour leur propre sûreté, et craignant que cette fermentation, d'abord peu profonde, ne dégénère bientôt en violation de l'ordre public et de toute autorité, les magistrats emploient les remontrances auprès des décurions, les voies coercitives envers le peuple. Par respect pour les formes de justice traditionnelles, il faut un débat contradictoire, une sentence rendue judiciairement. Iraient-ils, au mépris de toute civilisation, ou pour imiter les violences du despotisme, condamner un homme sans l'entendre ? Un tel scandale serait-il, en pleine paix, donné aux siècles à venir ?

La raison prévalut. Ordre aussitôt au crieur de proclamer une convocation du sénat dans le lieu de ses séances. Chacun arrive, et prend la place que son rang lui assigne. À la voix du crieur, l'accusateur s'avance ; et, alors, seulement, l'accusé est appelé et introduit. Par application de la loi athénienne et des formes de juridiction de l'Aréopage, le crieur signifie aux avocats qu'ils aient à s'abstenir de tout exorde et de tout appel à la pitié. Ces détails, je les ai recueillis dans les nombreuses causeries que j'ai entendues sur ce procès. Du reste, l'accusation fut-elle chaudement poussée, habilement réfutée ? je n'en sais rien. Du fond de mon écurie, je n'ai rien entendu de l'attaque ni de la réplique ; je ne puis donc rien en rapporter. Ce qui est positivement à ma connaissance, le voici.

Les plaidoiries terminées, le tribunal décide que l'accusateur sera tenu de produire ses preuves, un cas de cette importance exigeant la pleine évidence, et ne permettant pas de procéder par conjecture. Avant tout, l'esclave, seul témoin, soi-disant, des faits articulés, sera représenté en justice ; mais ce gibier de potence n'était pas homme à s'émouvoir, ou de la gravité de la décision attendue, ou de l'imposant aspect de l'assemblée, ou du cri de sa propre conscience. Il avait son conte tout prêt, qu'il se mit à débiter imperturbablement comme l'expression de la vérité pure. Mandé, suivant son dire, par son jeune maître, il l'aurait trouvé dans l'exaspération d'un amour dédaigné, aurait reçu de sa bouche l'ordre de le venger par la mort du fils des mépris de la mère, et cela avec promesses splendides pour son concours discret, et menaces de mort en cas de refus. Un poison tout préparé lui aurait d'abord été remis pour le faire prendre au jeune frère, puis retiré ensuite par l'aîné, qui, craignant que son complice ne supprimât le breuvage et ne gardât la

coupe comme pièce de conviction, se serait déterminé à le présenter lui-même. L'art de cette déposition, joint à l'accent de vérité que sut y mettre ce misérable, en affectant une terreur profonde, détermina la conviction du tribunal. Parmi les décurions, il n'était pas une voix favorable au jeune homme. Tous le tenaient pour atteint et convaincu, et passible de la peine d'être cousu dans un sac. Déjà, suivant l'usage immémorial, l'urne s'ouvrait pour recevoir une succession de bulletins unanimes, car une même formule y avait été inscrite par chaque main. Or, le scrutin une fois accompli, c'en était fait irrévocablement du coupable, dont la tête dès lors était dévolue au bourreau, lorsqu'un vieux sénateur, l'un des premiers de l'ordre par le crédit attaché à sa personne et l'autorité de son opinion, et qui exerçait la profession de médecin, couvrit tout à coup de sa main l'orifice de l'urne, comme pour arrêter l'émission de votes irréfléchis, et s'adressa en ces termes à l'assemblée :

Vieux comme je suis, j'ai le bonheur de n'avoir recueilli qu'estime dans ma longue carrière. Je ne vous laisserai pas accueillir une accusation calomnieuse et commettre un meurtre juridique ; je ne vous laisserai pas, sur la foi d'un misérable esclave, fausser le serment que vous avez fait de rendre la justice. Quant à moi, je ne puis fouler aux pieds toute religion, et mentir à ma conscience par une condamnation injuste. Voici le fait : Ce maraud vint me prier, il y a quelques jours, de lui procurer certain poison d'un effet instantané, dont il m'offrit cent écus d'or. Une personne, disait-il, atteinte d'une incurable maladie de langueur, avait recours à ce moyen pour en finir avec une vie de souffrance. Dans le bavardage que le drôle me débitait, je démêlai de l'imposture, et ne doutai pas qu'il ne s'agît d'un crime. Je livrai cependant la potion ; mais, prévoyant dès lors que l'affaire irait en justice, je n'acceptai le prix que sous condition. De peur, lui dis-je, qu'il n'y ait dans cet or des pièces fausses ou altérées, nous allons les remettre dans le sac, tu le scelleras de ton anneau, et demain nous ferons vérifier le tout par un changeur. Il n'a pas fait d'objection, et la somme a été cachetée. De mon côté, dès que je l'ai vu assigné à comparaître, j'ai envoyé un de mes gens chercher le sac dans mon laboratoire. Je mets la pièce sous vos yeux : que le témoin vienne reconnaître son cachet. C'est donc lui qui a acheté le poison. Comment cette circonstance est-elle mise sur le compte d'un autre ?

Le scélérat, à ces mots, se mit à trembler de tous ses membres. On vit la couleur vitale s'effacer de ses traits, et sa face se couvrir de la pâleur d'un spectre. Une sueur froide ruisselait sur tout son corps. Il ne savait sur quel pied se tenir, et se grattait la tête tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, marmottant je ne sais quoi entre ses dents, si bien que sa culpabilité parut manifeste à tout le monde. Mais voilà mon fourbe qui, reprenant par degré son aplomb, se met à nier tout effrontément,

et donne au médecin démentis sur démentis. Celui-ci, attaqué dans son caractère comme magistrat, et dans son honneur comme particulier, s'évertue à confondre le traître. À la fin, sur l'ordre des magistrats, les officiers de justice s'emparent des mains de l'esclave, et y trouvant un anneau de fer, le comparent avec l'empreinte du sac. Cette vérification leva tous les doutes. On ne tarda pas, suivant l'usage grec, à faire jouer le chevalet et la roue ; mais le coquin endurci montra dans la torture une constance incroyable, et résista même a l'épreuve du feu.

Par Hercule, s'écrie alors le médecin, je ne souffrirai pas que, contre toute équité, vous ordonniez le supplice de cet innocent homme, ni que ce misérable, parce qu'il peut se jouer des moyens de votre justice, échappe au châtiment qui lui est dû. Je vais établir jusqu'à l'évidence que le coupable est devant vous. Sollicité par cet homme abominable de lui procurer le poison le plus énergique, j'ai jugé d'un côté le service qu'il me demandait incompatible avec le devoir de ma profession, car la médecine est instituée pour sauver la vie et non pour la détruire ; et, de l'autre, que si je le refusais, je laisserais imprudemment la voie ouverte au crime ; car on pouvait se pourvoir ailleurs de poison, employer le poignard ou toute espèce d'arme pour consommer l'acte médité. J'ai donc livré une potion, mais une potion qui n'est que somnifère. C'est de la mandragore, substance bien connue pour sa vertu narcotique, et qui provoque un sommeil de tous points semblable à la mort. Il n'y a pas de quoi s'étonner au surplus en voyant un désespéré comme celui-là, qui sait quel supplice lui revient d'après les lois de nos ancêtres, soutenir aisément l'épreuve comparativement légère de la torture. Encore une fois, si l'enfant n'a pris que la potion préparée de mes mains, il vit, son sommeil n'est qu'un repos. Une fois sorti de cette léthargie, il reverra la lumière du jour. S'il a péri, s'il est vraiment et définitivement mort, la cause en est ailleurs. Libre à vous de la chercher. Ainsi parla le vieillard. Il entraîna l'assemblée.

On se précipite aussitôt vers le sépulcre où gisait le corps de l'enfant. Sénateurs, gens de condition et bas peuple, tous s'y portent en foule, avec le plus avide empressement. Le père, de ses propres mains, découvre le cercueil. Précisément la léthargie arrivait à son terme. Il voit se lever son fils, rendu à l'existence. Il le serre étroitement dans ses bras, et, muet par l'excès de la joie, le montre à tout le peuple. Aussitôt l'enfant, encore enveloppé de son linceul, est transporté au tribunal. Alors se révèle le noir complot de l'esclave et de l'épouse, plus perverse encore. La vérité paraît dans tout son jour. On condamne la marâtre au bannissement perpétuel. Son complice est mis en croix. Et, du consentement de tous, l'honnête médecin garda les pièces d'or pour prix du spécifique administré si à propos. Tel fut le dénouement vraiment providentiel de ce drame intéressant et mémorable. Heureuse péri-

pétie pour le bon vieillard, qui, au moment de se voir frappé dans sa postérité tout entière, se retrouve tout à coup père de deux enfants.

Quant à moi, voici de quelle façon la fortune se plut à me ballotter dans ce temps-là. Ce même soldat qui avait su faire emplette de mon individu sans avoir affaire à vendeur quelconque, et entrer en possession sans bourse délier, se trouva forcé, par l'ordre de son tribun, de partir pour Rome, porteur d'un message pour le plus grand des princes. Il me vendit onze deniers à deux frères, esclaves tous deux chez un riche du voisinage. L'un était pâtissier au petit four, grand faiseur de tartelettes au miel et autres friandises. L'autre était cuisinier entendant à merveille les combinaisons d'assaisonnement, sauces et cuissons. Ils logeaient ensemble et vivaient en commun. Leur maître était voyageur par goût, et ils m'avaient acheté pour porter l'attirail de cuisine qui devait le suivre. Me voilà donc tiers dans ce ménage fraternel. Jamais je n'eus moins à me plaindre de la fortune. Chaque soir, après le souper, qui était un délicat et très magnifique ordinaire, mes deux patrons étaient dans l'usage, chacun pour son ressort, de rapporter bonne partie de la desserte dans le réduit qu'ils occupaient : ce qui se composait, pour l'un, des restes splendides des ragoûts servis, porc, volaille, poissons et autres mets de ce genre ; et, pour l'autre, de gâteaux mollets ou croquants, de toute forme et de toute composition, où le miel se trouvait toujours comme ingrédient. Cela fait, les deux frères fermaient leur porte et allaient se délasser aux bains Je ne manquais pas alors de me bourrer le ventre des bonnes choses que le ciel m'envoyait ; car je n'étais pas sot et âne au point, trouvant chère si délicate et à ma portée, de me contenter de foin tout sec pour mon souper.

Cette picorée me réussit d'abord pleinement, parce que j'y mettais de la discrétion et de la réserve, ne prélevant que de faibles portions sur de grandes quantités. Et le moyen de soupçonner un âne de ce genre de fraude ? Mais le mystère m'enhardit ; ma confiance n'eut plus de bornes. Alors le plus beau et le meilleur y passa. Je savourais les fins morceaux, sans toucher à ceux de qualité inférieure. Les deux frères commencèrent à s'inquiéter fort. Ils n'avaient pas encore de soupçon arrêté ; mais ils firent le guet pour surprendre l'auteur de ces soustractions quotidiennes, et allèrent même à part soi jusqu'à s'imputer l'un à l'autre mes larcins. Aussi tous deux de redoubler de soins, de faire bonne garde, et de compter et recompter leurs provisions.

Enfin l'un d'eux, surmontant toute vergogne, apostrophe l'autre en ces termes : Est-il juste, est-il raisonnable à toi de me tromper ainsi à la journée ? d'escamoter les morceaux de choix pour augmenter tes profits, en les vendant de côté et d'autre, et d'exiger après la moitié du reste ? Notre association te déplaît-elle, nous pou-

vons, tout en restant bons frères, dissoudre la communauté. Autrement, cette duperie, où je ne vois pas de bornes, finira par faire éclater entre nous une sérieuse discorde. Merci de ton impudence, reprit l'autre ; tu vas au-devant des plaintes que je n'osais faire. Il y a si longtemps que tu me voles, et que je gémis en silence pour ne pas intenter contre un frère cette ignoble accusation ! Allons, soit, la glace étant rompue, mettons un terme à ce préjudice. Aussi bien, si notre rancune couve plus longtemps, nous verrons éclater entre nous une autre Thébaïde. De reproche en récrimination, tous deux en vinrent à protester avec serment, chacun pour sa part, qu'ils n'ont fraude ni larcin sur la conscience. Alors on convient, le tort étant commun, de mettre tout en œuvre pour découvrir le larron. Il y avait bien l'âne qui restait seul chaque jour, mais ce n'était pas là chère à sa guise ; et, cependant, toujours les meilleurs morceaux de disparaître : et apparemment il n'entre pas chez eux de mouches de la force des Harpies, qui dévastaient, dit-on, la table de Phinée.

En attendant, je continuais à m'empiffrer ; et, grâce à ce régime d'alimentation humaine, j'arrivais à un degré de corpulence et de rotondité extraordinaire. L'embonpoint dilatait le tissu de mon cuir, donnait à mon poil du lustre ; mais cet enjolivement de ma personne aboutit à une déconvenue : frappés de l'accroissement insolite de mes dimensions, et remarquant, de plus, que ma ration de foin restait intacte chaque jour, les deux frères mirent toute leur attention à m'observer. À l'heure ordinaire, ils font mine d'aller aux bains, ferment la porte comme de coutume, et, regardant par un petit trou, me voient dauber sur les denrées étalées çà et là. En dépit du préjudice qu'ils en éprouvaient, la sensualité surnaturelle de leur âne les fait pouffer de rire. Ils invitent un camarade, puis deux, puis toute la maisonnée, à venir voir les tours de force gastronomiques du lourdaud de baudet. On rit si haut et de si bon cœur, que le bruit en vient à l'oreille du maître qui passait par là. Il veut savoir la cause de cette gaieté de ses gens. Instruit du fait, il vient lui-même regarder au trou, et se délecte à ce spectacle. Il en rit à se tenir les côtes, fait ouvrir la porte et s'en donne le plaisir de près ; car moi qui voyais la fortune se dérider un peu à mon égard, et qui me sentais rassuré par l'hilarité que j'excitais, je continuais à jouer des mâchoires à mon aise.

Enfin le patron, qui ne se lassait pas de ce spectacle, me fit conduire, ou plutôt me conduisit de ses mains à la salle à manger, fit dresser la table et servir toutes sortes de pièces non entamées, de plats où personne n'avait touché. J'avais déjà l'estomac honnêtement garni ; mais pour me faire bien venir du maître et gagner ses bonnes grâces, je ne laissai pas de donner en affamé sur le supplément offert. Pour mettre ma complaisance à l'épreuve, on s'étudiait à choisir et mettre devant moi tout ce qui répugne le plus au goût d'un âne : viandes assaisonnées au laser, volaille à la poivrade, poisson à la sauce exotique. La salle retentissait d'éclats de

rire. Un éveillé de la compagnie se mit à crier : Du vin au convive ! Le maître prit la balle au bond. L'idée du drôle n'est pas mauvaise, dit-il ; peut-être le camarade ne serait-il pas fâché de boire un coup, et du bon. Holà ! garçon, lave, comme il faut, ce vase d'or là-bas ; tu le rempliras ensuite de vin au miel, et l'offriras à mon hôte, en lui disant que je bois à sa santé. L'attente des convives était excitée au plus haut point. Moi, en franc buveur, sans me déconcerter, ni me presser, j'arrondis, en manière de langue, ma lèvre inférieure, et j'avale d'un trait cette rasade démesurée. Un bruyant concert de salutations accueillit cet exploit. Le maître, dans la joie de son cœur, mande mes deux propriétaires, leur fait compter quatre fois le prix de leur acquisition, et me confie, avec toute sorte de recommandations, aux soins de certain affranchi bien-aimé qui n'avait pas mal fait ses propres affaires.

Cet homme me traitait avec assez d'humanité et de douceur, et, pour faire la cour à son maître, s'étudiait à lui ménager des plaisirs au moyen de mes petits talents. Il me dressa à me tenir accoudé à table, à lutter, à danser, qui plus est, debout sur mes pieds de derrière ; et, ce qui parut le plus miraculeux, à répondre par signes à la parole, à exprimer oui et non, en inclinant la tête dans le premier cas, et en la rejetant en arrière dans le second ; à demander à boire quand j'avais soif, en la tournant du côté du sommelier, et clignant alternativement des deux yeux. Il m'en coûtait peu pour apprendre tout ce manège : j'en eusse bien fait autant sans leçons. Mais une crainte m'arrêtait : si je me fusse avisé de devancer l'éducation dans cette singerie des habitudes humaines, le plus grand nombre aurait vu là quelque présage funeste : on m'eût traité en phénomène, en monstre. Je risquais d'être coupé par morceaux, et de servir de régal aux vautours.

Bientôt il ne fut bruit que de mes talents. Ils valurent de la célébrité à mon maître, qu'on se montrait du doigt quand il passait. Voilà, disait-on, le possesseur de cet âne sociable, bon convive, qui lutte, qui danse, qui entend la parole et s'exprime par signes. Mais, avant d'aller plus loin, il faut que je vous dise, et j'aurais dû commencer par là, qui était et d'où était mon maître. Thiasus (c'était son nom) était natif de Corinthe, capitale de toute la province d'Achaïe. Sa naissance et son mérite lui ouvraient l'accès des honneurs publics. Il en avait successivement parcouru les degrés, et se voyait appelé à la magistrature quinquennale. Pour célébrer avec la pompe convenable son avènement aux faisceaux, il avait promis de donner un spectacle de gladiateurs qui durerait trois jours, et comptait ne pas borner là sa munificence. Jaloux de la popularité qui s'acquiert par cette voie, il avait fait le voyage de Thessalie pour se procurer ce qu'il y a de mieux en fait de bêtes et de gladiateurs.

Ses préparatifs terminés, ses acquisitions complétées, il se disposait au retour. On le vit alors faire fi de ses splendides chariots, de ses magnifiques équipages, et les reléguer à la queue de son cortège, où ils suivaient à la file et à vide, découverts ou empaquetés. Il dédaigna même ses chevaux thessaliens et ses cavales gauloises, nobles races dont la réputation se paye si cher. Il ne voulut monter que moi, qui cheminais paré d'un harnais d'or, d'une selle éblouissante, d'une housse de pourpre, avec un mors d'argent, des sangles chamarrées de broderies, et des clochettes du timbre le plus sonore. Mon cavalier me choyait tendrement, m'adressait les plus doux propos, et disait hautement que le suprême bonheur était d'avoir un compagnon de voyage et de table tel que moi.

Ànotre arrivée à Corinthe, après avoir voyagé partie par terre, partie par mer, une population considérable se porta au-devant de nous, moins par honneur pour Thiasus, à ce qu'il me parut, que par la curiosité que j'inspirais ; car une immense réputation m'avait précédé dans cette contrée, si bien que je devins de bon rapport pour l'affranchi préposé à ma garde. Quand il voyait qu'on faisait foule pour jouir du spectacle de mes gentillesses, le gaillard fermait la porte et n'admettait les amateurs qu'un à un, moyennant une rétribution assez forte ; ce qui lui valut de bonnes petites recettes quotidiennes.

Parmi les curieux admis à me voir pour leur argent, se trouvait une dame de haut parage et de grande fortune qui montra un goût prononcé pour mes gracieuses prouesses. À force d'y retourner, l'admiration chez elle devint passion ; et, sans plus chercher à combattre une ardeur monstrueuse, cette nouvelle Pasiphaé ne soupire plus qu'après mes embrassements. Elle offrit à mon gardien, pour une de mes nuits, un prix considérable ; et le drôle trouva bon, pourvu qu'il en eût le profit, que la dame s'en passât l'envie.

Le dîner du patron fini, nous passons de la salle à manger dans la chambre où je logeais, où nous trouvâmes la dame languissant déjà dans l'attente. Quatre eunuques posent à terre quantité de coussins moelleusement renflés d'un tendre duvet, et destinés à former notre couche. Ils les recouvrent soigneusement d'un tissu de pourpre brodé d'or, et par dessus disposent avec art de ces petits oreillers douillets dont se servent les petites maîtresses pour appuyer la figure ou la tête ; puis, laissant le champ libre aux plaisirs de leur dame, ils se retirent, fermant la porte après eux. La douce clarté des bougies avait remplacé les ténèbres. La dame alors se débarrasse de tout voile, et quitte jusqu'à la ceinture qui contenait deux globes charmants. Elle s'approche de la lumière, prend dans un flacon d'étain une huile balsamique dont elle se parfume des pieds à la tète, et dont elle me frotte aussi copieusement, surtout aux jambes et aux naseaux. · · · · · · · · · · Elle me couvre

alors de baisers, non de ceux dont on fait métier et marchandise, qu'une courtisane jette au premier venu pour son argent ; mais baisers de passion, baisers de flamme, entremêlés de tendres protestations : Je t'aime, je t'adore, je brûle pour toi, je ne puis vivre sans toi ; tout ce que femme, en un mot, sait dire pour inspirer l'amour ou pour le peindre. Elle me prend ensuite par la bride, et me fait aisément coucher. J'étais bien dressé à la manœuvre, et n'eus garde de me montrer rétif ou novice, en voyant, après si longue abstinence, une femme aussi séduisante ouvrir pour moi ses bras amoureux. Ajoutez que j'avais bu largement et du meilleur, et que les excitantes émanations du baume commençaient à agir sur mes sens.

Mais une crainte me tourmentait fort. Comment faire, lourdement enjambé comme je l'étais, pour accoler si frêle créature, pour presser de mes ignobles sabots d'aussi délicats contours ? Ces lèvres mignonnes et purpurines, ces lèvres qui distillent l'ambroisie, comment les baiser avec cette bouche hideusement fendue, et ces dents comme des quartiers de roc ? Comment la belle enfin, si bonne envie qu'elle en eût, pourrait elle faire place au logis pour un hôte de pareille mesure ? Malheur à moi ! me disais-je, une femme noble écartelée ! Je me vois déjà livré aux bêtes, et contribuant de ma personne aux jeux que va donner mon maître. Cependant les doux propos, les ardents baisers, les tendres soupirs, les agaçantes œillades, n'en allaient pas moins leur train : Bref, je le tiens, s'écrie la dame, je le tiens, mon tourtereau, mon pigeon chéri ! Et, m'embrassant étroitement, elle me fit bien voir que j'avais raisonné à faux et craint à tort ; que de mon fait il n'y avait rien de trop, rien de trop pour lui plaire ; car, chaque fois que, par ménagement, je tentais un mouvement de retraite, l'ennemi se portait en avant d'un effort désespéré, me saisissait aux reins, se collait à moi par étreintes convulsives, au point que j'en vins à douter si je ne péchais pas plutôt par le trop peu. Et, cette fois, je trouvai tout simple le goût de Pasiphaé pour son mugissant adorateur.

La nuit s'étant écoulée dans cette laborieuse agitation, la dame disparut à temps pour prévenir l'indiscrète lumière du jour, mais non sans avoir conclu marché pour une répétition. Mon gardien lui en donna l'agrément tant qu'elle voulut, sans se faire tirer l'oreille ; car, indépendamment du grand profit qu'il tirait de ses complaisances, il ménageait par ce moyen à son maître un divertissement d'un nouveau goût. Il ne tarda pas, en effet, à le mettre au fait de mes exploits érotiques. Le patron paya magnifiquement la confidence, et se promit de me faire figurer sous cet aspect dans ses jeux. Or, comme à cause du rang, il ne fallait pas songer pour le second rôle à ma noble conquête, et qu'un autre sujet pour le remplir était introuvable à quelque prix que ce fût, on se procura une malheureuse condamnée aux bêtes par sentence du gouverneur. Telle fut la personne destinée à entrer en lice avec moi devant toute la ville. Voici en substance ce que j'ai su de son histoire :

Elle avait été mariée à un homme dont le père, partant pour un voyage lointain, et laissant enceinte sa femme, mère de celui-ci, lui avait enjoint de faire périr son fruit, au cas où elle n'accoucherait pas d'un garçon. Ce fut une fille qui naquit en l'absence du père. Mais le sentiment maternel prévalut sur l'obéissance due au mari. L'enfant fut confié à des voisines, qui se chargèrent de l'élever. L'époux de retour, sa femme lui dit qu'elle a mis au monde une fille, et qu'elle lui a ôté la vie. Mais vint l'âge nubile. Cette fille conservée, comment, à l'insu de son père, la doter suivant sa naissance ? La mère ne voit d'autre moyen que de s'ouvrir à son fils. Ce dernier, d'ailleurs, étant dans la fougue de l'âge, elle appréhendait singulièrement les effets d'une rencontre et d'une passion entre ces deux jeunes gens, inconnus l'un à l'autre. Le jeune homme, excellent fils, entrant parfaitement dans les intentions de sa mère, eut pour sa sœur les plus tendres soins. Dépositaire religieux de ce secret de famille, et sans prendre ostensiblement à la jeune personne plus qu'un vulgaire intérêt d'humanité, il reconnut si bien les droits du sang, que l'orpheline, abandonnée chez des voisins, fut placée sous la protection du toit fraternel, et qu'il la maria bientôt à un ami intime et tendrement chéri, en lui donnant sur sa fortune personnelle une dot considérable.

Mais cette noble conduite, ces dispositions aussi sages que pieuses, la fortune se plut à en détruire les effets, en rendant la maison du frère le foyer d'une affreuse jalousie. La femme de ce dernier, la même que ses crimes firent depuis condamner aux bêtes, croit voir dans la jeune sœur l'usurpatrice de sa place et de ses droits. Du soupçon elle passe à la haine, et bientôt se livre aux plus atroces machinations pour perdre sa rivale. Voici quel odieux stratagème elle imagine. Elle part pour la campagne, munie de l'anneau de son mari, qu'elle a su lui soustraire ; et, de là, dépêche à sa belle-sœur un domestique à elle dévoué, et conséquemment capable de tout, pour inviter la jeune femme, comme de la part de son frère, à l'aller trouver à sa maison des champs, en y joignant la recommandation de venir seule, et de tarder le moins possible. Pour prévenir toute hésitation de sa part, elle confie à l'exprès l'anneau dérobé à son mari, et qu'il suffisait de montrer pour donner foi au message. La sœur, seule confidente du droit qu'elle a de porter ce nom, s'empresse de déférer au désir de son frère, que lui confirme la vue du cachet. Elle va donc seule au rendez-vous, horrible guet-apens où l'attendait son exécrable belle-sœur. Cette furie aussitôt la fait dépouiller nue, et frapper à outrance de coups de fouet. L'infortunée a beau protester contre l'erreur dont elle est victime, elle a beau invoquer le nom d'un frère pour repousser l'imputation de concubine ; son ennemie traite l'aveu d'imposture, et, s'emparant d'un tison ardent, fait expirer la pauvre créature du plus révoltant supplice que la jalousie ait jamais inventé.

Àcette horrible nouvelle, le frère et le mari se hâtent d'accourir. Après avoir payé à la jeune femme le tribut de leur douleur, ils lui rendent les devoirs de la sépulture ; mais le frère ne put soutenir le coup qu'il avait reçu de cette mort funeste et de l'affreux traitement qui l'avait provoquée. L'atteinte fut si profonde, qu'une révolution de la bile s'ensuivit, et il fut saisi d'une fièvre ardente. Il fallut appeler les secours de l'art. Sa femme, si on peut encore lui donner ce nom, va trouver un médecin, scélérat insigne, assassin émérite, et comptant de nombreux trophées de ses crimes. Sans marchander, elle lui promet cinquante mille sesterces pour prix d'un poison énergique. C'était la mort du mari que l'un vendait, et que l'autre achetait. L'affaire conclue, on va, soi-disant, administrer au malade la potion spécifique pour rafraîchir les intestins et chasser la bile ; potion honorée du nom de sacrée par les adeptes de la science : mais celle qu'on y substitue n'est sacrée que pour la plus grande gloire de Proserpine.

Toute la famille est assemblée ; plusieurs parents et amis sont présents. Le médecin tend au malade le breuvage apprêté de sa main, quand l'abominable créature, voulant, du même coup, supprimer son complice et regagner son argent, arrête soudain la coupe au passage. Non, docte personnage, dit-elle, mon mari ne touchera pas à cette potion que vous n'en ayez bu vous-même une bonne partie. Que saisje en effet ? S'il y avait du poison dans ce breuvage ? Cette précaution, au surplus, n'a rien d'offensant pour vous. Un esprit aussi prudent, aussi éclairé, doit comprendre ce qu'il y a de saint dans la sollicitude dont une femme entoure la santé de son mari. Bouleversé par cette audacieuse apostrophe, le médecin, qui perd la tête, qui d'ailleurs n'a pas le temps de la réflexion, et qui craint que son trouble, son hésitation même, ne trahissent l'état de sa conscience, avale une grande partie de la potion. Le malade prend alors la coupe, et boit le reste avec confiance.

Cela fait, l'Esculape ne songe qu'à regagner au plus vite son logis, pour opposer quelque antidote à tidote à l'action funeste du poison qu'il vient de prendre. Mais la scélérate créature ne perdait pas sa proie de vue. Elle ne veut à aucun prix qu'il s'éloigne d'un pas, avant qu'on ait vu l'effet entier du breuvage. Il eut beau prier, supplier, ce ne fut qu'après un long temps et de guerre lasse qu'enfin elle le laissa partir. Mais déjà le principe destructeur avait pénétré ses viscères, et gagné les sources de la vie. Mortellement atteint, et appesanti déjà par une invincible somnolence, il put à peine regagner sa demeure, et n'eut que le temps de conter la chose à sa femme, lui recommandant, du moins, de réclamer le salaire d'un double service ; et, la violence du mal augmentant, il rendit les derniers soupirs. L'agonie du jeune homme n'avait pas été plus longue. Il avait succombé sous les mêmes symptômes, au milieu des hypocrites doléances de sa femme.

Son enterrement terminé, au bout du temps consacré pour les devoirs funéraires, la veuve du médecin se présente, et demande le prix de deux morts. L'odieuse créature toujours la même, toujours sans foi, quoiqu'elle cherche à en conserver le simulacre, met tout son art dans sa réponse. Elle prodigue les promesses, et s'engage formellement à payer sans délai le prix convenu, si l'on consent à lui céder encore une légère dose de la même composition, afin de finir, dit-elle, ce qu'elle a commencé. Pour couper court, la femme du médecin donne dans le piège sans se faire presser, et, voulant faire sa cour à la grande dame, elle retourne vite à son logis, et lui rapporte la boîte même qui contenait tout le poison.

Le monstre féminin, désormais en fonds pour le crime, va porter sur tout ce qui l'entoure ses mains homicides. Elle avait, du mari qu'elle venait d'empoisonner, une fille en bas âge à qui la succession du père revenait de plein droit ; et c'est ce qui désespérait sa mère. Elle en veut au patrimoine de sa fille ; elle en veut à sa vie. Une fois certaine que la loi permet à la mère dénaturée de recueillir un sanglant héritage, elle devient pour sa fille ce qu'elle avait été pour son époux. Dans un dîner où elle avait invité la femme du médecin, elle les empoisonne à la fois toutes deux. Mais le terrible breuvage, saisissant aux entrailles la pauvre enfant, anéantit d'un coup sa frêle existence, tandis que la femme du médecin eut le temps de sentir le liquide meurtrier gagner de proche en proche, et promener ses ravages autour de ses poumons. Elle soupçonna l'affreuse vérité ; et sa respiration, de plus en plus oppressée, dissipant bientôt tous ses doutes, elle court à la maison du gouverneur, implore à grands cris sa justice. Le peuple déjà s'ameutant autour de cette femme, qui promet d'horribles révélations, l'autorité fait ouvrir les portes, et lui donne audience sans délai.

Mais à peine eut-elle déroulé la révoltante série des forfaits de l'atroce mégère, que tout à coup sa raison se trouble, le vertige la saisit, ses lèvres se serrent, ses dents se froissent, et font entendre un grincement prolongé. Ce n'est plus qu'un cadavre qui tombe aux pieds du gouverneur. En présence de tant d'horreurs, celui-ci, homme d'expérience, se décide à frapper un grand coup. Les femmes de la coupable sont mandées sur l'heure, et la torture leur arrache la vérité. La maîtresse fut condamnée aux bêtes, non que l'on jugeât le supplice proportionné à ses crimes, mais parce qu'on n'imagina rien au delà.

Telle était la femme avec laquelle j'allais publiquement me conjoindre. Je voyais avec une mortelle angoisse approcher le jour de la cérémonie. Cent fois, dans mon horreur profonde, je songeai à me donner la mort, plutôt que de me laisser souiller par le contact de cette odieuse créature, et subir l'infamie d'une telle exposition. Mais, privé de la main et des doigts de l'homme, comment saisir une épée avec ce

sabot court et arrondi ? Au milieu de mes maux cependant j'entrevoyais un espoir ; espoir bien faible, mais auquel je m'efforçais de rattacher le terme de mes misères. Le printemps venait de renaître. La campagne allait s'émailler, les prés se revêtir de la pourpre des fleurs. Bientôt, perçant le couvert du buisson, les roses allaient montrer leurs corolles embaumées, et peut-être me rendre à ma forme de Lucius.

Arrive enfin le jour de l'ouverture. On me conduit en pompe à l'amphithéâtre, toute la population me faisant cortège. On prélude au spectacle par des divertissements chorégraphiques. Moi, placé hors de l'enceinte, je me régalais, en attendant, du tendre gazon qui en tapissait les abords. La porte était ouverte, et mon œil curieux jouissait, par échappées, d'une ravissante perspective. Des groupes de jeunes garçons et de jeunes filles rivalisant de beauté, de parure et d'élégance, exécutaient la pyrrhique des Grecs, et décrivaient mille évolutions, dont l'art avait combiné les dispositions d'avance. Tour à tour on voyait la bande joyeuse tourbillonner en cercle comme la roue d'un char rapide, et tantôt se déployer, les mains entrelacées, pour parcourir obliquement la scène ; tantôt se serrer en masse compacte à quatre fronts égaux, et tantôt se rompre brusquement pour se reformer en phalanges opposées. Quand ils eurent successivement exécuté toute cette variété de poses et de figures, le son de la trompette mit fin au ballet. Aussitôt le rideau se baisse, les tentures se replient, le grand spectacle va commencer.

On voyait une montagne en bois d'une structure hardie, représentant cet Ida rendu si célèbre par les chants d'Homère. Du sommet couronné d'arbres verts, l'art du décorateur avait fait jaillir une source vive, dont l'onde ruisselait le long des flancs de la montagne. Quelques chèvres y broutaient l'herbe tendre ; et, pour figurer le berger phrygien, un jeune homme, en costume magnifique, avec un manteau de coupe étrangère flottant sur ses épaules, et le front ceint d'une tiare d'or, semblait donner ses soins à ce troupeau. Un bel enfant paraît ; il est entièrement nu, sauf la chlamyde d'adolescent attachée sur son épaule gauche. Tous les yeux se fixent sur sa blonde chevelure, dont les boucles laissent percer deux petites ailes d'or parfaitement semblables. À sa baguette en forme de caducée, on a reconnu Mercure. Il s'avance en dansant, une pomme d'or à la main, la remet au représentant de Pâris, lui annonçant par sa pantomime les intentions de Jupiter, et se retire après un pas gracieux.

Arrive une jeune fille que ses traits majestueux ont désignée pour le rôle de Junon. Son front est ceint d'un blanc diadème, et le sceptre est dans sa main. Après elle, une autre nymphe fait une entrée brusque. Le casque étincelant dont elle est coiffée et que surmonte une couronne d'olivier, l'égide qu'elle porte, la lance qu'elle brandit, toute son attitude de guerrière, ont fait nommer Minerve. Enfin paraît une

troisième beauté. À ses formes incomparables, à cette grâce de mouvements, au divin coloris qui anime ses traits, on ne peut méconnaître Vénus. Aucun voile ne dérobe à l'œil les perfections de ce corps adorable, si ce n est une soie transparente négligemment jetée sur ses charmes les plus secrets ; encore Zéphyr soufflait-il alors, et l'indiscret de son haleine amoureuse, tantôt soulevant le léger tissu, laissait entrevoir le bouton de la rose naissante ; et, tantôt, se collant sur le nu, en dessinait les voluptueux contours. Deux couleurs frappent l'œil à l'aspect de la déesse. L'albâtre de sa peau montre en elle la fille des cieux, et l'azur de son vêtement rappelle la fille de la mer.

Pour compléter l'illusion, chaque déesse a son cortège significatif. Derrière Junon, deux jeunes acteurs figurent Castor et Pollux. Ils sont coiffés de casques dont le cimier brille d'étoiles, et rappellent, par leur forme oblongue, l'œuf dont les jumeaux sont sortis. La déesse s'avance au son de la flûte mélodieuse. Sa démarche est noble et simple. Par une pantomime aussi naturelle qu'expressive, elle promet au berger, s'il lui adjuge le prix de la beauté, de lui donner l'empire d'Asie. La belle au costume guerrier, la Minerve de la pièce, est escortée par deux jeunes garçons personnifiant le Trouble et l'Effroi. Ces fidèles écuyers de la déité redoutable bondissent à ses côtés, agitant des épées nues. Derrière elle, un joueur de flûte exécute un air belliqueux sur le mode dorien, dont les notes, graves comme celles du clairon, contrastant avec les sons aigus propres à la flûte, accompagnent énergiquement les pas précipités de la danse martiale. La déesse agite fièrement la tête, menace des yeux, et d'un geste violent et superbe fait comprendre à Pâris que s'il donne à sa beauté la palme, elle fera de lui un héros et le couvrira des lauriers de la gloire.

Vénus avance à son tour, accueillie par les murmures flatteurs de l'assemblée, et s'arrête au milieu de la scène, entourée d'une foule de jolis enfants. Son sourire est charmant ; sa pose est enchanteresse. À la vue de tous ces petits corps si ronds et si blancs, on croirait que l'essaim des Amours, oui, des Amours, a déserté les cieux, ou vient de s'envoler du sein des mers. Petites ailes, petites flèches, tout en eux prête à l'illusion. Des torches brillaient dans leurs mains, comme s'ils eussent éclairé leur souveraine, prête à se rendre à quelque banquet nuptial. Sur leurs pas se pressent des groupes de jeunes vierges ; ce sont les Grâces riantes, ce sont les séduisantes Heures. Toutes répandent à pleines mains les fleurs et les guirlandes, et, entourant de leurs rondes la reine du plaisir, lui font hommage de ces prémices du printemps.

En ce moment, les flûtes à plusieurs trous soupirent tendrement sur le mode lydien, et portent dans l'âme une noble ivresse. À ces voluptueux accents, la volup-

tueuse déesse elle même se met à danser. Ses pas, d'abord timides et comme indécis, s'animent par degrés, et s'accordent, avec les ondulations de sa taille flexible et de suaves mouvements de sa tête, à marquer les temps de la douce mélodie. Ses yeux ont leur rôle aussi ; et, tantôt à demi fermés, semblent noyés dans la langueur, tantôt lancent des jets de flamme. Toute sa pantomime alors est dans ses yeux. Arrivée devant son juge, elle exprime par les mouvements de ses bras que, si elle obtient le pas sur ses divines rivales, elle lui donnera pour femme une beauté qui lui ressemble. Le jeune Phrygien n'hésite plus ; et la pomme d'or, prix de la victoire, passe de sa main dans celle de Vénus.

Allez maintenant, stupide cohue, pécores du barreau, vautours en toge, allez vous récrier sur le trafic universel de la justice au temps où nous sommes, quand, aux premiers âges du monde, un homme, arbitre entre trois déesses, a laissé la faveur lui dicter son jugement. Or, c'était l'élu du maître des dieux, un homme des champs, un pâtre, qui, ce jour-là, vendit sa conscience au prix du plaisir ; entraînant ainsi la destruction de toute sa race. Et ces fameuses décisions rendues par les chefs de la Grèce ! le sage, le savant Palamède déclaré traître et condamné comme tel ! et la gloire supérieure du grand Ajax humiliée devant la médiocrité d'Ulysse ! Que dire d'un autre jugement rendu à Athènes, ce berceau de la législation, cette école de tout savoir ? N'a-t-on pas vu le vieillard doué d'une prudence divine, et que l'oracle de Delphes avait proclamé le plus sage des hommes, victime d'une cabale odieuse, périr juridiquement par le poison, comme corrupteur de la jeunesse, dont il contenait les écarts ? Niera-t-on que ce ne soit une tache ineffaçable pour un pays dont les plus grands philosophes se font un bonheur aujourd'hui de proclamer l'excellence de sa doctrine, et de jurer par son nom ?

Mais, pour couper court à cette boutade d'indignation, qui ne manquerait pas de faire dire : Quoi ! il nous faut subir la philosophie d'un âne ! je reviens à mon sujet.

Après le jugement de Pâris, Junon et Minerve se retirent chagrines et courroucées, témoignant par leurs gestes le dépit qu'elles éprouvent de leur échec. Vénus, au contraire, satisfaite et radieuse, exprime son triomphe, en se mêlant gaiement aux chœurs de danses. Tout à coup, par un conduit inaperçu, s'élance du sommet du mont une gerbe liquide de vin mêlé de safran, qui retombe en pluie odorante sur les chèvres paissant à l'entour, et jette une nuance du plus beau jaune sur leur toison. Quand toute la salle en est embaumée, soudain le mont s'abîme en terre, et disparaît.

Alors un soldat s'avance au milieu de l'amphithéâtre, et demande, au nom du peuple, que la prisonnière condamnée aux bêtes paraisse, et que le glorieux hymen s'accomplisse. Déjà l'on dressait à grand appareil un lit qui devait être notre couche

nuptiale. L'ivoire de l'Inde y brillait de toutes parts, et ses coussins, gonflés d'un moelleux duvet, étaient recouverts d'un tissu de soie à fleurs. Quant à moi, outre l'ignominie d'être en spectacle dans cette attitude, outre mon affreuse répugnance à me souiller du contact de cet être impur et criminel, j'avais de plus et par-dessus tout la crainte de la mort ; car enfin, me disais-je, est-il bien sûr, quand nous serons aux prises, que la bête, telle quelle, qui va être lâchée contre cette femme, se montre assez discrète, assez bien apprise, assez sobre dans ses appétits, pour s'en tenir à sa proie dévolue, et laisser intact l'innocent non condamné qui la touchera de si près ? Déjà le sentiment de la pudeur entrait pour moins dans ma sollicitude que l'instinct de la conservation ; et tandis que mon gardien, tout occupé de l'arrangement du lit nuptial, voit par lui-même si rien n'y manque, que les autres domestiques, ou donnent leurs soins au divertissement de la chasse, ou restent eux-mêmes en extase devant la représentation, j'en profite pour faire mes réflexions. Nul ne songeait à surveiller un âne aussi bien élevé que moi. Peu à peu, d'un pas furtif, je gagne la porte la plus voisine, et une fois là je détale à toutes jambes. Après une course de près de six milles, j'arrivai à Cenchrées, la plus notable, dit-on, des colonies de Corinthe, que baignent à la fois la mer Égée et le golfe Saronique. C'est un port très sûr pour les vaisseaux, et conséquemment très fréquenté ; mais j'eus soin de me tenir loin de la foule, et, choisissant sur la grève un endroit écarté peu éloigné du point où se brisait le flot, je m'y arrangeai un lit de sable fin, où j'étendis douillettement mes pauvres membres. Déjà le soleil avait atteint l'extrême limite du jour ; le soir était calme. Un doux sommeil ne tarda pas à s'emparer de moi.

XI

Vers la première veille de la nuit, un soudain éclat de lumière me réveille en sursaut ; c'était la lune dans son plein, dont le disque éblouissant s'élevait alors du sein des mers. Le silence, la solitude, l'heure mystérieuse, invitaient au recueillement. Je savais que la lune, divinité du premier ordre, exerce un souverain pouvoir et préside aux choses d'ici-bas ; que tout ce qui vit à l'état privé ou sauvage, que la matière inerte même subit l'action ou l'influence de sa puissance divine et de sa lumière ; que sur terre, aux cieux, au fond des eaux, l'accroissement des corps et leur décroissement est régi par ses lois. Le sort, las enfin de me persécuter, semblait m'offrir, bien qu'un peu tard, une chance de salut. L'idée me vint d'adorer la déesse, dans l'image auguste en ce moment présente à mes yeux. Je me hâte de secouer un reste de sommeil, et je me relève dispos. Pour me purifier je commence par me baigner dans la mer, en plongeant la tête sept fois sous les flots, nombre au-

quel le divin Pythagore attribue un rapport mystique avec les actes du culte religieux. Et, dans un transport de joie, dont la ferveur allait jusqu'aux larmes, j'adresse cette prière à la puissante divinité :

Reine des cieux, qui que tu sois, bienfaisante Cérès, mère des moissons, inventrice du labourage, qui, joyeuse d'avoir retrouvé ta fille, instruisis l'homme à remplacer les sauvages banquets du vieux gland par une plus douce nourriture ; toi qui protèges les guérets d'Éleusis ; Vénus céleste, qui, dès les premiers jours du monde, donnas l'être à l'Amour pour faire cesser l'antagonisme des deux sexes, et perpétuer par la génération l'existence de la race humaine ; toi qui te plais à habiter le temple insulaire de Paphos, chaste sœur de Phébus, dont la secourable assistance au travail de l'enfantement a peuplé le vaste univers ; divinité qu'on adore dans le magnifique sanctuaire d'Éphèse ; redoutable Proserpine, au nocturne hurlement, qui, sous ta triple forme, tiens les ombres dans l'obéissance ; geôlière des prisons souterraines du globe ; toi qui parcours en souveraine tant de bois sacrés, divinité aux cent cultes divers, ô toi dont les pudiques rayons arpentent les murs de nos villes, et pénètrent d'une rosée féconde nos joyeux sillons ; qui nous consoles de l'absence du soleil en nous dispensant ta pâle lumière ; sous quelque nom, dans quelque rit, sous quelques traits qu'il faille t'invoquer, daigne m'assister dans ma détresse, affermis ma fortune chancelante. Qu'après tant d'assauts j'obtienne enfin paix ou trêve ; qu'il suffise de tant d'épreuves, de tant de traverses. Ote-moi cette hideuse enveloppe de quadrupède ; rends-moi aux regards des miens, à ma forme de Lucius. Et si quelque dieu irrité me poursuit d'un courroux implacable, que je puisse mourir du moins puisqu'il ne m'est pas permis de vivre.

Après cette prière, accompagnée de lamentations à fendre le cœur, je retombai dans mon abattement, et, m'étant recouché, le sommeil vint de nouveau s'emparer de moi. À peine avais-je fermé les yeux, que du sein des mers s'élève d'abord une face imposante à commander le respect aux dieux mêmes ; puis un corps tout entier, resplendissant de la plus vive lumière. Cette auguste figure sort des flots, et se place devant moi. Je veux essayer de tracer ici son image, autant qu'il est possible au langage humain. Peut-être l'inspiration divine viendra-t-elle féconder mon expression, et lui donner la couleur qui lui manque.

Une épaisse et longue chevelure, partagée en boules gracieuses, flottait négligemment derrière le cou de la déesse. Une couronne de fleurs mêlées, placée au sommet de sa tête, venait des deux côtés se rejoindre sur son front à l'orbe d'une plaque circulaire en forme de miroir, dont la blanche clarté faisait reconnaître la lune. Le long de ses tempes, régnait en guise de bandeau des vipères dressant la tête. Elle portait une robe du tissu le plus délié, dont la couleur changeante se

nuançait tour à tour de blanc pâle, de jaune safrané, et du rose le plus vif ; mais ce qui surprit le plus mes yeux, ce fut son manteau ; il était du noir le plus brillant, et jeté, comme un bouclier, en travers de son dos, du flanc droit à l'épaule gauche. Un des bouts, garni des plus riches franges, retombait à plis nombreux. Sur le fond du manteau se détachait un semis de brillantes étoiles, et dans le milieu se montrait une lune dans son plein, toute rayonnante de lumière. Les parties que l'œil pouvait saisir de l'encadrement offraient une série continue de fleurs et de fruits entremêlés en guirlandes. La déesse tenait dans ses mains différents attributs. Dans sa droite était un sistre d'airain, dont la lame étroite et courbée en forme de baudrier était traversée de trois petites baguettes, qui, touchées d'un même coup, rendaient un tintement aigu. De sa main gauche pendait un vase d'or en forme de gondole, dont l'anse, à la partie saillante, était surmontée d'un aspic à la tête droite, au cou démesurément gonflé. Ses pieds divins étaient chaussés de sandales tissues de la feuille du palmier, arbre de la victoire.

Dans cet imposant appareil, exhalant tous les parfums de l'Arabie, la divine apparition daigna m'honorer de ces paroles : Je viens à toi, Lucius, émue par tes prières. Je suis la Nature, mère de toutes choses, maîtresse des éléments, principe originel des siècles, divinité suprême, reine des Mânes, la première entre les habitants du ciel, type universel des dieux et des déesses. L'Empyrée et ses voûtes lumineuses, la mer et ses brises salubres, l'enfer et ses silencieux chaos, obéissent à mes lois : puissance unique adorée sous autant d'aspects, de formes, de cultes et de noms qu'il y a de peuples sur la terre. Pour la race primitive des Phrygiens, je suis la déesse de Pessinonte et la mère des dieux ; le peuple autochtone de l'Attique me nomme Minerve Cécropienne. Je suis Vénus Paphienne pour les insulaires de Chypre, Diane Dictynne pour les Crétois aux flèches inévitables. Dans les trois langues de Sicile, j'ai nom Proserpine Stygienne, Cérès Antique à Éleusis. Les uns m'invoquent sous celui de Junon, les autres sous celui de Bellone. Je suis Hécate ici, là je suis Rhamnusie. Mais les peuples d'Éthiopie, de l'Ariane et de l'antique et docte Égypte, contrées que le soleil favorise de ses rayons naissants, seuls me rendent mon culte propre, et me donnent mon vrai nom de déesse Isis. Sèche tes larmes, cesse tes plaintes ; j'ai pitié de tes infortunes : je viens à toi favorable et propice. Bannis le noir chagrin ; ma providence va faire naître pour toi le jour du salut. Prête donc à mes commandements une oreille attentive.

Le jour qui naîtra de cette nuit me fut consacré par la religion de tous les siècles. Ce jour, l'hiver aura fui avec ses tempêtes ; le calme sera rendu aux flots agités, la mer redeviendra navigable. Et mes prêtres vont me faire offrande d'un vaisseau vierge encore du contact de l'onde, comme inauguration du commerce renaissant. Attends cette solennité d'un cœur confiant et d'une âme religieuse. Au milieu de la

marche, le grand prêtre tiendra par mon ordre une couronne de roses de la main qui porte le sistre. Courage ; va, sans hésiter, te faire jour à travers la foule, et te joindre à cette pompe solennelle. Tu t'approcheras du pontife comme si tu voulais lui baiser la main, et, prenant doucement les roses, soudain tu te verras dépouillé de l'odieuse enveloppe qui depuis si longtemps blesse mes yeux. Point d'inquiétude sur l'exécution de mes ordres ; car en ce moment même, et toute présente que je sois pour toi, mon pontife, pendant son sommeil, reçoit de moi des instructions sur ce qui reste à faire. Par mon ordre, les flots pressés de la foule vont s'ouvrir devant toi. Ta grotesque figure, au milieu de cette solennité, n'effarouchera personne ; nul ne trouvera étrange ou suspecte ta soudaine métamorphose. Mais souviens-toi, et que cette pensée soit gravée au fond de ton cœur, que ce qui te reste de vie, jusqu'à ton dernier soupir, m'est désormais consacré. Rendus à l'humanité par mon bienfaisant pouvoir, tes jours m'appartiennent de droit. Tu vivras heureux, tu vivras glorieux sous ma puissance tutélaire ; et lorsqu'au terme prescrit tu descendras aux sombres bords, dans ce souterrain hémisphère, tu me retrouveras, moi que tu vois en ce moment, tu me retrouveras brillante au milieu de la nuit de l'Érèbe, tenant le Styx sous mes lois. Hôte des champs élyséens, tu continueras tes pieux hommages à ta divinité protectrice. Apprends d'ailleurs que, si tu le mérites par ton culte assidu, ton entière dévotion, ta pureté inviolable, j'ai le pouvoir de prolonger tes jours au delà du temps fixé par les destins.

Cet oracle achevé, la glorieuse apparition redescend sur elle-même. Je me réveille éperdu de saisissement et de joie, et me lève baigné de sueur. Cette imposante manifestation de la divinité me laissait comme en extase. Mais bientôt je cours me plonger dans la mer, et, tout entier aux suprêmes instructions que je venais de recevoir, je les repassais par ordre dans mon esprit, quand, triomphant de l'épaisseur des ombres, le soleil dora tout à coup l'horizon. Déjà pleins d'un empressement religieux, et avec toute la curiosité qu'inspire une pompe triomphale, des groupes d'habitants affluent de toutes parts sur les places publiques. Sans parler de ce qui se passait en moi, une teinte d'allégresse semblait répandue sur tous les objets. Je voyais rayonner le bonheur sur la figure des animaux, sur les façades des maisons, dans l'air et partout. La nuit avait été froide, mais le jour avait ramené la plus aimable des températures. Le chant des oiselets égayés, par les émanations printanières, saluait d'un concert mélodieux la puissance créatrice des astres, mère des temps, souveraine de l'univers. Les arbres même, et ceux qui produisent des fruits, et ceux qui se contentent de nous offrir de l'ombre, s'épanouissaient au souffle du midi, et, se parant de leur naissant feuillage, envoyaient de joyeux murmures au travers de leurs rameaux. La tempête avait cessé de mugir, les vagues de

s'enfler. Le flot venait paisiblement expirer sur la grève. Pas un nuage n'altérait l'azur éclatant de la voûte des cieux.

Bientôt défile, ouvrant la marche, un cortège de personnes travesties par suite de vœux, et qui offrent le coup d'œil le plus piquant par la variété de leurs costumes. L'un, ceint du baudrier, représente un soldat. L'autre s'avance en chasseur, la chlamyde retroussée, armé de l'épieu et du coutelas recourbé. Celui-ci est chaussé de brodequins dorés. À sa robe de soie, à son luxe d'ornements, à l'arrangement coquet de ses cheveux attachés sur le sommet de la tête, à la mollesse de sa démarche, on dirait une femme. Celui-là, des bottines aux pieds, le casque en tète, armé d'un bouclier et d'une épée, semble sortir d'une arène de gladiateurs. Tel, avec la pourpre et les faisceaux, parodie le magistrat, tel étale manteau, bâton, sandales, barbe de bouc, tout l'attirail de la philosophie. Il y avait un oiseleur avec ses gluaux, un pêcheur avec son hameçon. Je remarquai aussi une ourse privée qu'on portait dans une chaise, en costume de grande dame ; puis un singe coiffé du bonnet phrygien, en cotte safranée, qui, tenant une coupe d'or, avait la prétention de figurer le beau Ganymède. Enfin venait un âne, affublé d'une paire d'ailes, et monté par un vieillard décrépit ; ce couple parodiait Pégase et Bellérophon de façon à faire mourir de rire.

Au milieu de ces personnifications burlesques, accessoires bouffons destinés au peuple, s'avançait majestueusement le cortège de la déesse protectrice. Partout des groupes de femmes vêtues de blanc, couronnées de guirlandes printanières, et portant gaiement divers attributs, jonchaient le sol de fleurs sur son passage. D'autres avaient suspendus sur le dos des miroirs tournés vers la déesse, afin qu'elle pût avoir la perspective du train dévot qui la suivait. Quelques-unes, tenant en main des peignes d'ivoire, simulaient, par les mouvements du bras et des doigts, des soins donnés à la royale chevelure. D'autres enfin, secouant des gouttes d'un baume précieux et de mille autres essences, en arrosaient le sol au loin parfumé.

On voyait, en outre, un concours nombreux de personnes des deux sexes, munies de lanternes, de torches, de bougies et autres luminaires, par forme d'hommage symbolique au principe générateur des corps célestes. Venaient ensuite deux sortes de flûtes formant d'agréables concerts. Puis, deux bandes, formées de l'élite de la jeunesse, vêtues de blanc, chantaient, en se répondant l'une à l'autre, un hymne composé, sous l'inspiration des Muses, par un poète de mérite et dont chaque verset ramenait le début de l'invocation en forme de refrain. Parmi ces derniers se distinguaient les musiciens du grand Sérapis, qui, tenant leur flûte dans la direction de l'oreille droite, exécutaient la musique consacrée du dieu, et spéciale à son temple. Après eux marchaient de nombreux officiers, criant à la foule de faire

place au sacré cortège, et suivis de la multitude des initiés aux sacrés mystères, hommes, femmes, de tout rang, de tout âge, tous en robes de lin d'une blancheur éblouissante ; les femmes entourant de voiles transparents leur chevelure inondée d'essences ; les hommes rasés jusqu'à la racine des cheveux, et montrant à nu leur chef luisant. Pléiade terrestre de la grande déesse, ces derniers venus tenaient des sistres d'airain, d'argent et même d'or, dont ils tiraient un tintement aigu.

Venait ensuite le corps imposant des pontifes, vêtus de blanches robes de lin, serrées à la taille et descendant jusqu'aux talons. Les divins attributs étaient dans leurs mains. Leur chef tenait une lampe qui répandait la clarté la plus vive, et dont la forme, qui était celle d'une nef d'or, n'avait rien de commun avec les lampes de nos repas du soir ; car le foyer était au centre, et fournissait un bien plus grand volume de lumière. Le second pontife, vêtu comme le premier, portait dans ses mains les deux autels appelés secours, d'où dérive l'épithète de secourable, attachée au nom de la grande déesse. Un troisième élevait en marchant une palme d'or, dont les feuilles étaient du travail le plus exquis, et le caducée de Mercure. Un quatrième montrait le symbole de la Justice : c'était une main gauche toute grande ouverte, laquelle, étant moins alerte, moins souple et moins agissante que la droite, n'en est que plus propre à caractériser la justice. Ce dernier portait aussi du lait dans un petit vase d'or arrondi en forme de mamelle, et il en faisait des libations. Un cinquième était chargé d'un van d'or, rempli de petits rameaux du même métal. Enfin, un dernier marchait présentant une amphore.

Bientôt s'avancent les dieux, les dieux, qui, pour se mouvoir, ne dédaignent pas de marcher sur des pieds humains. O merveille ! D'abord paraît l'intermédiaire divin des relations du ciel avec les enfers, à la face tour à tour sombre ou resplendissante. Il porte haut sa tête, qui est celle d'un chien. De la main gauche il tient un caducée, et la droite agite une palme verdoyante. Immédiatement après s'avance une vache dresse sur ses pieds de derrière ; emblème de la déesse, mère de toute fécondité. Elle était portée sur les épaules d'un des membres du bienheureux collège, annonçant par sa démarche combien il était fier d'un tel fardeau. Un autre portait la corbeille mystérieuse qui dérobe aux yeux les secrets de la sublime religion. Un autre serrait dans ses bras fortunés l'effigie vénérable de la toute puissante déesse : effigie qui n'a rien de l'oiseau, ni du quadrupède domestique ou sauvage, et ne ressemble pas davantage à l'homme ; mais vénérable par son étrangeté même, et qui caractérise ingénieusement le mysticisme profond et le secret inviolable dont s'entoure cette religion auguste. L'or le plus brillant en compose la substance ; et quant à sa forme, la voici : c'est une petite urne à base circulaire, dont le galbe légèrement renflé développe à l'extérieur un de ces mythes propres aux Égyptiens. Elle se termine par une courte encolure, dont la partie supérieure s'allonge d'un côté en façon

de long bec ou de rigole ; à l'autre côté est attachée une anse très développée dans sa courbure, et que forme un aspic, à la tête écailleuse, au cou gonflé et strié.

Enfin allait se réaliser la divine promesse, et ma destinée s'accomplir. Je vis s'approcher le prêtre tenant mon salut dans ses mains. Son costume était de tous points conforme à la description prophétique. De la main droite il portait avec le sistre de la déesse une couronne pour moi, couronne, certes, bien méritée ! car, après tant de traverses, tant de périls surmontés, je pouvais me considérer comme sortant vainqueur d'une lutte corps à corps avec la Fortune ennemie. Je contins cependant l'élan de ma joie, en pensant au désordre que la brusque irruption d'un individu à quatre pieds comme moi pouvait jeter dans la cérémonie, et je m'avançai d'un pas grave et mesuré, ainsi qu'un homme aurait pu le faire, m'effaçant de mon mieux, afin de glisser dans la presse, qui, du reste, s'ouvrit comme par un enchantement pour me livrer passage. L'attitude du grand prêtre manifestait également l'effet des divines révélations de la nuit dernière. Je le vis s'arrêter court, admirant avec quelle précision l'événement répondait aux instructions qu'il avait reçues ; puis étendre la main, et, de lui-même, approcher la couronne de ma bouche. Tremblant alors, et le cœur palpitant d'émotion, je saisis avidement avec les dents cette couronne, où la fleur désirée brillait des plus vives couleurs, et je la dévorai plus avidement encore.

L'oracle ne m'avait pas trompé. En un clin d'œil je me vis débarrassé de ma difforme enveloppe de bête brute. D'abord ce poil hideux s'efface ; ce derme grossier redevient fine peau, mon ventre perd son volume énorme ; la corne de mes sabots se partage, et s'allonge en forme de doigts. Mes mains cessent d'être des pieds, et reprennent leurs fonctions supérieures ; mon cou se raccourcit, ma tête et ma face s'arrondissent. Mes deux oreilles démesurées reviennent à une honnête dimension ; ces blocs plantés dans mes mâchoires reprennent les proportions de dents humaines. Enfin, l'ignominieux appendice de ma queue, si pénible à mon amour-propre, disparaît complètement. Le peuple admire. Les esprits religieux s'humilient devant cette manifestation de la toute-puissance divine, devant une métamorphose dont le merveilleux égale tout ce qu'on voit en songe, et qui s'accomplit si facilement. Toutes les voix s'élèvent, tous les bras se tendent vers les cieux, en témoignage du céleste bienfait. Moi, frappé de stupeur, je restais muet, comme si mon âme n'eût pas suffi au sentiment d'un bonheur si grand et si soudain. Où trouver le premier mot ? Comment débuter à cette renaissance de la parole ? Comment en consacrer dignement l'inauguration ? En quels termes et dans quelle mesure m'exprimer, pour donner le tour convenable à mes actions de grâces envers la déesse ?

Le grand prêtre, qu'une communication divine avait mis au fait de mes traverses, n'en resta pas moins étonné un moment devant la réalité du miracle. Mais bientôt il fit signe qu'on me donnât un vêtement de lin pour me couvrir ; car, demeuré nu en quittant cette horrible enveloppe de bête, je n'avais pu que serrer mes cuisses l'une contre l'autre, et me faire, aussi bien que je pus, un voile de mes deux mains. L'un des prêtres ôta bien vite sa robe de dessus, et me la passa sur les épaules.

Cela fait, le grand prêtre, me regardant d'un visage joyeux, où l'admiration se confondait avec la bienveillance, s'adresse à moi en ces termes : Enfin Lucius, après tant de fatales vicissitudes, après vous être vu si longtemps et si rudement ballotté par les tempêtes de la Fortune, vous êtes entré au port de sécurité et avez touché l'autel de la miséricorde. Votre naissance, non plus que votre haute position, le savoir même qui vous distingue si éminemment, rien de tout cela ne vous a été utile. Entraîné par la fougue du jeune âge, vous avez cherché la volupté plus bas que la condition d'un homme libre. Une fatale curiosité vous a coûté cher ; mais enfin, tout en vous torturant, l'aveugle Fortune, à son insu et par l'excès même de sa malignité, vous a conduit à la religieuse béatitude. Maintenant laissons-la s'agiter, et montrer le pis qu'elle puisse faire. Il lui faut chercher ailleurs une victime. L'existence consacrée au service de notre déesse auguste est désormais à l'abri des coups du sort. Qu'a gagné la Fortune à vous mettre aux prises avec les brigands, avec les bêtes féroces, avec ce que l'esclavage a de plus dur, les chemins de plus pénible, la mort journellement imminente de plus affreux ? Tous ses efforts n'ont abouti qu'à vous placer sous le patronage d'une Fortune non aveugle, et qui voit les autres divinités marcher à sa lumière. Allons, prenez un visage riant qui réponde à cet habit de fête. Accompagnez d'un pas triomphal le cortège de la déesse qui vous a sauvé. Que les impies le voient, qu'ils le voient, et reconnaissent leur erreur. Voilà Lucius délivré de ses maux, Lucius, par la grâce de la grande Isis, vainqueur du sort. Mais pour plus de sûreté, pour plus grande garantie, prenez dans notre sainte milice l'engagement que naguère il vous fut conseillé de prendre. Consacrez-vous à notre culte ; subissez-en le joug volontaire. Servez notre déesse, afin de mieux sentir le bienfait de votre liberté.

Ainsi parla le pontife inspiré, et sa voix s'arrêta haletante, comme oppressée par l'inspiration. Aussitôt, me mêlant à la foule religieuse, je suivis la marche du sacré cortège. Objet de l'attention universelle, c'était moi que chacun montrait du doigt et du geste. On ne parlait que de moi. Voilà, disait-on, celui que la toute-puissante volonté de la déesse vient de rendre à la forme humaine. Heureux, trois fois heureux le mortel à qui une conduite irréprochable sans doute aura valu cette éclatante

protection d'en haut, et qui renaît en quelque sorte pour être aussitôt voué au saint ministère !

Toujours marchant au milieu d'un concert de vœux, le cortège arrive sur le bord de la mer, précisément à l'endroit où j'avais, sous ma forme d'âne, pris gîte la nuit précédente. Là, suivant un cérémonial prescrit, sont déposés les simulacres divins. Le grand prêtre s'approche d'un vaisseau de construction merveilleuse, dont l'extérieur était peint sur toutes les faces de ces signes mystérieux adoptés par les Égyptiens ; il le purifie, dans les formes, avec une torche allumée, un œuf et du soufre ; et l'ayant ensuite nommé, il le consacre à la déesse. Sur la blanche voile du fortuné navire se lisaient des caractères, dont le sens était un vœu pour la prospérité du commerce maritime renaissant avec la saison nouvelle. Le mât se dresse alors. C'était un pin d'une parfaite rondeur, du plus beau luisant, et d'une hauteur prodigieuse, dont la hune surtout attirait les regards. La poupe, au cou de cygne recourbé, était revêtue de lames étincelantes ; et la carène, construite entièrement de bois de citronnier du plus beau poli, faisait plaisir à voir. Tous bientôt, initiés ou profanes, apportent à l'envi des vases remplis d'aromates et de diverses offrandes, et font sur les flots des libations de lait caillé, jusqu'au moment où le navire chargé de présents et de pieuses offrandes, libre enfin des liens qui le retenaient à l'ancre, et profitant d'un vent doux qui s'élevait exprès, eut gagné la haute mer. Et lorsqu'il n'apparut plus que comme un point dans l'espace, les porteurs d'objets sacrés, qui avaient déposé leurs fardeaux, les reprirent, et la procession se remit en marche dans le même ordre pour rentrer au temple.

Arrivés au sacré parvis, le grand prêtre, ceux qui portent les saintes effigies, et ceux qui sont depuis longtemps initiés aux mystères vénérables, entrent dans le sanctuaire de la déesse, et y replacent ces images qui semblent respirer. Alors l'un d'eux, à qui l'on donnait le titre de secrétaire, debout devant la porte, convoque à haute voix une assemblée des Pastophores (nom que l'on donne à ce sacré collège). Il monte ensuite dans une chaire élevée, et récite, en lisant dans un livre, des prières pour le grand empereur, pour le sénat, pour les chevaliers, pour le peuple romain, pour la prospérité de tout ce qui compose le vaste empire, et conclut par la formule grecque : Que le peuple se retire ! parole qui voulait dire que le sacrifice était agréé, comme le témoigna l'acclamation qui la suivit. Et tous, dans un transport d'allégresse, apportant des rameaux d'olivier fleuri, des branches de verveine et des guirlandes, les déposent devant la statue d'argent élevée à la déesse sur une estrade, et se retirent chez eux après lui avoir baisé les pieds. Quant à moi, je n'avais garde de m'éloigner d'un seul pas ; je demeurais les yeux fixés sur la déesse, réfléchissant à mes infortunes passées.

Les ailes de la Renommée, pendant ce temps, ne s'étaient pas engourdies. Partout dans mon pays elle avait publié l'adorable bienfait de la déesse, et mes surprenantes aventures. Mes amis, mes domestiques, tout ce qui tenait à moi par les liens du sang, dépose le deuil que le faux bruit de ma mort avait fait prendre, et, changeant soudain la douleur en joie, accourt, les mains pleines de présents, pour s'assurer par ses propres yeux si j'étais en effet retrouvé, et vraiment revenu des enfers. J'avais désespéré de les revoir jamais. Leur vue me fit un bien inexprimable. J'acceptai avec reconnaissance ce qui m'était si obligeamment offert. Grâce à la prévoyance des miens, je voyais mon entretien et ma dépense largement assurés.

Après avoir dit à chacun ce qu'il convenait de lui dire, fait le récit de mes infortunes passées et le tableau de ma félicité présente, je retournai avec un redoublememt de gratitude à la contemplation de ma divine protectrice. Je louai un logement dans l'enceinte de l'édifice sacré, et j'y établis provisoirement mes pénates. Je ne manquais à la célébration d'aucun des rites intimes ; je ne quittais pas la société des prêtres, et, toujours en adoration, je ne me séparais pas un seul moment de la grande divinité. Il ne m'arriva point de passer une seule nuit, ni de m'abandonner au repos, sans avoir une apparition et sans entendre la voix de la déesse. Sa volonté m'avait depuis longtemps destiné au service des autels, et ses commandements réitérés me prescrivaient de me présenter à l'initiation. Ma vocation n'était pas douteuse ; mais un scrupule m'arrêtait. J'avais sérieusement réfléchi aux exigences du saint ministère. Le vœu de chasteté n'est pas d'une observation facile. Quelle attention ne faut-il pas sur soi-même, au milieu des tentations dont la vie est entourée ! Voilà ce que je considérais, et, malgré ma ferveur, j'ajournais indéfiniment l'accomplissement de mon vœu.

Une nuit je crus voir le grand prêtre venir à moi, un pan de sa robe relevé et rempli. Comme je lui demandai ce qu'il portait là, il me répondit que c'était un envoi de Thessalie à mon adresse ; et, de plus, qu'un mien serviteur, nommé Candide, venait d'arriver. À mon réveil, je repassais le songe dans mon esprit, fort en peine d'en deviner le sens ; car j'étais bien sûr de n'avoir jamais eu personne du nom de Candide à mon service. En tout cas, je ne pouvais me promettre que profit d'un rêve où l'on m'apportait quelque chose. Je guettais donc avec impatience, et dans l'attente d'un bonheur ignoré, le moment où s'ouvriraient les portes du temple. Enfin, les blancs rideaux sont tirés de droite et de gauche ; la vénérable déesse se montre, et nous nous prosternons. Le grand prêtre va d'autel en autel accomplir les rites, et prononce les solennelles oraisons.

Le service s'accomplit par une libation qu'il fait, avec le vase sacré, d'une eau puisée à la source du sanctuaire. Les religieux alors saluent des chants accoutumés

la première heure du jour et le retour de la lumière. En ce moment, arrivent de mon pays les serviteurs que j'y avais laissés, lorsque la fatale méprise de Photis m'avait mis dans ce cruel embarras ; j'eus bientôt reconnu mes gens, aussi bien que mon cheval, qu'ils me ramenaient. La bête avait passé dans plusieurs mains ; mais on avait pu la réclamer, grâce à certaine marque qu'elle avait sur le dos. Et c'est ici que j'admirai avec quelle précision se vérifiait mon rêve, comme l'envoi promis se trouvait réalisé, et surtout comme l'annonce d'un serviteur, nommé Candide, concordait avec le retour de mon cheval, dont, en effet, le poil était blanc (candidus).

Cette circonstance ne pouvait que stimuler mon zèle. Je redoublai d'activité dans mes pieux exercices. La faveur récente était le gage des bienfaits à venir. Je sentais de jour en jour s'augmenter mon désir d'être revêtu du caractère sacré. Sans cesse j'assiégeais le grand prêtre de mes prières, pour obtenir d'être enfin initié aux mystères de la nuit sainte. Mais ce grave personnage, d'une rigidité d'observance devenue presque proverbiale, temporisait avec mon impatience, toujours de ce ton de douceur et de bienveillance qu'un père sait opposer à la fougue inconsidérée de son fils ; et toujours il me flattait de l'espoir d'une satisfaction prochaine. Il fallait, disait-il, que la déesse indiquât elle-même le jour de mon initiation, qu'elle désignât le prêtre qui me consacrerait : sa prévoyance allait même jusqu'à régler la dépense de la cérémonie par les instructions les plus précises.

C'étaient là des préliminaires indispensables, auxquels, selon lui, force était de me soumettre. Il fallait me défendre de toute précipitation comme de tout esprit de résistance ; me garder avec le même soin de devancer l'ordre et de ne pas répondre à l'appel. Aucun des prêtres, d'ailleurs, ne pousserait la démence, le mépris de sa propre vie, jusqu'à s'ingérer, sans ordre formel de la déesse, dans le ministère de consécration. Il y allait de la peine du sacrilège. La déesse tenait de la même main les clefs de l'enfer et celles des portes du salut. L'initiation était une sorte de mort volontaire, avec une autre vie en expectative. La déesse prenait le temps où l'on se trouve placé à l'extrême limite de la vie temporelle, pour exiger du néophyte la garantie du secret inviolable ; c'est alors que, par une sorte de renaissance providentielle, s'ouvre pour lui une existence de béatitude. Quelque claire et manifeste que fût la vocation d'en haut qui m'appelait au saint ministère, il fallait donc attendre que l'ordre actuel m'en fût intimé. Je devais toutefois, à l'exemple des initiés, préalablement m'abstenir des aliments profanes et défendus. L'accès n'en serait pour moi que plus facile aux saints mystères de la plus pure de toutes les religions. Ainsi parla le grand prêtre ; et ma soumission triompha de mon impatience. Je me montrai calme, résigné, rigoureux observateur du silence, et ne manquai pas un seul jour d'assister à la célébration des offices divins.

Mon espoir ne fut pas trompé, et l'ineffable bénignité de la grande déesse m'épargna le supplice d'une longue attente. Un avertissement clairement exprimé, par une nuit des plus obscures, m'annonça qu'enfin allait luire pour moi le jour à jamais désirable où mon vœu le plus cher serait enfin comblé. Je fus instruit par la même voie de la somme nécessaire aux frais de ma réception, ainsi que du choix que, par suite d'un rapport entre nos deux étoiles, la déesse faisait de Mithras son grand prêtre pour présider à ma consécration.

Encouragé par ces indications, marques positives de la bienveillance de la grande déesse, je dis adieu au sommeil avant qu'il fût tout à fait jour, et me rendis en toute hâte à l'appartement du grand prêtre. Je le trouvai qui en sortait ; et, après lui avoir rendu les devoirs, (5) j'allais revenir à la charge plus obstinément que jamais, et réclamer l'initiation comme un droit acquis. Mais il ne m'eût pas plutôt aperçu, que le premier il prit la parole. O mon cher Lucius, dit-il, quel bonheur, quelle félicité est la vôtre ! La suprême volonté de la déesse daigne enfin vous admettre au ministère auguste. Pourquoi rester immobile à cette heure ? D'où vient ce peu d'empressement ? Voici le jour appelé de tous vos vœux ; le jour où, par les commandements de la divinité aux mille noms, ces mains vont vous initier aux plus saints arcanes de notre culte. Et, m'imposant alors sa main droite sur l'épaule, le bon vieillard me conduit lui-même aux portes du vaste édifice. Là, après avoir procédé à l'ouverture suivant le rite accoutumé, et accompli le sacrifice du matin, il tire de la cachette la plus mystérieuse du sanctuaire des livres écrits en signes propres à les rendre inintelligibles ; les mots, qui resserrent en si peu d'espace l'expression de la pensée, s'y traduisent par une foule de dessins dont les uns représentent toutes sortes d'animaux, tandis que les autres s'enchevêtrent en nœuds, s'arrondissent en roues, ou se contournent en spirales comme les vrilles de la vigne ; inventions étranges, qui n'ont pour objet que de soustraire le sens à la curiosité des profanes. Il m'en lit un passage qui enseigne à l'adepte les préparatifs qui lui sont indispensables. Tout ce qui devait être acheté le fut bientôt, et à tout prix, tant par moi que par les miens.

Enfin le grand prêtre annonce que le moment est venu ; et sur-le-champ, suivi de la sainte cohorte, il me conduit au bain le plus proche. Quand je m'y fus plongé selon l'usage, après avoir appelé sur moi la miséricorde divine, il me purifia par une complète ablution, et me ramena au temple. Les deux premières parties du jour étaient écoulées. Il me fit prosterner aux pieds de la déesse, et me communiqua sous le secret ce que la parole ne saurait rendre. Puis à haute voix, et devant l'assistance, il m'imposa dix jours d'abstinence, pendant lesquels je ne pouvais manger d'aucune substance animale, ni boire de vin. Ces prescriptions accomplies avec une religieuse exactitude, arrive le jour de la divine promesse. Déjà le soleil sur son dé-

clin ramenait le soir, quand je me vis entouré de tous côtés d'une foule nombreuse qui, selon l'usage antique et solennel, venait me faire hommage de divers présents. Le grand prêtre écarte ensuite les profanes, me fait revêtir d'une robe de lin écru, et, me prenant par la main, m'emmène dans le plus profond du sanctuaire.

Sans doute, ami lecteur, votre curiosité va s'enquérir de ce qui se dit, de ce qui se fit ensuite. Je le dirais, s'il était permis de le dire ; vous l'apprendriez, s'il était permis de l'apprendre. Mais il y aurait crime au même degré pour les oreilles confidentes et pour la bouche révélatrice. Si cependant c'est un sentiment religieux qui vous anime, je me ferais scrupule de vous tourmenter. Écoutez et croyez, car ce que je dis est vrai. J'ai touché aux portes du trépas ; mon pied s'est posé sur le seuil de Proserpine. Au retour, j'ai traversé tous les éléments. Dans la profondeur de la nuit, j'ai vu rayonner le soleil. Dieux de l'enfer, dieux de l'Empyrée, tous ont été vus par moi face à face, et adorés de près. Voilà ce que j'ai à vous dire, et vous n'en serez pas plus éclairés. Mais ce que je puis découvrir sans sacrilège aux intelligences profanes, le voici :

Le point du jour arriva ; et, les cérémonies terminées, je m'avançai couvert de douze robes sacerdotales, circonstance mystérieuse assurément, mais que rien ne m'oblige à taire, car elle eut de nombreux témoins. Une estrade en bois était élevée au milieu de l'édifice sacré. On m'y fit asseoir en face de la statue de la déesse, splendidement couvert d'une robe de dessus de lin à fleurs. Une précieuse chlamyde flottait sur mes épaules et descendait jusqu'à mes talons. Je me montrais chamarré, sous tous les aspects de figures d'animaux de toutes couleurs. Ici, c'étaient les dragons de l'Inde ; là, les griffons hyperboréens, animaux d'un autre monde et pourvus d'ailes comme les oiseaux. Les prêtres donnent à ce vêtement le nom d'étole olympiaque. Ma main droite tenait une torche allumée ; mon front était ceint d'une belle couronne de palmier blanc, dont les feuilles dressées semblaient autant de rayons lumineux. Tout à coup les rideaux se tirent, j'apparais comme la statue du soleil à la foule, qui fixe sur moi ses regards avides. Je célébrai ensuite mon heureuse initiation par un délicat et somptueux banquet. Trois jours durant, ma brillante intronisation se répéta avec l'accompagnement indispensable du religieux festin. Je demeurai là quelques jours encore plongé dans une extatique contemplation de l'image de la déesse, et comme enchaîné par son ineffable bienfait. Averti enfin par la divinité elle-même, et après lui avoir humblement payé un tribut d'actions de grâce, bien insuffisant sans doute, mais tel que le permettaient mes facultés, je songeai à regagner mes foyers, depuis si longtemps déserts. Mais ce ne fut pas sans brisement de cœur que la séparation se consomma. Prosterné devant la déesse, la face collée sur ses pieds divins, je les arrosai longtemps de mes

larmes ; et, d'une voix étouffée plus d'une fois par les sanglots, je lui adressai cette prière :

Divinité sainte, source éternelle de salut, protectrice adorable des mortels, qui leur prodigues dans leurs maux l'affection d'une tendre mère ; pas un jour, pas une nuit, pas un moment ne s'écoule qui ne soit marqué par un de tes bienfaits. Sur la terre, sur la mer, toujours tu es là pour nous sauver ; pour nous tendre, au milieu des tourmentes de la vie, une main secourable ; pour débrouiller la trame inextricable des destins, calmer les tempêtes de la Fortune, et conjurer la maligne influence des constellations. Vénérée dans le ciel, respectée aux enfers, par toi le globe tourne, le soleil éclaire, l'univers est régi, l'enfer contenu. À ta voix, les sphères se meuvent, les siècles se succèdent, les immortels se réjouissent, les éléments se coordonnent. Un signe de toi fait souffler les vents, gonfler les nuées, germer les semences, éclore les germes. Ta majesté est redoutable à l'oiseau volant dans les airs, à la bête sauvage errant sur les montagnes, au serpent caché dans le creux de la terre, au monstre marin plongeant dans l'abîme sans fond. Mais quoi ! ni mon génie n'est à la hauteur de tes louanges, ni ma fortune ne suffit à t'offrir de dignes sacrifices. Ma faible voix ne peut exprimer ce que ta majesté m'inspire, et ce que mille bouches, mille voix douées d'une intarissable éloquence ne parviendraient pas à exprimer. Dans ma pauvreté, je ferai du moins ce qui est possible au cœur religieux. Ton image sacrée restera profondément gravée dans mon âme, et toujours présente à ma pensée.

Cette invocation terminée, je me jetai au cou du grand prêtre Mithras, devenu pour moi un second père. Je le couvris de mes baisers, et le suppliai d'excuser mon impuissance à reconnaître son incomparable bonté. Ce ne fut qu'après m'être longuement étendu sur ma gratitude que je me séparai de lui. Je m'empressai alors de regagner en droite ligne le foyer paternel après une si longue absence. Mais je ne m'y arrêtai que peu de jours. Une inspiration de la déesse me fit encore plier bagage et embarquer pour Rome. Un vent favorable me procura une heureuse et très prompte traversée jusqu'à Ostie. Là, je montai en chariot, et roulai rapidement vers la cité sacro-sainte, où j'arrivai la veille des ides de décembre, dans la soirée. De ce moment, mon occupation principale fut d'offrir chaque jour des supplications à la reine Isis. Elle est en grande dévotion à Rome, où on l'invoque sous le nom de déesse champêtre, à cause du site où son temple est élevé. Je devins le plus zélé de ses visiteurs, nouveau venu dans le sanctuaire, vieil initié dans la religion.

Le soleil avait parcouru le cercle du zodiaque, et accompli sa révolution annuelle, quand ma divine protectrice vint de nouveau m'interpeller durant mon sommeil, parlant d'une nouvelle initiation à recevoir, d'épreuves nouvelles à subir.

Que signifiait cet avis ? quel en était l'esprit et la portée ? car mon initiation me semblait depuis longtemps complète. J'interrogeais sans fruit mon bon sens. Enfin je soumis le cas aux lumières de nos prêtres. Alors j'appris de quoi me surprendre étrangement ; à savoir, que la consécration que j'avais reçue ne concernait que les mystères de la grande déesse, et qu'il me restait à être éclairé de la lumière du père tout-puissant des cieux, de l'invincible Osiris ; que, bien qu'il y eût connexité entre ces deux puissances divines, et même unité d'essence et de culte, la différence était grande entre les formes d'initiation respectives ; qu'enfin il fallait me vouer aussi au culte du grand dieu ; que c'était là le sens de la communication divine. Cette interprétation me fut bientôt confirmée ; car, la nuit suivante, je vis en songe un des prêtres en robe de lin, portant des thyrses, des feuilles de lierre, et des choses qu'il ne m'est pas permis de dire, et qu'il plaça au-dessus de mes dieux lares. Il vint ensuite occuper ma propre chaise, et m'intima l'ordre de préparer un grand festin religieux. Une particularité de sa personne pouvait servir à la faire connaître. Son talon gauche était un peu rentré, ce qui le faisait légèrement boiter en marchant.

Dès lors plus d'obscurité. La volonté divine devenait manifeste. Aussi, après avoir offert ma prière du matin à la déesse, je passai avec soin tous les prêtres en revue, cherchant des yeux celui dont la démarche concordait avec mon rêve ; et je ne fus pas longtemps à le trouver, car l'un des Pastophores, outre la conformité du pied boiteux, rappelait exactement ma vision pour la taille et la tournure. Je sus depuis qu'il s'appelait Asinius Marcellus ; rapprochement assez bizarre avec ma métamorphose. Je l'abordai sans délai, et le trouvai tout préparé à ce que j'avais à lui dire ; car il avait eu de son côté une communication coïncidant avec la mienne, et s'était vu désigné d'en haut pour le ministère de consécration. Il avait effectivement rêvé la nuit précédente qu'au moment où sa main posait des couronnes sur la tête du grand Osiris, la voix prophétique du dieu s'était fait entendre, lui annonçant l'arrivée d'un homme de Madaure qui était fort pauvre, et devait être admis, sans délai, à l'initiation ; qu'il en reviendrait grand honneur au zélé néophyte et grand profit à son consécrateur.

Je me trouvais donc dévolu aux saintes épreuves, et ma pauvreté seule y formait empêchement, car les frais de mon voyage avaient réduit presque à rien mon mince patrimoine ; et la vie de Rome était bien autrement dispendieuse que celle de ma province. Ma position était des plus cruelles. Je me voyais placé, à la lettre, entre l'enclume et le marteau. Le dieu ne cessait de me presser. Plusieurs fois sa voix m'invita, non sans me causer un trouble extrême. Enfin, l'invitation devint commandement. Je me décidai donc à me défaire de ma garde-robe ; et, quelque chétive qu'elle fût, j'en tirai la somme qu'il me fallait. En cela j'obéissais à une injonction spéciale. Eh quoi ! me dit le dieu, pour te procurer un plaisir tu ne regarderais

pas à la possession de quelques hardes, et tu hésites devant les exigences d'une cérémonie sainte ! tu redoutes une pauvreté dont tu ne peux avoir à te repentir !

Tout étant disposé, je m'abstins encore dix jours entiers de nourriture animale. De plus, je me fis admettre aux nocturnes orgies du grand Sérapis. Les deux religions sont sœurs. Instruit dans l'une, j'abordai avec plus de confiance mon noviciat dans l'autre, dont je devins bientôt l'observateur le plus assidu. Je trouvais dans ma ferveur un charme qui me consolait de mon isolement en terre étrangère. Cette ferveur devint même la source d'un moyen d'existence. En effet, pourquoi n'attribuerais-je pas à une grâce d'en haut la bonne fortune que j'eus d'être chargé de plaider en latin quelques causes dont les profits, bien que légers, suffirent pour me faire subsister ?

Quelques jours se passent ; et voilà qu'une autre sommation divine m'arrive à l'improviste, avec des circonstances tout à fait surnaturelles. Je suis appelé à une troisième initiation. L'avertissement cette fois me jeta dans une vive inquiétude. Je n'y pouvais rien comprendre, et me perdais dans mes suppositions ? Devais-je donc être indéfiniment l'objet de cette céleste insistance ? Après une première et une seconde initiation, n'étais-je donc pas encore complètement initié ? Les deux pontifes consécrateurs auraient-ils failli en quelque point à leur saint ministère ? Déjà leur sincérité commençait à me devenir suspecte. J'étais dans une agitation d'esprit qui touchait au délire, lorsqu'une nuit la divine image vient doucement me rassurer : Cette succession d'épreuves, me dit-elle, n'a rien qui doive t'effrayer, ni te faire croire à quelque omission dans les précédentes. Réjouis-toi plutôt d'une faveur ainsi répétée. Tu dois t'enorgueillir d'obtenir trois fois ce qu'il est à peine donné à l'homme d'obtenir une. Ce nombre lui seul est pour toi le garant d'une éternelle béatitude. La consécration qui t'attend est d'ailleurs indispensable. Songe que la robe sacramentelle que tu as revêtue dans ta province ne peut jamais sortir du sanctuaire, auquel son usage est consacré ; et qu'à Rome aujourd'hui tu ne pourrais, dans un jour de solennité, faire tes supplications en costume, ni te couvrir du vêtement bienheureux, si l'ordre venait à t'en être donné. C'est donc pour ton bien, dans l'intérêt de ton avenir, que cette troisième initiation est commandée par l'autorité des dieux.

Une douce persuasion s'insinuait dans mon esprit durant cette allocution divine. Le dieu daigna me prescrire aussi ce qu'il était nécessaire de me procurer. Alors, sans plus attendre, sans remettre l'affaire au lendemain, je vais trouver le grand prêtre, et lui rends compte de ma vision. Je me soumets de nouveau à l'abstinence des viandes, prolongeant même au delà de dix jours le temps de probation prescrit par la loi. Tous mes préparatifs furent faits selon le même esprit, dans la mesure de

ma faveur plutôt que suivant les exigences des règles. Mais, grâce au ciel, je n'eus regret à mes peines ni à mes dépenses ; car je vis grossir mes honoraires, et ma profession d'avocat devenir honnêtement lucrative.

Àquelques jours de là, le dieu suprême entre les dieux, grand entre les grands, auguste entre les augustes, le souverain dominateur Osiris, daigna m'apparaître dans mon sommeil, non plus sous une forme empruntée, mais dans tout l'éclat de la majesté divine. Il m'engagea à persévérer intrépidement dans la glorieuse carrière du barreau, en dépit de ce que pourrait répandre contre moi la malveillance, irritée d'un succès acheté par tant de veilles. De plus, et pour ne pas me laisser confondre, dans la pratique de son culte, avec le vulgaire de ses adorateurs, il m'admit dans le collège des Pastophores, et même au nombre des décurions quinquennaux. Dès ce moment, je me fis raser les cheveux, et me dévouai sans réserve aux devoirs qu'impose à ses membres cette corporation d'antique origine, et contemporaine de Sylla ; au lieu de rougir de mon chef dégarni, je me promène avec orgueil nu-tête, et j'en fais montre à tout venant.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/L%E2%80%99%C3%82ne_d%E2%80%99or_ou_les_M%C3%A9tamorphoses. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.